

Psiquin.

reux
arlans.

les
mps.

74.

erjus.

R
851

235
8



490.

Cherchez selon l'Essay
de Mr Pernon
p. 191.

LES RISÉES
de
PASQUIN,

ou

L'HISTOIRE

*de ce qui c'est passé à Rome entre le
Pape & la France, dans l'Am-
bassade de*

Mr. DE CREQUI;

Avec autres

Entretiens curieux touchant les plus
secretes affaires de plusieurs
Cours de l'Europe.



A COLOGNE.

1674.

LES RISES
PASQUIN

CHISTOIRE
de ce qui s'est passé à Rome pendant
l'apogée de la France, sous le règne
de Louis XIV.
M. DE CREQUET

historien célèbre touchant les plus
importantes affaires de France
Comte de Ercolani

V. COLOGNE

(3)



LES RISÉES
de
PASQUIN

avec

L'ABBÉ LOUIS,
sur l'accommodement fait à Pise.

Pasquin.

ET ne veux-tu pas que je rie,
cher *Abbé*? qui se pourroit
tenir de rire, voyant que
l'on prepare le Palais des Barbe-
rins pour la venue de Crequi?

Abbé.

Je ne sçais pas ce qui te peut
obliger à rire, cher *Pasquin*? mais
on void retourner Crequi glo-
rieux à Rome, ayant obtenu de
son Roy ce qu'il pouvoit desirer.

A 2

Pas-

(4)

Pasquin.

Ah ceci n'est pas de quoy je parle ! Je le croiois d'un esprit si vif & raffiné, que j'aurois fait difference de ses pensées à celles du vulgaire ; que Crequi se mette seulement en peine d'obeïr aux ordres du Palais , & de tenir en bride sa famille ; car si par le passé ils ont esté arquebusés , maintenant ils pourront estre pendus.

Abbé.

Ce seront nos maîtres qui d'ores-en-avant auront soin de n'exciter de nouveaux desordres , pour éviter le chastiment , dont on les venoit menacer , & duquel ils ont esté exemtés par une faveur toute divine.

Pasquin.

Tu te trompes grossièrement , mon *Abbé* ; ne sçais-tu pas que l'autorité ressemble à une paire de souliers neufs , lesquels après avoir

(5)

avoir esté portés seulement au travers d'une ruë , ne se peuvent plus dire neufs ? Nos Seigneurs ont bien veu que Louis sçait mieux faire le Capitaine Espagnol en Comedie , que représenter *Mars* en Campagne. Ils ont remarqué en outre , que ces grandes ródomontades sont finalement allées en fumée ; de sorte que connoissant à cète heure le terrain , ils y planteront l'herbe , qui leur aggrêera le plus.

Abbé.

Le Roy dans ce rencontre a fait voir le grand desir qu'il avoit d'entretenir la paix avec tous ; & nonobstant qu'aujourd'huy il est l'arbitre de toute l'Europe , & qu'il pourroit profiter d'un si grand bonheur ; neantmoins par une moderation extraordinaire il se veut contenir entre les bornes , sacrifiant au repos public les

A 3

avan-

(6)

avantages, qui luy sont mis en main par une bonne fortune.

Pasquin.

Cette moderation dans l'escole de Politiques s'appelle nonchalance, & on doit sçavoir se servir des occasions, & prendre la fortune au poil, quand elle nous rit. Que Louis attende tant seulement, que la maison d'Austriche se remette, & se voye en état de faire tête; alors il plaindra le temps perdu, & de n'avoir profité des occasions.

Abbé.

La Maison d'Austriche se trouvant embarrassée en la guerre avec le Turc & le Portugal, n'est pas en état de lever la teste, & pour ce qui est de la guerre civile en France, on n'a pas sujet d'apprehender rien de ce côté-là; pendant qu'un jeune Roy plein de bonheur gouverne, & tient les reines
de

(7)

de son Regne luy même.

Pasquin.

Dans la maison d'Austriche on void souvent des miracles, & quand on la croïd abbatuë, c'est alors que, comme une palme, elle se redresse. La jeunesse du Roy ne sera pas de perpetuelle durée; ny par consequent aussi le calme ne se verra pas tousjours dans le Royaume de France. Les Histoires passées le font ainsi croire.

Abbé.

Le tems est à present tout autre, & il semble que les François, après avoir laissé leur impetuosité naturelle, marchent d'un pas de plomb, & avec des conseils precautionés dans leurs entreprises.

Pasquin.

Tu te trompes grossierement, cher *Abbé*. Je ne sçaurois remarquer dans le Cabinet de France cette prudence, que tu loüe si sou-

A 4 vent,

vent, mais j'y apperçois plustôt une assemblée de Conseillers, parmi laquelle preside l'ignorance des choses, & une methode peu conforme au gouvernement.

Abbé.

Si cela estoit vray, les affaires de cette couronne n'iroient pas si bien.

Pasquin.

Ne sçais-tu pas que c'est la fortune qui nous en veut en toutes choses? tu le dois sçavoir, *Abbé*, ayant étudié, & partant tu ignores encore le proverbe qui dit : *Gutta fortuna, pra dolio Sapientia* : & l'autre si commun entre le peuple; que celuy-là danse assés bien, à qui fortune sonne. Montre moy un grand esprit sans fortune, sans doute il sera ridicule : mais remarquons un esprit grossier & hebeté, ah qu'il dira de belles choses !

Abbé.

(9)

Abbé.

Je ne dis pas le contraire, mais il me semble qu'à la fortune de France se trouve encore attaché un conseil fort excellent.

Pasquin.

Il faut que je t'ouvre un peu les yeux, pour te faire voir les choses selon leur estre veritable. Que si tu les comprends & considere avec soin, tu verras des erreurs estranges dans le conseil de Louïs, principalement dans le different passé avec Rome.

Abbé.

Je ne sçay quelles fantasiés tu te mets en teste; veu que le Roy pour satisfaction d'une offense, qui fut faite par hazard, a obtenu tout ce qu'il demandoit, luy ayant esté concedé icy avec un si grand dechet de nôtre reputation.

Pasquin.

Tout au contraire, la honte a

A 5

esté

esté entierement du costé de la France, laquelle s'étant engagée à de si grandes choses, a sur la fin produit avec fort peu d'honneur & de reputation, *ridiculum mulierum.*

Abbé.

Les Princes font tousjours ce qu'ils croient être de leurs Interests; ne se soucians pas des engagements de leurs paroles, de la perte du sang, ny mesme de la religion.

Pasquin.

Les regles de la bonne Politique enseignent aux Rois & aux Princes, de soutenir constamment, soit à droit ou à tort, les resolutions, dans lesquelles ils ont publicquement engagé leur Couronne, s'ils veulent conserver leur reputation: Que s'ils font autrement, ils se rendent ridicules, & se font mespriser, non seulement

(11)

ment des autres Princes, mais encore de leurs propres sujets.

Abbé.

Tous tes discours ne sont que fumée, & je ne crois rien de tout ce que tu dis; car par quelles raisons me le pourras-tu persuader?

Pasquin.

Si tu n'a pas froid, contente-toy de rester avec moy, afin que tu retournes satisfait; pourveu seulement que tu ne sois devenu stupide & insensé.

Abbé.

Je n'ay pas sensiblement froid, & je t'escouteray volontiers, mais il se faut donner garde que quelque espion ne t'apperçoive, parce que recitant ces discours, ils te pourroient procurer la perte du reste de tes membres.

Pasquin.

Pourveu que l'on ne me coupe la langue, je ne me soucie pas

A 6

du

(12)

du reste, ayant allés d'elle pour
découvrir la verité sans passion.

Abbé.

Ne touchons plus sur cette
corde; mais reprenons nôtre dis-
cours, & dis moy, en quoy tu
trouve le Conseil du Roy Louïs
digne de si peu d'estime.

Pasquin.

Dans ces troubles avec nos
maîtres il s'est trouvé assés sot. Il
devoit, après avoir sceu l'acci-
dent des Corfès, rechercher le Pa-
pe de luy en faire raison; puis que
Dom Mario dependoit de sa sain-
teté, & le Cardinal Imperial n'en
devoit pas estre mal voulu, & il
n'estoit pas seant de protester,
que l'on n'en vouloit qu'à la Mai-
son des Chigi & de l'Imperial;
estant chose indigne d'un si grand
Roy de se vouloir attacher à des
personnes tant inferieures à sa
grandeur, & par ainsi succedant
ou

ou guerre, ou accommodement ; il en auroit eu plus de gloire ; ou il devoit faire la guerre au Pape en tant qu'il est Prince Temporel, ou bien condescendre à l'accommodement, en sacrifiant le tout au respect qui se doit du fils au Pere ; mais en se declarant contre la maison des Chigi, & prenant les armes contre l'Eglise, il a fait une chose hors de pratique, & qui est tellement au delà de leur étroite union, où l'on ne peut blesser l'un sans mettre en sang l'autre, que le nom de fils aîné de l'Eglise n'en pouvoit rester qu'effacé. *Abbé.*

Veritablement cette raison me semble assés forte ; mais d'autre part je ne crois pas que pour un cas purement fortuit le Roy se dût prendre au chef de l'Eglise.

Pasquin.

Je vois bien, que quoy que tu

A 7

fois

fois Abbé, tu es ignorant, & peu expérimenté dans l'histoire.

Abbé.

Les Abbés de ce temps, pour s'acquérir de la veneration, doivent estre plus riches en revenu, qu'en science.

Pasquin.

Tu n'as que trop raison, puisque les plus riches Abbayes se donnent aux Neveux des Papes, pour les rendre considerables par leurs grands revenus; encore que ny la naissance, ny le sçavoir ne les rendent dignes de respect dans ce monde. Mais pour retourner à Nous; on doit considerer le Pontife, comme Prince spirituel & temporel: en tant que Prince spirituel, il est le chef de l'Eglise, & on lui doit toutes sortes de respects. Comme Prince temporel il n'a pas manqué d'ennemis ny de guerre; dont il en eu d'autant

(15)

d'autant plus, que les Papes d'aujourd'huy s'embarquent dans les interêts mondains, & embrasent souvent le fer au delà des choses divines.

Abbé.

Si cela n'estoit pas ainsi, l'on ne verroit pas tant de scandales dans l'Eglise.

Pasquin.

Pour cette cause, puisque tu vas chicoter en battizant de cas fortuit l'accident des Corfes, tu dois sçavoir qu'il est constant qu'ils avoient ordre de tirer aux François, la fuite que l'on leur a concédée, en estant une preuve assés certaine. Le Roy s'en est explicqué dans ses lettres écrites à la Reine de Suede, au College des Cardinaux, & aux Ambassadeurs de Venise & de Savoye. Crequi l'a publié dans son manifeste, & Mr. de Lionne en a fait grand

grand tintamarre dans les lettres
écrites à la susdite Reine, & à
Mon^{seigneur}. de Barlemont.

Abbé.

Il n'y a point de doute, que si
le Roy & ses ministres ne vou-
loient se montrer legers d'esprit,
ils devoient soutenir ces paroles.

Pasquin.

Mais concedons que le Cas des
Corfes ait esté purement acciden-
tel; d'avoir pourtant laissé l'Am-
bassadrice dans la maison du Car-
dinal d'Esté, sans que personne
de Nos Seigneurs se bougeat,
pour l'envoyer chercher avec des
gardes, & d'ouvrir les champs
aux Corfes pour se sauver, sans
en faire aucune demonstration,
ne sont-ce pas force circonstan-
ces, pour faire paroître un cas
fortuit, & purement accidentel?

Abbé.

Il faut croire que la chose est
ainsi;

ainsi ; d'autant plus que le Cardinal Imperial & Dom Mario se glorifierent de cette action comme bien faite pour relever la reputation du Pontificat , laquelle deux ans auparavant avoit trop perdu de son lustre , sous le ministère du Cardinal d'Esté.

Pasquin.

Passons de grace plus outre, & nous trouverons que l'action des Corfes se peut dire la moindre des injures faites à la Couronne de France. Que te semble-t-il des corps de garde posés à l'entour du Palais Farnese, pour y assieger l'Ambassadeur ? Que te semble-t-il de l'ordre donné à Farnese & Beccare, de ne fournir qu'une provision limitée à la famille Françoisise ; & de faire passer les Corfes devant ledit Palais , comme en triomphe , avec tambours battans & enseignes deployées ?
Pou-

Pouvoit-on bien faire pis ?

Abbé.

Il faut confesser , que Nos Seigneurs ont été fort temeraires, mais ils ont crû de ranger cét affaire avec les artifices ordinaires à cette Cour.

Pasquin.

Et que te semble-t-il de l'expédition faite à S^t. Ulric, par l'Abbé Rospigliosi , avec ordre de faire compliment de la part du Cardinal Chigi au Duc de Crequi dans le tems , que celuy-cy publioit d'avoir plein pouvoir du Roy de traiter & faire un accommodement ? ne se devoit-il pas dire offensé d'un tel traitement, Crequi, & tourner l'épaule aux negociations ? & qui plus est ; Rospigliosi y va , mais sans instruction & sans plein pouvoir ; puis on y envoie encore de surplus sans les mêmes requisitions Rasponi , & pourquoy

quoy faire, sinon pour se moquer ?
la foire ? & Crequi avec une belle
patience étoit là en attendant
les réponses de ce que Rasponi
écrivait à Rome ; & puis tu ne
veux pas que je rie.

Abbé.

Il me semble que tu me vas ouvrir
l'esprit peu à peu , & qu'à la
fin nous conviendrons , que les
François sont devenu lapins.

Pasquin.

Puis la peur que fit Crequi à
Florence & Livorne , se laissant
tirer le manteau par Rasponi ,
pour attendre de Rome des nouveaux
artifices , ne te paroît-elle
pas fort ridicule.

Abbé.

A dire la vérité , je reconnois
bien que les François n'ont pas
eu envie de guerre. Nos Prêtres
raffinés l'ont bien apperceu , &
pour cela ils ont gagné tems ,
jusques

jusques à ce qu'ils ont esté obligés d'essuyer cette bourrasque avec toute leur finesse.

Pasquin.

On a pourtant remarqué, qu'ils n'ont rien laissé hors d'entreprise, pour induire les Princes d'Italie à épouser leurs interests; faisant semer mille chances des pensées de Louis sur cette Province, & puis il est constant, que s'ils eussent pû induire quelque puissance dans leur interest, on auroit ouï sonner d'autres instrumens, que les belles paroles & les subterfuges.

Abbé.

Il n'y a point de doute; mais on n'a pas trouvé de Princes si mal-avisés, qui ayent voulu s'attirer l'indignation de ce grand Roy, pour allumer en même tems dans l'Italie un feu, que l'on auroit eu peine à éteindre.

Pasquin.

Laiſſons de grace cette matie-
re aux politiques , & retournons
à nôtre diſcours. Crequi étant
parti d'Italie, & Louïs menaçant
cette Cour , on envoie à S^t. Ger-
main un Brevet , lequel on pou-
voit à plus juſte raiſon appeller
manifeſte de cette Cour , qu'une
lettre propre à l'affaire. Les Am-
baſſadeurs de Veniſe & de Sa-
voye le preſenterent , & le Roy
l'ayant leu, au lieu de s'alterer, fit
reſpondre par écrit, que ſa Maje-
ſté étoit reſolüe de preſter l'oreil-
le à de nouveaux accommode-
mens; ayant été ſatisfaite ſur tous
les points, excepté ceux qu'il fal-
loit reparer ſur les nouvelles of-
fenſes. On reprit donc le traité à
pont à bon voiſin , où ſans faire
reflexion ſur l'engagement du
Roy , au lieu d'augmenter les
pretenſions precedentes , on les
dimi-

diminua encore en grande partie.
Ne sont-ce pas là des fanfaronades d'un Capitaine Espagnol, indignes d'un si grand Roy.

Abbé.

Le Roy a fait toutes ces choses pour épouvanter nos Seigneurs, & les induire à la satisfaction requise.

Pasquin.

Posé que cela soit ; un Roy neantmoins ne doit pas faire si peu d'estime de sa parole, ni de son engagement.

Abbé.

Vive le vray. Crequi encore à *San Quirico* publia les satisfactions que le Roy pretendoit, il devoit les secreter, ou les maintenir, pour ne paroître eventé.

Pasquin.

Il n'a pas fait cette faute seule, mais ledit Crequi en envoya Copie à tous les Ministres des Princes,

ces , l'accompagnant d'une lettre écrite du Roy à la Reine de Suede, qui sont des circonstances, lesquelles engageoient plus estroitement S. M. Je ne puis donc faire moins que d'en rire, lors que je songe à l'accommodement de Pise.

Abbé.

Outre cela le même Crequi dans son manifeste dit expressement, qu'après la publication des satisfactions pretendües du Roy, S. M. se trouveroit obligée de ne les diminuer en rien.

Pasquin.

Et puis tu ne veux pas que je rie, & t'appelle ignorant ? Je me console pourtant, que de toy même peu à peu tu commence à toucher une verité si claire, & que tu t'éguise le cerveau.

Abbé.

Aye compassion de moy, cher
Pasquin,

Pasquin, parce que je suis excusable, me tenant tousjours dans un quartier retiré, où je ne puis voir que des gens, qui viennent pescher à l'entour, au lieu que tu te trouves logé dans un lieu éminent, & au cœur de la cité, apprehendé des grands à cause de ta medifance.

Pasquin.

Moyenant qu'ils fassent ce qui est bien, je les laisseray en paix; mais je ne sçaurois dissimuler la feintise étant trop contraire à la sincerité de mon cœur.

Abbé.

La sincerité au siecle present est coujonnerie, & qui ne sçait grater, où il demange, ne sera jamais bien veu des yeux des grands.

Pasquin.

Retournons au traité de Pont à bon voisin, Nostre prudent Prince

Prince voyant bien que Louis ne faisoit que railler , mit bas les armes à son grand avantage dans la saison , où nous étions ; & ayant apperceu, que ses menaces étoient des vapeurs faciles à être dissipées par la subtilité de cette Cour , il alla au Château de Gandolfo prendre pour quelques jours sa recreation.

Abbé.

Les pensées tüent plus les hommes , qu'aucun autre desordre du corps , c'est pourquoy les paires du Pape se fairoient irconcire plustôt, que de se donner une mauvaise nuit , ne croyant point d'autre Paradis , que l'autorité & le pouvoir qu'ils ont à Rome , & se trouvant enyvres d'icelle , ils l'estiment immobile & perpetuelle.

Pasquin.

Louis se trouvant choqué de

B

ce

ce desarmement , & du peu de
 semblant que l'on faisoit à vou-
 loir rendre *Castro*, creut d'estre
 obligé à faire battre le tambour,
 & logea ses troupes dans l'Italie
 au Cœur de l'hiver. Nos Sei-
 gneurs à ce mouvement ordon-
 nent des nouvelles levées, résolus
 de faire teste. Sur ces avis l'indi-
 gnation de Louis accreüe, & fai-
 sant marcher une armée formida-
 ble sous pretexte de venir à Lion,
 & peut-estre à Pignerole, il mit
 en apprehension cette Cour, la-
 quelle se trouvant destituée de
 tout appuy, commença à parle-
 menter, qu'elle pretendoit la voix
 des Cardinaux pour desunir *Ca-
 stro*. Or cette nouvelle n'estoit
 pas encore arrivée à Paris, quand
 Louis, pour faire la dernière fri-
 cassée, envoya plein pouvoir à
 Barlemont de traiter d'accom-
 modement pour le 18. de Feb.
 en

en ces mêmes termes ; sçavoir que les derniers articles accordez à *pont à bon voisin* resteroit dans le traité , pourveu seulement que l'on adjoûtât la reddition de *Castro*.

Abbe.

Nos Seigneurs ont bien fait de se prevaloir d'une si bonne occasion, pour leur repos , & celuy de toute l'Italie.

Pasquin.

Crois moy, *cher Abbé*, qu'encore que *Castro* n'auroit pas été relasché, le Roy pour cela n'auroit pas rien effectué ; car n'ayant pas fait plus de conte des engagements , ausquels il se trouvoit embarrassé , il auroit encore negligé cette derniere affaire.

Abbé.

Encore que tu m'appelles ignorant , j'ay pourtant fait une observation, que le mesme jour du 13. de Feb. auquel fut confirmé l'accommodement , on decouvrit dedans Bologne un Soldat Allemand , qui

B 2

estoit

estoit femme , ressemblant de fort près à Louis , & laquelle avoit justques alors fait la guerre , & fut publiée le mesme jour d'estre une chetive femme. *Pasquin.*

Cette observation me plaît , mais dis moy , as-tu veu la capitulation de l'accommodement ? *Abbé.*

Moy , non ; mais je souhaiterois fort de la voir. *Pasquin.*

Je l'ay dedans ma poche , & je ne veux pas seulement te la faire voir , mais nous la considererons en outre pour en faire une Anatomie , & je m'assure , que le tout en estant bien curieusement examiné , elle produira plus d'étonnement dans ton esprit , que le Soldat Allemand , que l'on trouva femme en Boulogne.

Abbé.

Commençons de grace au plus tôt. *Pasquin.*

Je le desire plus que toy même , pour te rendre capable ; commençons donc l'exorde : ça écoute. *Le*

Le detestable attentat commis à Rome par les Corfes le 20, Aoust 1662. contre la personne du Seigneur Duc de Crequi, Ambassadeur Extraordinaire du Roy tres Chrétien, ayant causé à S. M. un juste déplaisir, & une douleur tres-sensible à sa Sainteté, laquelle estant Prince tres-jaloux de la gloire de ses fils, desire de reparer entierement une telle injure, faite au fils aîné de la S. Eglise, en la personne de son Ambassadeur; la dite Sainteté & le Roy induits par un regard tout particulier à s'entretenir en une correspondance reciproque &c. Ne lisons pas plus avant cet exorde, parce que l'enuie de rire ne me laisse pas achever; Qu'en dis-tu *mon Abbé?*

Abbé.

Je trouve le stile assés bon.

Pasquin.

Que te viene le mal foiré. Je ne te le fais pas voir pour le stile, mais

B 3

à cau-

à cause du contenu, ou de la matiere, & tu es si stupide, que tu n'y sçais pas faire la reflexion necessaire ? *Abbé.*

L'attentat des Corfes fut la cause des troubles, & à cette heure que l'on doit venir à un accommodement, il me semble juste, que d'iceux on face le principe du traité.

Pasquin.

La faute, Lourdau, de qui fut elle ? des Corfes ou bien de celuy qui leur donna l'ordre de mal-traiter les François pour une legere raison ? *Abbé.*

Je ne le sçay pas.

Pasquin.

Si tu ne le sçais pas, lis la lettre, qu'écrivit le Roy à la Reine de Sue-de; dans laquelle le Roy dit, qu'il sçavoit de bonne part, que Dom Mario & le Cardinal Imperial étoient les instigateurs de cét affront. Et plus bas parlant des mêmes il dit,
de

de ne les reconnoître que comme les Autheurs de l'attentat des Corfes , & les ennemis de son Nom & de fa gloire , pour les outrages qui luy avoient esté faits.

Abbé.

Veritablement, quand même il n'y auroit pas ces expressions , la fuite accordée aux Corfes prouve suffisamment la faute de Dom Mario & de l'Imperial.

Pasquin.

Vois la lettre du Roy tres-Chrétien à la Republique de Gênes , où il dit que la Republique devoit être informée de la part que l'Imperial avoit eu à l'attentat des Corfes. Lis la lettre de M. de Lionne à Barlemont , dans laquelle l'Imperial est appelé un broüillon de la Chrétiente. Considere la réponse du Roy donnée aux Ambassadeurs de Venise & de Savoye ; & tu y verras, de quelle sorte ils se sont glo-

B 4

rifiez

rifiez d'avoir fceu être maître de Rome , & abbatre l'orgueil des François. Regarde dans la lettre de S. M. écrite au sacré College, & tu trouveras qu'ils ont de puis autorisé cette action, s'en sont glorifiez, se l'ont appropriée, & l'ont qualifiée une action de guerre capable à relever la gloire du Pontificat. Je nem'amuseray pas à reciter les autres minutes de la lettre , puisque ce que je t'ay fait voir jusques à present , suffit pour prouver que les Corfes ont été simplement les executeurs de l'ordre receu.

Abbé.

Ceci est une chose plus claire que le jour , & pour n'y trouver point de doute , il suffit de faire reflexion, que si les Corfes eussent été coupables , on en auroit fait le jour d'en après une belle montre sur le gibet , pour détourner par cette justice la colere du Roy de France.

Pas-

Sans doute; mais les offenses faites à la couronne depuis l'action des Corfes, comme j'ay prouvé cy-dessus, ne font pas seulement croire la premeditation du fait, mais sont encore la demonstration de nos Syneses; laquelle verité, quoy que connue & exagerée aux yeux de Louis & de ses Ministres, demeure neantmoins cachée, & on commence l'exorde par les Corfes, lesquels en ce rencontre ne peuvent & ne doivent être considérés autrement que les instruments du glaive avec lequel on a ôté à quelqu'un la vie.

Abbé.

A dire le vray je commence à remarquer une grande legereté dans le Cabinet & parmi le Conseil de Louis, & je m' imagine qu'il est composé d'enfans.

Pasquin.

Le Roy est plus enfant qu'eux,

B 5

& se

& se vantant d'une prudence plus que fine, il s'est laissé porter à des engagemens & declarations considerables, puis dans un instant il a montré un cœur de poule.

Abbé.

Ce sont des François, & cela suffit, la fureur desquels ne dure pas du matin au soir, tout ce qu'ils pretendent maintenant est, de marcher plus mesurément dans leurs actions.

Pasquin.

Sur ce propos permets moy, *Cher Abbé*, que je te lise une rodomontade, que de Lione écrivit à le Reine de Suede.

Abbé.

Fort volontiers, je t'écouteray.

Pasquin.

Il dit sur la fin de la lettre ces precises paroles. Comme le Roy sçait, que l'on cherche à persuader le Pape, que la colere des François est

est semblable au feu de paille ,
& qu'il suffit d'éviter les premières
secousses de leur impetuosité , j'as-
seure , quel'effet fera voir que l'on
s'est fort trompé en cette opinion
sur le sujet d'un Jeune Monarque , si
sensible au point de l'honneur , & si
ferme & constant dans ses resolu-
tions , si on ne le satisfait abondam-
ment.

Abbé.

Elle fut autorisée par les Jesui-
tes par une petite taillade Neapo-
litaine.

Pasquin.

ça courage , l'examen que je
veux faire sur chaque article de l'ac-
commodement sera tel , qu'il veri-
fiera , que jamais sur le Theatre on
n'a veu de semblables gasconades.

Abbé.

Passons outre , car j'en suis cu-
rieux.

Pasquin.

Les Premiers Articles concer-

B 6

nent

nent les Interêts de Parme & Modene, lesquels je ne sçauois faire entrer dans les satisfactions prétendues de la France, pour les injures de Rome; puisque dans le traité de paix des pyrenées es articles 99. & 100. se trouve expressement, que les deux Rois seroient obligés d'interceder auprès de sa Sainteté avec tous les devoirs possibles, pour la restitution de ces deux Princes en leurs états, que si les instances pour cet effet demeuroient infructueuses, on en viendroit aux armes, pour procurer cette juste restitution à deux Princes de l'Italie. Outre que le but Principal de l'Ambassadeur de Crequi, pour lequel il fut envoyé en Italie, étoit de persuader au Pape efficacement ces restitutions; & ledit Crequi en avoit déjà fait les projets, sans qu'icy l'on y voulût prêter l'oreille, & par subterfuges & belles

pa-

paroles on trainoit l'affaire, pour ne venir à une conclusion si odieuse à cette Cour, que celle de rendre à un chacun, ce qui luy appartient legitiment. Mais il est certain qu'un jour ou l'autre il y falloit venir ; & Louis pour chef de satisfaction n'a rien fait que d'avancer une chose, que le temps & la force devoient produire.

Abbé.

Cette pensée ne me déplaît pas, & nous devons conclurre, que ceci ne se peut dire satisfaction, comme une chose qui avoit desja esté traittée auparavant, & que les deux Couronnes avoient compris dedans la paix, pour en procurer la restitution aux susdits Princes.

Pasquin.

Venons de grace aux autres articles : Car ceci s'est fait avant la legation du Cardinal de Chigi, & je le laisse considerer, je ne veux

A 7

pas

pas dire aux hommes sensez , mais
à ces mêmes enfans.

Abbé.

J'en suis bien aise.

Pasquin.

Je m'en reïouis moy , que tu
commence d'autoriser pour legi-
time mon rire. Qu'en dis-tu main-
tenant ?

Abbé.

Je crois , que le Cardinal s'en ira
glorieux & comme triomphant de
Crequi abbattu , avec un équippa-
ge Royal , & qu'il reviendra char-
gé d'honneur & de presens.

Pasquin.

Et des mille écus par jour , que
la chambre luy donnera , qu'en dis-
tu ?

Abbé.

Je dis que la chambre ne luy
donnera rien , mais bien les pauvres
suiets qui vont être écorchés par
de nouvelles gabelles.

Pas-

(39)

Pasquin.

Il ne faut pas dire écorchés, parce qu'ils le sont des-ja, il y a long-tems, mais plustôt rongés.

Abbé.

Veritablement je crois qu'ils sont rongés jusques aux os, & qu'il ne leur reste que la mouëlle.

Pasquin.

Si les mille écus se dépensoient, patience, puis qu'il se traite de l'honneur du siege Apostolique; mais le pire est, qu'ils se mettront en bourse, ayant appris, dès le premier jour qu'il entrera en France, jusques à la sortie de ce Royaume, il sera defrayé de S. M. & les presens qu'il recevra du Roy, recompenseront le reste des frais.

Abbé.

Ce sera une des mortifications, qu'en ressentira la maison des Chigi pour les injures faites à un si grand Roy.

Pas-

Pasquin.

Ils ont le Diable au corps ces gueux de Sienois ; cependant ils tirent de l'honneur de leurs crimes, & s'engraissent la bourse ; mais la femme du ladre ne rit pas tous-jours.

Abbé.

Laiſſons luy faire de l'or puis ſoufflons luy derriere , qui a threſors , a une promeſſe de la fortune pour des bons ſuccés , & pent s'aſſeurer de ſon fait. *Divitiis omnia parent.*

Pasquin.

Venons à la ſubſtance de cette legation ou Ambaſſade.

Abbé.

Il me ſemble que ce ſont des ſimples complimens , que par ordre de cette cour le Cardinal doit faire au Roy.

Pasquin.

On pouvoit bien ſ'en paſſer à ce qu'il me ſemble , comme de paroles qui marquent de la fauſſeté , cependant ſa negociation ne ſera autre

(41)

tre chose ; nonobstant que le Roy & ses ministres se sont declarés si souvent , que la playe du 20. d'Aoust avec les offenses suivantes ne pouvoient pas être remediés par des brevets & vains compliments.

Abbé.

Je ne te sçaurois donner tort.

Pasquin.

Mais fais moy plaisir de confronter le deuxiême article de la seconde partie de la satisfaction deüe & demandée de Crequi de la part du Roy , avec les paroles dites à Pise, après quoy tu pourras justifier mes risées ? *Abbé.*

Il porte , que le Cardinal devoit avoir deux audiences ; dans la premiere faire excuse de la part du Pape , & dans la seconde demander pardon pour soy & sa maison , & tout ceci s'est aujourd'huy restreint à un compliment ridicule.

Pas-

Pasquin.

On ne peut seulement pas dire que ce soit un compliment, mais une des plus grandes & des plus artificieuses coujonneries, que l'on ait jamais mis en usage dans cette cour.

Abbé.

Enfin il faut avoir patience & confesser, que nos Prêtres n'ont pas leurs pareils à sçavoir tourner le monde avec grand artifice, & qu'ils sont les seuls, auxquels il reüssit de bien dire & de mal faire.

Pasquin.

Dans ce compliment l'assassin des Corfes se nomme un accident malheureux; il s'y dit, que le tout est arrivé loin des sentimens des Chigi; ce qui vaut autant que si le Cardinal eut dit: V. M. & ses Ministres mentent en leurs declarations, qui disent que ma Maison a fomenté l'attentat des Corfes, & que par de nouvelles offenses elle l'ait voulu authoriser.

Ab.

(43)

Abbé.

Quelle legereté!

Pasquin.

Assurement, & on ne sçauroit
en trouver de plus grande, mais
venons au cinquième article.

Abbé.

Je t'écoute & cela tres-volontiers
& avec curiosité.

Pasquin.

Au cinquième article il est per-
mis au Cardinal Imperial de se tran-
sporter à la cour tres-Chrétienne,
pour s'y justifier. Que t'en semble,
mon cher Abbé? le Roy & ses Mi-
nistres dans tant de lettres & autres
écrits l'ont qualifié pour Auteur
de l'attentat des Corfés, & pour
ennemi du nom & de la gloire de
S. M. & maintenant ils l'admettent
à la justification, se contredisant
eux mêmes en ce qu'ils ont publié
au monde. Ne sont-ce pas là des le-
geretés bien grandes, *Abbé*, &
& puis

& puis tu ne veux pas que j'en
rie ?

Abbé.

Il me semble que c'est un songe ,
& j'ay peine à croire qu'il sorte du
Cabinet de France de semblables
contradictions.

Pasquin.

Ces grandes Rodomontades con-
tre ledit Imperial comment se font-
elles dissipées puisque l'on ne les
void plus apparôître ? le 3. Article
de la seconde partie portant , que
le chapeau doit être ôté au Cardi-
nal Imperial & que l'on luy feroit
son procès.

Abbé.

Il faut pourtant considerer que
l'Imperial a eu de la mortification.

Pasquin.

Dis m'en donc quelque'une , qui
corresponde aux engagemens.

Abbé.

Il fut ôté du Gouvernement de
Rome.

Pasquin.

Mais on luy donna l'Ambassade
de la Marcque.

Ab-

(45)
Abbé.

Il la renonça.

Pasquin.

Mais il ne devoit pas la renoncer en pouvant satisfaire au Roy, puis que par là on se montra plus desirieux de l'honorer que de le mortifier.

Abbé.

Mais puis il fut chassé de Rome.

Pasquin.

Il est bien vray, mais avec combien de peine & de delais? Et si le Cardinal d'Arragon & l'Ambassadeur de venize n'eussent ouvert la bouche, l'Imperial seroit encore à Rome; & le Pape s'est acquis peu d'estime auprès du Roy de l'avoir fait partir malgré luy, le declarant tousjours innocent.

Abbé.

Te semble-t-il une petite mortification d'être chassé de Genes sa patrie en la forme, & selon la coutume du Pais?

Pas-

Et ne fut pas au regard de l'offense des Corfes, mais parce que le Cardinal écrivit au Connestable de Rome, qu'il en sentoît mille plaisirs, & que sur le champ il s'étoit transporté à la Visite des Dames, avec lesquelles il passoit le tems en joye & veilles. Voilà des vanteries faites bien à propos de son extravagance, pour faire sçavoir au Roy le peu d'estime qu'il faisoit de l'indignation de sa Majesté.

Abbé.

La Republique a bien fait de luy donner la chasse à la premiere recherche du Roy.

Pasquin.

La Republique fut bien avisée, & si le Roy n'eut esté satisfait de son expulsion, elle l'auroit fait empaler selon la coûtume des Turcs.

Abbé.

Et où seroit resté le respect pour la pourpre ?

Pas-

Nous ne sommes plus au tems auquel la pourpre se rendoit venerable par la sainteté de vie , les bons exemples & par l'autorité & le rang qu'elle tenoit dans le Conseil des Papes. Maintenant j'e vois les plus detestables vices du monde , lesquels ne sont engendrés que par le trop de richesses & le trop de respect , que l'on luy donne. Les hommes ne s'attachent plus par ce caractère à une sincerité sans reproche , & à des coûtures sans corruption , mais pourveu seulement que les Papes puissent élever leurs neveux aux plus hautes charges par des adorations superstitieuses , ou les engraisser & enrichir par de grans presens , il n'importe s'ils sont des Anes , ou des porcs Epicuréens.

Abbé.

Tais-toy de grace, *Pasquin*, que
fi

si nous voulons entrer dans ce grand Ocean, nous n'en sortirons pas par un million de discours.

Pasquin.

Comment diable veux-tu que je me taïse, si au 6. Article du discours des asnes il est dit du Cardinal Maldachini, qu'avec une belle médaille du St. Esprit il viendrait à Rome, professer une profonde Theologie. Il aura sans doute appris en France à faire quelque bon potage, & ce sera la Theologie qu'il viendra enseigner sur la chaire.

Abbé.

Les hommes ne doivent pas faire parade de beauté comme les femmes, mais de la subtilité de l'esprit, & d'une profonde science. Qui fut oncques plus laid qu'Esoppe, & plus subtil que luy ?

Pasquin.

Je ne contrarie pas à ce que tu dis; mais icy se trouve une discordance

dance en nombre , genre & cas. Et l'on n'y peut rencontrer aucune partie correspondante à ton dire.

Abbé.

Mais en parlant de la sorte tu condamnes le jugement du Pape Innocent , qui l'a élevé à cette dignité.

Pasquin.

Le jugement de l'homme , qui sort d'un estomac corrompu , ne se peut appeller jugement , mais *vesana libido*.

Abbé.

Tais-toy *Pasquin.*

Pasquin.

Les choses qui ont le vray-semblant s'accordent avec mon esprit , & l'expérience de plusieurs siècles m'a fait voir , que seulement on se trompe , lors que l'on ne pense au pire.

Abbé.

L'affection du Pape Innocent envers la Donna Olimpia a esté celle que les autres Papes ont porté à

C

leurs

leurs parents , mais icy il y avoit encore des grandes obligations ; puisque celle de sa dote n'a pas peu relevé la fortune de la maison pamilie , incapable autrement à soutenir les Nonciatures.

Pasquin.

Pour celles de Naples ouy , j'en suis d'accord avec toy , mais en celle d'Espagne il s'acquit un bon patrimoine ; & estant en après élevé au pontificat , il voulut rendre cent pour un à sa bienfaitrice.

Abbé.

Je ne sçais comment nous sommes entrés dans le discours de cette Harpye , qui doit maintenant bien jouer au triomfe avec Pluton , auquel elle ne laissera gagner aucune figure.

Pasquin.

Laiissons la de grace , & venons à celui , dont on parle dans le septième Article du susdit accord ,
 estant

estant en équipage de Chevalier
sans Croix.

Abbé.

Et qui est-ce ?

Pasquin.

Dom Mario.

Abbé.

Qui la fait chevalier.

Pasquin.

Le Roy de France.

Abbé.

Et pour quoy ?

Pasquin.

Pour recompense des injures qui
luy ont esté faites.

Abbé.

Je ne comprends pas ce que tu
dis.

Pasquin.

Laisse moy premierement faire
une bonne risée ; parce que je ne
puis pas reprendre la parole, & toy
lis cependant l'Article.

Abbé.

Tres volontiers j'y treuve que le

C 2

Sr. Dom

Sr. Dom Mario pretestera par un écrit en foy de Chevalier , qu'il n'a pas eu part en ce qui s'est passé.

Pasquin.

Voilà donc que le Roy le qualifie de Chevalier , chose que *Don Mario* n'auroit jamais songé.

Abbé.

N'étoit-il pas Chevalier avant que le Frere fût élevé au Pontificat ?

Pasquin.

Comment Diable veux-tu qu'il fût chevalier , n'ayant pas de quoy d'entretenir un cheval dans l'écurie , & que voulant aller à la chasse , il luy étoit force d'aller à pied.

Abbé.

Et que faisoit-il à Siene ?

Pasquin.

Il vivoit d'une petite rente de sa maison , & parce qu'elle n'étoit pas suffisante pour l'entretenir , il s'aidoit de Cabales.

Abbé.

(53)

Abbé.

Et de quelles Cabales ?

Pasquin.

Il suggeroit au Grand Duc les moyens d'ècorcher les sujets , flattant l'esprit de ce Prince , pour en recevoir quelque profit , & il faisoit en outre quelque trafic de bled & de vin , avec une conscience de Juif.

Abbé.

Ce n'est donc pas merveille , si sa teste produit chaque jour une nouvelle Gabelle , & s'il s'entend encore aujourd'huy aux monopoles , comme si les pauvres sujets n'estoient pas assez appauvris.

Pasquin.

Il n'y a rien , en quoy cette sangsue trouve plus de plaisir qu'à supprimer son prochain.

Abbé.

Nondum omnium dierum Sol occidit.

Pasquin.

Il peut estre , qu'il n'est pas en-

C 3

core

core jour, parce qu'il a à passer encore une mauvaise nuit.

Abbé.

Laissons cette matiere à ceux qui ont droit d'y songer , & reprenons nôtre discours. Ne te semble-t-il pas que le Roy luy a donné le titre de Chevalier, mal à propos ?

Pasquin.

Je te replique encore, que jamais cét âne n'a esté cavalier, tant seulement.

Abbé.

Je puis pourtant prouver cela, non obstant que tu me tiennes pour ignorant. Ne tomba-t-il pas dernièrement de cheval ? Et s'il en tomba, il est necessaire, qu'il ait esté dessus; or estant dessus, n'estoit-il pas Cavalier ?

Pasquin.

Hé tous ceux qui vont à cheval, ne sont pas pour cela cavaliers.

Abbé.

Je n'entends pas d'aller simplement

ment à cheval , mais encore de savoir faire le manege , que si le S.
Dom Mario en tomba dernièrement, ce fut un accident impreveu.

Pasquin.

Quand un cheval se cabre & tombe , alors s'est une disgrâce ce pour le cavalier ; mais de cheoir du cheval, comme fit *Dom Mario*, s'en est une pour le cheval même plus tost que pour le cavalier.

Abbé.

Je n'entends pas ces points à la cavaliere.

Pasquin.

Si tu ne l'as entendu pas , tu mérites d'estre excusé ; & comme homme d'Eglise tu ne dois chevaucher que la mule.

Abbé.

Les Ecclesiastiques de ce temps se plaisent à chevaucher seulement des jeunes chevaux fantasques.

(58)

Pasquin.

Je n'attendois pas de toy une réponse si subtile, & en même tems si veritable.

Abbé.

Peut-estre que le Roy aura nommé *D. Mario* chevalier, comme estant parent au septième degré du Grand Turc.

Pasquin.

Ce parentage se fit par *Marguerite Marsily*, dite la Rossel l'an 1525. de laquelle du costé de Mere se tire l'origine des *Chigi*; non que leur maison ait esté alliée avec le sang de la maison Ottomane.

Abbé.

La nature Turquesque de cette race me le fait croire.

Pasquin.

Tu te trompes, si à le voir si superbe, & si impie qu'il boiroit le sang des sujets, tu en veux tirer la consequence de son origine Turques-

quesque, parce que cela est propre aux poux maigres, & aux gens qui ne sont pas accoutumés à la grandeur, ne pensant à autre chose, qu'à faire vendange, pendant qu'il en est la saison.

Abbé.

Cependant le Roy le nomme Chevalier, & le moyen de l'estimer tel ?

Pasquin.

Ceci est une des principales causes de mes risées.

Abbé.

Pour quoy ?

Pasquin.

Parce que dans la lettre que le Roy écrit à la Reine de Suede, parlant des *Chigi*, il dit de la condition, où Dieu l'a fait naître; & Crequi dans son manifeste qualifie de ridicule le projet de Rasponi, disant que Dom Mario avoit juré foy de Chevalier; & maintenant par une legereté d'esprit on l'appelle satisfaction. Mais il y a bien.

C 5

Ab.

(58)

Abbé.

Et qui y a-t-il de pis ?

Pasquin.

Ne le vois-tu pas dans le même article ?

Abbé.

Je n'y ay pas pris garde.

Pasquin.

Ne sçais-tu pas qu'entre les satisfactions demandées du Roy il y avoit celle-là, qu'il devoit estre relegué pour six mois à Siene ? & tu vois bien maintenant que S. M. se contente, qu'il sorte seulement de Rome, jusques à tant que le Cardinal *Chigi* ait fait le compliment.

Abbé.

Et n'est-ce pas affés de mortification à un frere du Pape, de devoir sortir de Rome, contraint par le commandement du Roy ?

Pasquin.

Cette sortie est à son profit.

Abbé.

(59)
Abbé.

Et comment ?

Pasquin.

Parce que S. E. en ce voisi-
nage peut faire une recolte de
grains, foins & pailles dedans ses
terres & les revendre.

Abbé.

Et font-ce là les vengeances, qu'un
Roy de France prend sur *D. Ma-
rio*, decrié par tant de fois pour
auteur de l'attentat des Corfes, &
pour ennemi du nom & de la gloi-
re de S. M. ?

Pasquin.

Et les 160000. mil escus, qu'il
s'est mis en bourse pendant le tems
que l'Estat de l'Eglise a esté sous les
armes, ne font-ce pas les effets d'u-
ne grande vengeance, & puis tu ne
veux pas que je rie ?

Abbé.

On les luy devoit, comme au
General de la S. Eglise.

C 6

Pas-

Pasquin.

Ouy le mal foire , que Dieu
 luy donne. Où sont les veilles &
 les travaux de ce Generalissime ?
 Où les playes , les palmes & les
 victoires ? De ne point sortir de
 Rome , & de dérober 1000. escus
 par jour aux pauvres sujets en font-
 ce là des preuves. Et le rabais
 des gages des Officiers & sol-
 dats de qui vient-il ? toutes ces cho-
 ses font la mortification du *Sr. Dom*
Mario, pour avoir esté l'auteur d'un
 assassin. *Abbé.*

Je ne te veux plus contredire,
 puis que je me trouve tousjours
 convaincu par tes raisons.

Pasquin.

Venons aux autres articles de
 l'accord , lesquels n'estant pas de
 grande consequence, n'ont pas be-
 oin d'estre beaucoup examinés.

Abbé.

Non parce que j'en suis des-ja
 for-

fortement persuadé, mais pour te complaire, je veux pourtant l'écouter.

Pasquin.

Le Seigr. Don Augustino, D. Berenice & la Princesse Farnese iront à la rencontre de Crequi que l'Ambassadeur considere un peu, si ce peut estre une satisfaction suffisante?

Abbé.

J'en ris encore moy-mesme.

Pasquin.

Le Pape donnera des ordres strictes & rigoureux, qu'à l'avenir on ait à respecter l'Ambassadeur du Fils-ainé de l'Eglise: Ce qui me fait souvenir de la satisfaction d'un certain Romanesque, lequel ayant receu un soufflet, fit dire à l'offenseur, que s'il luy en avoit donné davantage, l'affaire ne se seroit point passée sans les justes ressentimens & sans vengeance.

Abbé.

(62)

Abbé.

La comparaison est bonne.

Pasquin.

Et que te semble-t-il des Articles
11. & 12. qui disent, que le Duc
Cesarini doit estre retabli en ses
biens, & toutes les procédures an-
nullées, tant celles qui estoient
contre sa personne, que celles des
autres ?

Abbé.

Il faut que j'en rie aussi bien que
toy.

Pasquin.

Or de ce que les Corfes font
ôtez du service del'Estat Ecclesia-
stique, qu'endis-tu ?

Abbé.

C'est à mon advis une satisfa-
ction, qui rejaillit à l'avantage du
Pape ; car cette Nation farouche
pouvoit un jour causer quelque
estrange revolte, principalement,
si elle se fut jointe à un peuple si
mal

mal affectionné & tyrannisé.

Pasquin.

Et d'oster la charge au Barigel,
& le bannir de la ville, n'est-ce pas
une grande satisfaction ?

Abbé.

Il en faudroit rire, quand mes-
me on souffriroit les peines de
l'enfer.

Pasquin.

Et de la Pyramide que t'en sem-
ble ? N'est-ce pas la plus ridicule
de toutes les autres choses, que l'on
la fait servir pour une perpetuelle
memoire, qu'il s'est fait un tel af-
front à un Ambassadeur de Fran-
ce ?

Abbé.

La Capitulation faite à pise avec
les choses qui se sont passées tou-
chant cet effet, en pouvoit estre
une suffisante Pyramide.

Pasquin.

Mais celle-cy doit estre taillée
en

en marbre , pour mieux exciter le
rire à la posterité.

Abbé.

Puis que l'offense à été ridicule,
il faut aussi qu'elle soit ridicule-
ment gravée dans le marbre.

Pasquin.

Avignon reste dans la réunion,
non-obstant que le Roy se fût de-
claré dans son manifeste de la vou-
loir tenir en depost pour la restituer
au Pape avenir , à condition pour-
tant , que la maison des Chigi rem-
bourceroit les frais des armements,
que le Roy avoit fait contre l'Egli-
se.

Abbé.

Et maintenant il l'a restitué avec
tant de facilité ?

Pasquin.

Il ne faut pas s'en estonner, si-
encore en ceci le Conseil Royal
s'est montré d'estoupe , puis
qu'aussi bien dans les autres points
il

(65)

il a fait des cascades plus grandes ,
que celle-cy.

Abbé.

Mais c'est à sçavoir , si les sujets
voudront retourner sous le Domai-
ne de l'Eglise ?

Pasquin.

Si le Roy le veut , il faut bien
qu'ils y retournent.

Abbé.

Vrayement il n'en faut pas dou-
ter , cette Comté étant toute envi-
ronnée des Etats de S. M.

Pasquin.

Ils y retourneront par force; que
s'ils dependoient de leur propre
volonté , ils se soumettroient plus-
tost au Turc , que de retourner sous
le Gouvernement des Prestres.

Abbé.

Pour dire le vray j'estime les su-
jets Ottomans être mieux traités
que les nostres.

Pas-

(66)

Pasquin.

De cela il n'en faut pas douter,
& personne ne le sçauroit mieux
confirmer que nous-mêmes.

Abbé.

Mais laissons cette matiere. N'y
a-t-il pas encore quelqu' autre cho-
se touchant la capitulation faite à
Pise ?

Pasquin.

Si fait, il reste encore un point
fort considerable.

Abbé.

Et quel est-il ?

Pasquin.

Que Cecchoni Auditeur du Vi-
ce-Legat d'Avignon soit demis de
sa charge.

Abbé.

C'est le compagnon de Barigel.

Pasquin.

Et puis tu ne veux pas que je rie ?

Abbé.

Enfin cette babouillerie s'est
tour-

ournée au profit & à la gloire des Chigi.

Pasquin.

Tout juste. Le Cardinal va en France trouver le Roy avec 1000. écus par jour que la chambre luy donna, & fut outre cela regalé de S. M. Il fit une protestation de l'amitié de sa maison pour cette Couronne, & par ainsi recoufit & guerit la playe que, veu les bravades du Roy, l'on croyoit mortelle. Don Mario a envoyé au poste de St. Patrice 200000. écus, quoy qu'il ne fera que s'y pourmener par ces châteaux, cherchant dans son esprit de nouvelles inventions, pour aggraver encore plus les impôts sur les sujets. Le Cardinal Imperial avec quatre paroles fera sa décharge, & après avoir receu une belle regalade & des grands témoignages de la bienveillance du Roy, il s'en retournera à Rome plus super-

superbe & plus insupportable que
jamais.

Abbé.

Je crois qu'ils en rient plus que
toy, lors qu'ils songent d'avoir si
bien conjonné les François, non-
obstant toutes leurs protestations
qu'ils ne se laisseroient pas payer
par des brevets galants, des pure
complimens & douces paroles,
mais qu'ils desiroient des satisfac-
tions solides, & correspondantes
à la grandeur de l'offense.

Pasquin.

C'est ce qui fait estimer le Roy
enfant, & son conseil plein de lâ-
cheté.

Abbé.

Il faut croire, qu'il a eu quelque
raison secrète, qui a peu addouci
l'esprit du Roy. Quelques uns
soubçonnent, que de Lionne a re-
ceu une bonne remise d'argent
avec des promesses fort considéra-
bles

bles , pour moderer l'affaire.

Pasquin.

Jene le crois pas ; mais bien que le Pape & le Roy ont leurs confesseurs Jesuites lesquels ont disposé de la sorte les choses deffous main, faisant voir au Roy le peu d'estime que pourroient acquerir ses armes, s'il les prenoit à l'encontre de l'Eglise, le scandale des Catholiques, & la mocquerie des heretiques, qui sont en France en si grand nombre.

Abbé.

Si ces considerations ont été capables de retenir le Roy, il devoit donc laisser les affaires dans l'estat, qu'elles se trouvoient, & faisant marcher des armées en Italie, ce ne devoit estre pour autre sujet, que pour presser la restitution de Castro & de Comacchio, pour laquelle on s'estoit deja engagé dans la paix des Pyrenées, & encore dans le
pro-

projet fait de Crequi , & laisser le reste indecis. De cette maniere il luy restoit un champ assés large pour faire ses vengeancees , contre la maison des Chigi sous un autre pontificat , & l'Imperial seroit allé en Chevalier errant & inconnu parmi le monde.

Pasquin.

Tu ne dis pas mal, par ce que par le mouvement des armes on seroit venu à la restitution de ces Etats, & la France auroit pû en tems & lieu , & sans préjudicier à ses propres engagements , se venger des Chigi, & les abbattre , au lieu qu'il les a exaltés.

Abbé.

Maintenant j'y pense plus que jamais , parce que tu m'as fort ouvert l'esprit , & je ne me sçaurois aussi tenir de rire ; mais je me persuade que la pieté de Louis a voulu sacrifier toutes ses pretensions au
repos

repos du Christianisme, le voyant
 assailli des forces redoutables
 de l'Ottoman, auquel il ne vouloit
 pas donner le plaisir, ny l'avantage
 devoir le fils Aîné de l'Eglise armé
 contre la mesme Eglise & en pro-
 curer la ruine, cependant que Ce-
 sar auroit été accablé par le Turc,
 qui se seroit servi de l'occasion,
 l'Empereur ne pouvant estre secou-
 ru ny du Pape, ny de la France,
 ny mesme de l'Espagne jalouse de
 la grandeur de la France.

Pasquin.

Mais de qui crois-tu que l'Egli-
 se & la Chrétienté reçoivent plus
 de dommages ou de l'invasion du
 Turc, ou de la malice du Nepotif-
 me, & des coûturnes detestables de
 cette Cour ? *Abbé.*

De l'invasion du Turc.

Pasquin.

Tu te trompes lourdement, le
 Turc s'affujettit bien un Pais, mais
 il

il le laisse libre dans l'exercice de la Religion. *Abbé.*

Mais cette liberté ne dure pas long-tems, & la Religion se perd peu à peu de soy mesme & par la continuelle conversation entre les Mahometanes, ils prennent à la fin la façon Turquesque.

Pasquin.

Cher Abbé ! je te prie, un calcul de 150. ans en ça, pour voir le nombre des pauvres agneaux, qui se sont perduës par l'avarice de Rome : & puis de ceux, que le Turc a ravies. *Abbé.*

Je ne voy goutte dans l'Arithmetique. *Pasquin.*

Ny moy ; mais commence à conter les Royaumes d'Angleterre, d'Escoffe, d'Yrlande, de Suede, Dannemarc, la Republique d'Hollande, l'Empire de l'Allemagne, la France, la Pologne & autres Regne, ausquels on peut opposer les Royau.

Royaumes de Chypre & Candie,
qui ne sont qu'un *Sero* au pris des
premiers.

Abbé.

Et tout ceci s'est perdu pure-
ment par l'avarice detestable de
cette Cour.

Pasquin.

Que si l'Italie & l'Espagne, qui
seules se vantent de l'unité de la
Religion n'avoient pas le St. office,
ne seroient-ce pas deux Angleter-
res ?

Abbé.

Et Rome mesme, si elle n'avoit
pas le Tribunal de l'Inquisition, se-
roit un autre Geneve.

Pasquin.

Sans doute ; parce qu'il faut bien
observer aux environs de cette
Cour sa religion, reduite à la seule
coutûme, & fondée sur les interets
mondains.

D

Ab-

Il est vray qu'ils s'estudient en cette Cour à ne faire aucune action, qui n'ait l'intérêt pour fondement.

Pasquin.

Je suis bien en doute, si au siècle où nous sommes un Cardinal au mesme instant qu'il est élu Pape, ne devient Athéiste, puisque s'ils croyoient une autre vie après celle-cy, ils ne feroient pas ce qu'ils font.

Abbé.

Je crois, que si un Chinois estoit curieux de sçavoir quelle vie se mène à Rome, il suffiroit qu'il prît la S. Ecriture, & la feuilletât à la renverse, puis que le contraire se fait de tout ce que le Redempteur a commandé en ce monde.

Pasquin.

Si nous cherchons cette charité tant recommandée par Christ, nous

ne

ne la trouverons pas en cette ville, si ce n'est qu'on la cherche dessous terre, où se trouve cachée avec le sang de tant de martyrs l'ancienne Religion de la primitive Eglise. Et quel est le Sacrement qu'on administre sans interest ? Où est l'absolution qu'on donne sans une grande somme d'argent ?

Abbé.

Je ne sçay comment les Princes permettent que de leurs Etats se tire tant d'Or, pour l'envoyer à Rome, & avoir en place un méchant papier.

Pasquin.

Lors qu'on institua cet amas, ce fut pour soulager les pauvres peuples avec cet argent, & apres le payement de la demie année des Benefices, on devoit mettre l'argent ensemble dans une Caisse pour la propagation de la foy, & pour faire teste aux infideles, quand

ils assailliroient la troupe de
Christ. *Abbé.*

Et aujourd'huy que s'en fait-il ?

Pasquin.

Demande-le aux putains , aux
Comédiens , Russians , Cuisiniers,
Musiciens & autres , qui seulement
servent à la gueule , à la convoitise
& au luxe , ils te le sçauront mieux
dire que moy.

Abbé.

Pauvre religion !

Pasquin.

Une chose plus que l'autre a de
l'Orendo dans cette Cour. Que
s'il meurt un homme en estime de
fainteté , & quand il ressusciteroit
dix morts le jour avec leurs inter-
cessions , s'il n'a laissé cent mille
escus pour la Canonization , il ne
fera jamais escrit au nombre des
saints.

Abbé.

Et que fait-on de tant d'argent ?

Pas-

Pasquin.

Une partie s'employe à l'appareil de St. Pierre, & le reste se distribue dans le palais, de maniere qu'un chacun s'en réjouit. Je m'étonne, qu'estant homme d'Eglise tu ne fçais cette goinferie.

Abbé.

Je suis *Abbé*, & on m'a planté sans Abbaye dans cette ruelle, exposé aux injures du tems, & à la mocquerie de tous.

Pasquin.

Et pourquoy tant de fraccas ?

Abbé.

Dis moy premierement la raison, pourquoy on t'a coupé les bras & les jambes, & rompu la moustache, & d'abord je te diray la cause de mon mespris.

Pasquin.

Pour avoir dit la verité.

Abbé.

Et moy pour n'avoir pû faire le

D 3

Ruf.

Ruffian à un grand Seigneur , pour cette cause j'ay esté chassé de la cour , privé de l'Abbaye , & mis à l'opprobre de tout le monde.

Pasquin.

Retournons à nous. Que te s'emble-t-il de la marchandise, qui se fait par ces bons freres des images des saints ? *Abbé.*

J'ay observé que dans les Eglises des freres riches il ne se découvre jamais de Nôtre Dame ny Crucifix faisans miracles.

Pasquin.

Excuse moy , cher *Abbé*, Car encore dans l'Eglise de St. Appolinaire des peres Jesuites s'est découvert une vierge miraculeuse.

Abbé.

T'esmerveille tu ; encore que les Jesuites soient riches , ne sçais-tu pas , que quand ces Harpyes posséderoient l'or de tout le monde , ils ne seroient pas contents ?

Pas.

Pasquin.

O la maudite nation ? sous le manteau de religion ils couvrent des esprits plus perfides que les Juifs qui ont crucifié I. Christ. Leurs actions n'ont pour reigle que l'interêt. Que si une pauvre ame agonizante les fait appeller , ils ont les oreilles serrecées , & les pieds de plomb ; si au contraire ils sentent qu'un riche est sur le point de mourir , ils s'amassent à l'entour de la maison , comme les corbeaux à l'entour d'un corps mort , pour rassasier leur faim demesurée , & les pauvres gens simples enchantés de leurs belles paroles , en cette occasion ouvrent la bourse.

Abbé.

Ne t'émerveilles pas parce qu'en une chose ils sont admirables les Jesuites.

Pasquin.

Et en quoy ?

D 4

Abbé.

A sçavoir se servir si addextrement de l'hypocrisie, par laquelle ils firent à eux la simplicité de tant de monde, qui, sans penser plus outre, se laissent vuider la bourse sans dire mot, à leur extrême contentement.

Pasquin.

Grande Politique, si l'on n'avoit ouvert les yeux, & descouvert leur zele apparent, forte passion & avidité de tirer le bien d'autrui.

Abbé.

Ils sçavent si bien en forceler les personnes, que nonobstant la publique connoissance de leur perfidie, le nombre de ceux qui croient à leurs belles paroles est infini, même jusques aux Princes, qui au lieu de s'y laisser prendre, les devoient tout à fait bannir de leurs Etats.

Pas-

Pasquin.

Et où voudrois-tu qu'ils allas-
sent dans le Japon.

Abbé.

Dans le Japon , ils y envoient
seulement les esprits troublés &
incapables pour la conservation de
leurs maximes pernicieuses , & par
force il les font trajecter ou passer
en Paradis avec le martyre.

Pasquin.

Il ne les faudroit pas bannir ,
mais les perdre entierement.

Abbé.

Cela ne plaît point au Pape, par-
ce que ces gens-là par une sainteté
feinte maintiennent en devotion les
peuples & Princes , & ils luy ser-
vent d'espions.

Pasquin.

Mais pour mieux dire ils sont
doubles espions , & ils se treuvent
perturbateurs des peuples , & en-
nemis de la vie des Grands. Il n'y a

aucune conjuration , ny rebellion ,
ny mariage secret, auquel n'ait sou-
scrit quelque Jesuite , ou du moins
quelque autre Frere.

Abbé.

L'experience en fait foy. A
Londres le 5. de Novembre on fait
feste & rejouïssances, estant ce jour
de l'an , auquel se découvra une
conjuration tramée des peres Je-
suites , pour faire mourir le Roy
avec son fils. Dans Paris se peut
voir le procès de cet écolier, lequel
suborné des Jesuites planta un coï-
teau dans la bouche de Henri 4. Au
sujet de quoy ils furent bannis de
France.

Pasquin.

Et pourtant ils sont élus de la plus
grand' part des Princes pour leurs
Confesseurs ; lesquels devroient
par de semblables actions estre
avertis de leur mechanceté , qui ne
songe qu'à profiter, n'ayant point
de

de conscience d'oster aux pauvres Orphelins leur heritage legitime, pour le tourner à leur profit propre.

Abbé.

Ceci n'est rien, mais que puis les confessions des Princes sont revelées à d'autres.

Pasquin.

Et des confessions que ne font-ils pas dans l'Eglise ? Par ce moyen ils ont connoissance des interets des peuples & de leurs inclinations, & par la confession ils tirent des pauvres femmeletes, se fervants de leur simplicité naturelle, les actions de leurs Maris.

Abbé.

Je m'estonne comment ils sont retournés à venize, après en avoir esté chassés par ce prudent Senat.

Pasquin.

De cela en fût cause Alexandre, lequel dans la necessité permit à ce

D 6

Se-

Serenissime Senat de tirer de l'Argent des Convens, & des Religioneux, & faisant esperer plus grand secours, demanda en même tems cette grace, laquelle ce Senat Serenissime, qui dans la vertu de reconnoître les graces receües ne sçait point de bornes, pour ne se montrer ingrat, ne voulut pas refuser.

Abbé.

Il s'est pourtant veu trompé, puis qu'après la restitution faite des Jesuites, il ne se parle plus de secourir ce Lyon, lequel se servant pour écu de sa propre poitrine contre les invasions des Ottomans, soutient depuis tant d'années avec un comble de gloire, & avec un prix infini d'or & d'argent, la guerre contre le plus grand Monarque du monde.

Pasquin.

Un jour la guerre cessera, dans
un

un autre mourra le Pape Alexandre & si les Jesuites ne mesurent bien leurs actions & s'amusent à attirer dans leur religion des sujets nobles, il sera facile à cette Auguste Republique, de leur donner une autre chaffe.

Abbé.

Les Jesuites ne reçoivent entre eux que des sujets illustres par la naissance, riches d'esprit & de biens. Et s'il arrive d'en recevoir quelqu'un, ils en font premierement une curieuse sonde, & des richesses de sa maison, & de sa santé; car estant sujet à douleur d'estomac, retention d'urine, ou de quelque autre infirmité continuelle, ils l'excluent de leur assemblée.

Pasquin.

Et cela s'appelle pieté Chrétienne? Donques si un d'eux a quelque indisposition, il n'y a point de charité pour compatir avec luy dans la religion?

Ab.

Abbé.

La mechante race de gens , qui n'ont rien autre de bon que l'apparence !

Pasquin.

On a observé une chose des Jesuites , qu'il n'y a homme dans le monde , qui se puisse vanter de les avoir veu confesser , ou pisser , quoy qu'en des voyages fort longs ; je ne sçay à quoy l'attribuer ?

Abbé.

Je te le diray selon ma petite capacité. Je crois que touchant la confession ils n'en font point pour persuader au monde , qu'ils sont sans peché , & quant à l'ordre de pisser j'estime pareillement , qu'ils le font pour se faire croire sans membre , & par consequent sans soupçon de transgressions charnelles.

Pasquin.

Qu'il en soit comme il voudra , je ne crois rien à leur hypocrisie ;
mais

mais laissons cela de grace, & parlons d'autre chose ; il viendra le temps, auquel sera levé des yeux des Princes ce voile par quelque farfanterie, & par ce moyen ils seront un jour extirpés, & leurs richesses distribuées à tant de pauvres familles, qui meurent de faim.

Abbé.

Je ne verray jamais cela, sur tout à Rome, car en ce cas on ne manquera pas d'avoir des neveux des Papes, auxquels on appliquera les richesses.

Pasquin.

Il est bien vray qu'une seule famille engloutit tout à Rome, tant les biens Ecclesiastiques que les seculiers, mais ce qui pis est, que l'une estant engraisée, il en succede une autre affamée de mesme, laquelle pareillement se veut engraisser par la ruine des sujets. Que si la noblesse Romaine veut pretendre

dre à la vie Ecclesiastique , à peine peut elle obtenir un petit benefice pour s'acheter annuellement une Cotte : si elle se veut applicquer à un autre employ, il faut qu'ils suent & se tuent pour leur miserable vie; leur revenu au plus souvent, leur est dismé & oppressé par nouvelles gabelles & impôts : tout venant à une maison , & peu en profitent. Que si le Pape est étranger , les charges les plus illustres & plus lucratives se conferent aussi à sa nation ; que s'il est Romain , il ne procure que l'avancement de ses creatures , & ceux-là seuls, qui savent bien faire le singe s'introduisent par le moyen de quelque flatterie dans la grace des Neveux. Pauvre Rome ! que tu es rendue esclave des caprices , violentes & extorsions des autres ! si la bouche s'ouvre à quelque medisance forcée , il faut la payer par la perte des

des biens , & souvent de la vie. Ce peut-il dire plus misérable l'Estat des sujets Ecclesiastiques ? je l'estime plus malheureux que celui des damnés , qui ont au moins la permission de se plaindre & d'exaggerer leurs maux. Qui peut plus vivre en cette Cour , où tout se vent pour de l'argent par l'avarices de ceux qui gouvernent le peuple Romain. Il ne reste autre Jurisdiction, que de donner ordre, que pour le r'accommodement des ruës, il les faut paver d'autant de Tirans que l'on void dans le Vatican.

Abbe.

Combien y en at-il , qui attendoient à mains jointes la venue des François , pour se tirer d'une si cruelle servitude , & des miseres si deplorables , & pourtant les esperances conceües de la delivrance par Louis sont evanouïes, lequel en cette occasion pouvoit acquerir
à son

à son nom une gloire immortelle,
 & digne d'un si grand Monarque ?
 Que les Roys de France se van-
 tent seulement du nom de Libera-
 teurs des oppressez , & que tant de
 fois ils ont pris les armes à la main
 pour le soulagement de l'Eglise,
 & quel plus grand soulagement se
 pourroit apporter à l'Eglise, que
 de la dépouiller de tant de biens
 temporels des Papes ? Lesquels
 biens ne servent à autre chose,
 qu'à fomentér l'herésie, scandali-
 ser la pieté Catholique, donner de
 la moquerie aux infideles, de la
 passion pour le luxe , lascivités
 & crimes. Il a plû au Redempteur
 du monde de naître dans un éta-
 ble, d'aller dêchaus sur une ânes-
 se , & de terminer sa vie sur un
 trône de croix, pour le salut des
 ames; & maintenant on a plus de
 soin d'un peu d'argent que d'un
 million d'ames. Les Eglises de
 Por-

Portugal destituées de pasteurs ne me laissent pas mentir; tant d'ames en Ethiopie, dans l'Arabie & autres Pais, y vivent comme brebis égarées, par faute de Prêtres, qui les puissent instruire en la foy, & leur administrer les S. Sacrements. Le Sauveur du monde l'a bien démontré sur la croix, combien ses disciples devroient veiller au salut des ames, car recommandant Marie à Jean, & Jean à Marie, il étoit tout attentif à la conversion du bon larron. Il n'a point élevé à l'Apostolat, que des pauvres pêcheurs, pour faire voir, que la S. Loy ne se devoit pas rendre venerable, par l'abondance des richesses, mais par des bons exemples, la sainteté de vie & le martire.

Pasquin.

Tais toy, *cher Abbé*, que si nous sommes écoulez, nous serons emprisonnés pour blasphémateurs,
d'au-

d'autant plus, qu'icy on estime la verité pour blaspheme.

Abbé.

Quoy qu'il en soit, j'ay peu de chose à perdre, & quand on me jetteroit dans le Tibre, j'aimerois mieux d'y être noyé, que de survivre à tant de miseres. Je vivois avec cette esperance, que Louis m'apporteroit cette nouvelle colombe, l'olive de paix entre tant d'ennemis Domestiques de ce pauvre peuple; mais voyant les choses tranquilles & appaisées, il ne me reste autre chose sinon des sôûpirs, des plaintes, & continuels mouvemens de miseres, aussi long temps que les Cardinaux seront élevés à la papauté. Elle est ferrée la miniere, laquelle produisoit les hommes saints. Les modernes Ecclesiastiques, qui par la force de l'or & par voyes indirectes sont élevés à la pourpre, s'ils viennent après au sommet

met de grandeur , ils n'avanceront pas à la pourpre , que ceux qui se montrent les plus prodigues au propre sang.

Pasquin.

Nos clamamus in deserto , d'où personne ne nous entend , & c'est la seule miséricorde de Dieu, qui nous peut retirer de tant d'afflictions.

Abbé.

Attendons donc celle-là seule, & prions le ciel, qu'il ne la diffère pas long tems, ce peuple icy étant déjà réduit à l'extrémité des misères.

Pasquin.

Mes risées se sont finalement terminées en plainte , & nos exclamations ne servent à personne , & nous pouvons dire conjointement , pendant que le chien abbaye , le loup se repait.

Adieu, *cher Abbé.*

Abbé.

Adieu *Pasquin.*

F I N.

14. 1. 18

ENTRETIENS
CURIEUX

*touchant les plus secretes affai-
res de plusieurs Cours*

DE

L'EUROPE.

Avec

Une Clef des Personnes qui
parler la dedans.



A COLOGNE.

1674.

INTRODUCTION

COURS

de l'histoire naturelle
des animaux

DE

EUROPE

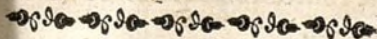
PAR

une classe de personnes qui
parlent la langue



A COLOGNE

1765



PREMIER ENTRETEN

Des animaux parlans.

Ceux qui parlent à present,
font *Rampante*, Ambassa-
deur du Roy des Lions,
Nassunco, Ambassadeur du
Roy des Aigles, *Lovastro*,
premier Ministre du Roy
des Loups.

Lovastro.

HE de - Grace Monsieur
Rampante, ne vous mettés
pas en colere , puisque le
Roy mon Maistre fait tout ce qu'il
peut pour le service & l'avantage
de

A 2

(4)

de vostre Monarque & de vostre nation.

Rampante.

Ce n'estoit pas là ma premiere pensée ny mon dessein. Toutefois, Monsieur *Lovastro*, comme vous me mettés en matiere sur ce sujet, je vous avoueray que mon Roy & ma Nation sont fort esloignés de se dire obligés & satisfaits de vostre Maistre, veu qu'il a bien osé avancer, qu'ils mettent peu ou point de difference entre les Loups, leurs amis, & les Pourceaux, nos ennemis. Que si ceux cy se font une guerre ouverte, vous la faites cachée, & que si les pourceaux attaquent de jour, vous les faites de nuit.

Nassunco.

Vous dites tres-bien Monsieur *Rampante*, la guerre des pourceaux n'est autre chose qu'une invention des Coqs & des poules pour

(5)

pour occuper nostre Monarque à d'autres choses , & luy inspirer d'autres pensées que celles de s'opposer à leur insolence, qui n'est venuë au point qu'elle est, qu'à cause que leur creste s'est augmentée de deux doigts, & leur queue s'est accreüe d'une paüme; si bien que si le Roy des Loups reste & s'engage dans les brouilleries d'un tel affaire, ce n'est pas sans quelque raison, puisque celuy qui fait le mal, peut y apporter le remede.

Rampante.

Pourveu que cette guerre, mon cher Monsieur *Nassunco*, ne soit pas une ruse du Roy des Renards & de vostre vieux Maistre, selon que le bruit en court: mais quoyque nous soyons amis, nous sommes tousjours sur nos gardes, & nous prevoyons bien que vostre tour viendra, & que vous & vo-

A 3

stre

(6)

stre nouveau Maistre aurés un jour
vostre part de la peine & du cha-
grin, si vous ne songés pas de
bonne heure à vostre seureté, sur-
tout depuis que le Roy des Ours,
avant que crever de rage, a envoyé
des nouveaux Ambassadeurs à la
cour des Pourceaux, pour les obli-
ger à vous faire la guerre, aussy
bien que contre nous, & tous ceux
qui detestent & ne peuvent pas
souffrir cette sale puissance sous la-
quelle les Poules & les Coqs gra-
tent avec tant de bonheur & de
sucez pour leur affaires.

Nassanco.

Je ne crains rien du costé des
Ours: parceque le Roy mon Mai-
stre y a mis ordre dans le temps
qu'il falloit: mais j'aprehende-
rois bien plus la brutale & insatia-
ble avidité des Pourceaux, les-
quels ne songent à rien autre
chose qu'à se remplir le ventre de
fange

(7)

fange & de boüe aux dépens d'autrui, fans avoir esgard à qui que ce soit, ny à amis, ny à associés, ny à parens.

Rampante.

Ils ne font pas les seuls qui suivent une si sale & si infame politique.

Lovaſtro.

Et qui est-ce qui peut souffrir davantage que d'estre ami, compagnon, & parent d'une canaille si brutale.

Naffunco.

Le Roy des Sangliers est fraire charnel du Roy des Pourceaux, il adhère aveuglement à tous ses sentimens, & embrasse ses interets en tout & par tout ; si bien qu'estans & amis & compagnons entre eux, ils sont tousjours pour les dits Pourceaux, quand ils sont bien gras, & quoy qu'ils soient sur les espaules d'autrui.

A 4

Lo-

Lovaſtro.

Si eſt-ce pourtant que le Roy
des Sangliers a envoyé un Am-
baſſade à voſtre Maïſtre pour luy
offrir ſa perſonne, ſes forces, &
tout ce qui dépend de luy en tou-
te forte d'occasions.

Naffunco.

Foy & parole de Pourceaux &
de Sangliers, qui ne reconnoiſſent
point d'autre loy que celle de leur
propre fierté, de leur avarice, &
de leur infatiabilité.

Rampante.

Si bien donc que vos Aigles
tiennent leurs ongles en croix.

Naffunco.

Mais quoy Monsieur *Rampante*,
ne me diſiés vous pas, il n'y a pas
long-temps, qu'il falloit me ſou-
venir que nous eſtions amis, & que
les Aigles ont touſiours porté les
interets des Lions; quoyque vous
autres, (ſaiſis de crainte de leur
chant

chant je ne ſçay par quel enchan-
tement) ayés mieux eſtimé vous
renger du party des Coqs, encore
bien que vous en ayés receu mille
déplaiſirs & mille dommages.

Rampante.

L'alliance & la confraternité
qui ſe trouve entre vous & les
Renards a cauſé tous ces deſor-
dres: Il eſt vray que de noſtre na-
turel, nous avons quelque appre-
henſion des Coqs, mais nous
voyons neantmoins par experien-
ce, que toutes & quantesfois que
nous avons eſté leurs amis & leurs
alliés, nos affaires ſe ſont mieux
portés que quand nous nous ſom-
mes unis aux Aigles, que s'il ſe
trouve entre nous une grande
ſimpatie, comme eſtans les plus
nobles animaux qui ſoient & ſur
terre & dans l'air, l'inimitié ſe-
crete neantmoins qui regne entre
nous & les Renards, qui drefſent

A 5,

des

des continuelles ambusches à nostre Estat, a fait que vous voyant comme la chair & l'ongle avec lesdits Renards, nous vous mettons dans le mesme rang pour ce qui nous concerne, & que nous vous croyons par la mesme raison autant nos ennemis qu'ils le sont, ou qu'ils le peuvent estre; vous n'avez qu'à vous informer pour cela de ce que trama le Roy des Renards avec l'ayeul du Roy vostre petit Aiglon dans le temps des troubles, & vous verrés qu'ils tâcherent de chasser le Duc des Buses & des Milans du Pais des Singes, en luy faisant la guerre, & qu'ils avoient resolu d'un commun accord, de nous ruiner de fonds en comble, & de diviser enfin nostre Empire entre eux.

Nassunco.

Les bons politiques ne regardent pas les choses passées de si près

pres qu'ils ne songent encore aux presentes. Si les Princes des Aigles & des Renards, qui sont morts, ou pour mieux dire, si leurs Ministres, vous ont voulu faire quelque mal, & si ceux qui sont presens vous ont fait beaucoup de bien, j'estime que vous devés oublier ce qu'on vous a fait de mal par le passé, pour vous souvenir du bien qu'on vous fait à presant.

Rampante.

Si les mesmes conjonctures d'affaires venoient à se presenter encore une fois, je croy que vos Princes reprendroient encore les mesmes pensées; hormis qu'estans devenus plus sages à leurs propres depens, & après toutes leurs disgraces, ils voulussent laisser vivre en paix ceux qui peuvent jouir de ce bien sans faire la guerre.

(12)

Nassunco.

Il ne faut pas douter que vous n'ayés fait plusieurs fois une plus cruelle guerre à nos Princes par vostre argent & vos menées, que ny les Ours, ny les Coqs, ny les Leopards, avec toutes leurs armées : mais prenés bien garde à vous, les temps & les saisons ne font pas tousiours les mesmes.

Rampante.

A d'autres temps, d'autres pensées, nous sommes amis de nos amis, & ennemis de ceux qui nous veulent du mal, & soit qu'ils veulent faire les meschans & les bravaſches, ou qu'ils soient humbles ou sousmis, nous avons tant d'esprit & une ame si genereuse, que nous ſçavons leur pardonner & les advertir mesme de leur cheute. Nous vous disons ce-cy, non seulement au sujet de vos Aiglons, mais encore des Loups;

Loups ; afin de vous faire voir ,
qu'encore bien qu'ils nous fassent
mille injures , qu'ils nous don-
nent mille déplaisirs , & qu'ils
nous causent enfin mille fasche-
ries , si est-ce pourtant que nous
les assistons dans le besoin , tout
autant qu'il nous est possible.

Lovastro.

Les siècles heureux & cet âge
d'or est passé , & nous n'avons pas
peu à faire à présent , que de vivre
en paix , veu que nous sommes
reduits à la condition des Asnes .

Rampante.

Ce n'est donc pas une chose
fort surprenante , si on use de quel-
que equivoque en traitant avec
vous ; puisque vous avez un poil
& des coutumes si semblables .

Lovastro.

Vous me faites rire sans en
avoir envie , Monsieur *Rampante* ,
mais laissons pour un moment ces
choses

choses à part, & disons que si vous estes aussi bon amy de vostre Roy, que vous tesmoignés de l'estre des Loups, à raison de la nouvelle alliance, & des confidences qu'ont entre eux depuis peu les Coqs & les Renards, je croy qu'il faut bien ouvrir les yeux pour s'empescher de n'estre pas trompé de toutes les finesse des Coqs.

Rampante.

S'ils se pouvoient tromper l'un l'autre.

Nassunco.

Pourquoy ne nous trompent-ils pas aussi avec eux.

Rampante.

Nostre Aiglon a bien sujet à la verité de craindre & de se plaindre du procedé des Renards, plus que de la façon d'agir des Coqs; d'autant qu'ils ont rompu le cours de sa fortune contre les Ours.

Ce

(15)

Lovaſtro.

Ç'A eſté un bon coup pour les Coqs : afin de pouvoir ſecourir heureuſement les Ours, leurs confederés, de faire leur paix avec l'Aigle, les Chevaux, & les Elephans, avec tout l'avantage qu'ils en pouvoient attendre : mais les Renards ne devoient pas jamais accorder tant d'avantage à la ſuperbe des Coqs, ſous pretexte qu'ils paſſionnoient extremement de ſubjuguer les Licornes.

Rampante.

L'avidité des Renards eſt la ſource de tous ces deſordres ; mais ce n'eſt pas la premiere fois qu'ils ont laiſſé tomber la chair qu'ils avoient à la bouche pour en vouloir prendre l'ombre & la fumée.

Naffunco.

Et par conſequant ils ont eſté huez par les Coqs.

Ram-

Rampante.

Jene le crois pas, parce qu'ils conviennent desia ensemble de faire la guerre aux Babouïns, lesquels apprehendans ce coup, pretendent d'obtenir ce qu'ils espereroient du Roy des Leopards: nonobstant les grands presens qu'ils luy ont fait, ils parlent encore de luy ceder beaucoup de leurs droits, & de renouër une nouvelle amitié avec les Licornes, pour s'oposer plus vivement aux Coqs & aux Renards, quand ils songeroient (se servant pour ce sujet de ces anciens pretextes, qui sont desia rances & moyfis) de renouveler la guerre contre eux.

Lovastro.

Ces choses sont bien esloignées: mais pour ce qui est de nous, nous attendons icy à chaque moment un petit Coq, qui vient

(17)

vient de la part de son Roy , pour demander satisfaction sur quelques pretensions , que les princes des signes & des faucons ont dans nos États , & le tout par l'intelligence & l'agrément du Roy des Renards ; ainſy j'ay ordre du Roy mon Maistre , de vous demander voſtre advis ſur cette affaire, afin de me regler là deſſus : ne doutant pas que vous ne me faſſiés cette grace, eſtant mes chers amis, & les Ambaſſadeurs des Miniſtres des Princes qui nous ſont alliés.

Naffunco.

Je croy que voſtre Roy ſçait fort bien ce qu'il a à faire dans cette rencontre, ſans qu'il ſoit beſoin de vous dire nos ſentimens pour ce qui regarde ſa conduite.

Lovaſtro.

Il ſera bien aïſe neantmoins de ſçavoir vos avis là deſſus.

Ram-

Rampante.

Ou il veust prester l'oreille
aux instances de ces Princes , ou
non, s'il ne le veust pas, il n'a qu'à
y songer , que s'il les veust escou-
ter , il n'a pas besoin de nostre
conseil.

Lovastro.

Nos amis y doivent songer en-
core pour les consequences qui
en peuvent venir , en suite d'une
negative dans vos Estats.

Rampante.

Ce n'est rien à cause que les
Coqs & les Renards, ont d'autres
choses en teste , que de s'occuper
à faire la guerre aux Loups.

Lovastro.

Mais au reste , ils pressent sur
cette affaire.

Rampante.

Comment estes vous avec les
Renards.

Lo-

(19)

Lovaſtro.

Pluſtoſt mal que bien.

Rampante.

Faites tout ce qui ſera le mieux à voſtre avantage : car ſi les Renards ne vous ſont que tant ſoit peu contraires , les Coqs pourront encore moins qu'eux dans cette rencontre.

Lovaſtro.

Puiſque vous tombés d'acord de cela , je vous diray que le Roy n'a point aucune penſée de faire la moindre choſe de ce qu'on pretend.

Naffunco.

Qu'il face les actions d'un véritable Loup comme il eſt.

Lovaſtro.

Il ne ſçauroit faire autrement , quand il le voudroit.

Naffunco.

On dit , ſelon cela , que ce qu'il a fait a eſté pluſtoſt par un
nou-

nouvement particulier, que par un motif du bien public, & à raison des ligues faites entre les predecesseurs, & ceux du Prince des Faucons, qu'à cause du Prince des Cignes, qu'on haït pour les déplaïfirs qu'on a receus de son pere & de son oncle; par ce qu'il ayme trop la proye faite, pour s'en pouvoir priver en faveur de quelqu'un.

Rampante.

On nous a voulu faire accroire qu'il songeoit à faire quelque eschange avec les Cignes en faveur des petits Loups, qui ne sont jamais sous d'engloutir des nouvelles proyes.

Nassunco.

C'est de la façon qu'en usent les affamés.

Rampante.

Et que dites vous | de ceux qui ont une nouvelle occasion de desrober.

Lo-

(21)

Lovaſtro.

Tout beau, tout beau, ſi les
Cops raviffent le bien d'autrui,
les Lions, & les Aigles ne font
pas des aigneaux ny des brebis.

Rampante.

Nous ſommes tous des ani-
maux de proye : mais pour ce qui
eſt des Lions & des Aigles, ils ne
devorent que tandis qu'ils y
font obligés pour leur propre
conſervation : mais vous autres,
vous ne vous contentés pas de
paſſer au delà, mais encore vous
eſtranglés tous les animaux que
vous ne pouvés pas manger.

Lovaſtro.

Nous faiſons donc bien de ne
rendre rien à perſonne.

Rampante.

Vous dites tres-bien, & vous
avés la plus belle occaſion du
monde; car les Renards ſont em-
barrasſés dans la guerre contre
le

les Licornes, & les Coqs sont empêchés dans leurs affaires domestiques, & par les grands desseins qu'ils ont contre les Babouïns, les Aigles sont dans la conjoncture d'une prochaine guerre, & nous occupés à la guerre que nous avons avec les Pourceaux.

Lovaastro.

On nous dit encore que les insolences du predecesseur du Prince des Faucons merite cela, & qu'on maltraite encore plus son successeur, d'autant qu'il a esté si temeraire de se vanter qu'il vouloit arracher les yeux, & succher le sang des Loups.

Rampante.

Le fils a veu en partie la verité des menaces de son pere, veu qu'il luy a tué un Loup dans le fort d'un bois où il se tenoit.

Lovaastro.

Que celuy la prene ce qu'il a gagné.

Ram-

Rampante.

Gardés vous bien de ces petits animaux , Sieur *Lovaſtro* , parceque là où manque la force, la malice ſurabonde, les Eſcarbots ſçavent tirer leurs divertisſemens des brutes, & ils ne reſtent pas de mordre quoy qu'ils ſoient renfermés dans leurs petites boulettes, de broter la fiente, & d'exaler un air qui empeſte ceux qui ſ'en approchent.

Lovaſtro.

Nous mettrons toute ceſte canaille à fuite ſi nous leur mettons apres des Singes à grande queue.

Rampante.

Mais quoy Sieur *Lovaſtro*, parlés vous ainſy de ces Eſcarbots, deſquels le Loup a reçu tant de faveur, & de ces fouillemerdes parmi leſquels vous ouvrirés les yeux à voſtre naiſſance.

Lo-

(24)

Lovaſtro.

Je ne les connois pas , ny ne ſçay qui ils ſont.

Rampante.

Voyla de la façon que parlent les heureux des infortunés : mais il ſeroit temps deſormais , que vous vous delivraſſiés de l'ennuy que vous cauſe noſtre preſence.

Lovaſtro.

C'eſt une grande grace pour moy de pouvoir vous ſervir : toute-fois comme c'eſt voſtre deſſein de vous retirer , je ſuis reſolu de faire ce que vous me conſeillés : ſçavoir qu'on ne donne point de ſatiſfaction aux Princes des Signes & des Faucons ; qu'on ne faſſe point de cas du Prince des Eſcarbots ; qu'on laiſſe à l'azard les Coqs & les Renards avec leurs confraternités ; & qu'on ſonge ſeulement à vivre, à s'en-

(25)

à s'engraïsser aux despens des brebis & des aigneaux.

Rampante.

Ce ne sont pas nos conseils ny nos advis ;

Lovaſtro.

Vous le devés pourtant entendre ainſy :

Rampante.

Cela ne me plaît pas.

Naffunco.

Faites comme il vous plairra ,
Sieur *Rampante*: mais entretenons
nous un peu de ce qui nous touche
le plus & qui eſt en effet plus
important, ſçavoir, de ſecourir vo-
ſtre Roy dans la guerre contre les
Pourceaux , auſſy bien que mon
Maïſtre quand il ſera obligé de
rompre avec ces beſtes.

Rampante.

Vous vous mettés en peine
vous meſmes, & vous vous chagri-
nés à plaïſir.

B

Naf-

(26)

Nassunco.

C'est une affaire qui presse.

Lovastro.

De grace parlons d'autre chose.

Nassunco.

Il est necessaire de parler de ce-
cy, Sieur *Lovastro*,

Lovastro.

Mon Maistre voudroit bien
que vous l'entendissiez, sans qu'il
fut obligé de parler.

Rampante.

Jen'entends pas les muets.

Lovastro.

Les Princes se font entendre
par signes.

Nassunco.

Il veut dire en bon Allemand,
que son Maistre ne veut pas en-
tendre parler de la guerre des
Pourceaux.

Lovastro.

La guerre luy desplait : mais...

R.

(27)

Rampante.

Mais quoy.

Lovaſtro.

J'en en dis pas d'avantage.

Naffunco.

Je vous le diray moy meſme :
c'eſt qu'il ne voudroit pas dé-
penſer : parce qu'il voudroit
garder l'or pour en faire un man-
teau à ſes petits Loups : afin qu'il
puiſſe eſtre dans un poſte avanta-
geux dans le País des Loups &
des Singes après ſa mort.

Rampante.

Ce ne ſont pas des penſées
d'un Prince prudent & ſage.

Naffunco.

Ce ne ſont pas du moins celles
d'un Loup.

Lovaſtro.

Qui eſt bien à ſon aïſe ne s'in-
commode.

Rampante.

Mais ſi les Pourceaux venant

B 2

tous

tous les jours de plus en plus redoutables par le secours des Sangliers, & s'ils se rendoient enfin si puissans en forces & en conquêtes qu'ils rompißent nos bornes & celles de l'Aigle, que deviendrait pour lors le domaine des Loups.

Lovaſtro.

A Lors comme alors, quand cela ſera nous y ſongerons.

Rampante.

C'eſt une reſponſe premeditée: mais ne ſçavez vous pas, qu'il n'eſt pas temps de ſe repentir quand le mal eſt fait.

Lovaſtro.

Les Loups n'ont pas toutes ces penſées, le but de noſtre ſageſſe & toute noſtre prudence ne conſiſte qu'à vivre du jour à la journée avec ce que la fortune nous envoie: quoyqu'il en ſoit, qu'un chacun ſonge à ſoy meſme.

Ram-

Rampante.

Pourquoy donc faire tant de fanfare à vouloir prendre les armes par un zele d'amitié, & comme des bon voyfins, si vofre Maiftre pretendoit de nous abandonner dans le befoin.

Lovaftro.

Celuy là ne fait pas un bon coup, qui ne fçait pas tenir la queue entre les jambes pour attraper quelque chose de bon: ne fçavés vous pas que fi les coups eftoient connus, tous s'enfueroient, au lieu que ne les prenant pas pour ce qu'ils font, les Afnes, les Chiens, & les Chevaux fe laiffent attraper, & leur fervent enfin de pafuture.

Naffunco.

Cela eft bon de nuit qu'on n'y voit rien: mais il n'en eft pas de mefme de jour qu'on vous connoit.

Rampante.

Ny leurs urlemens, ny leurs façons de faire, ny leurs demarches, ny leur poil, n'empeschent pas qu'ils ne trompent encore ceux qui les en croient, & ceux qui font & qui jouissent du jour; puisque leurs balles parolles, & leurs mauvaises actions abusent les sages & les foux.

Nassunco.

Et vous mesmes encore, qui faites profession d'estre les plus sages d'entre les animaux terrestres, vousvous estes laissés tromper par les Loups.

Rampante.

Nous sçavons bien quelles sont les coustumes des Loups; mais nous nous persuadions que la necessité de la propre conservation leur devoit apprendre d'en bien agir avec que nous dans la guerre

(31)

guerre des pourceaux nos communs ennemis.

Nassunco.

Si vous voulés que je vous parle avec toute la liberté qui convient à ma charge, je crois & je fousliens que les Loups voudroient voir les Lions exterminés ausy bien que les Aigles, dont ils apprehendent les forces plus que celles des Pourceaux & des Sangliers; quoyqu'ils se disent nos amis, & qu'ils faignent de s'intereffer pour nous plutoft par contrainte que de bon gré.

Lovaſtro.

Sondés vostre propre conscience, & mesurés à vostre propre aulne, ce que n'ont pas fait les Aigles contre nous, en faifant la paix avec les Ours, les Chats, & nos autres ennemis, avec tant de perte & de desavantage pour nostre Empire: & vous autres Lions

B 4

com-

combien ne tourmentés vous pas toute la race des Loups, que vous voudriés voir confondus & anéantis, afin de pouvoir vous engraisser de leur substance; que si vous vous dites maintenant amis, c'est par force & non pas de bon gré: car si nous ne vous aydions pas à faire la guerre aux Pourceaux, il arriveroit de là, que dès que la paix seroit faite avec eux, vous tourneriés leurs forces contre nous, étant appuyés pour cet effet des Pourceaux, des Ours, des Chats, des Renards, des Coqs, & de mille autres bestes, qui sont nos ennemies declarées.

Rampante.

L'intérest de l'Estat agit selon la conjonture des temps. Nous sommes maintenant vos amis, & ennemis des Pourceaux, & vous devés donner du secours contre les ennemis communs; que si vous
ne

ne le faites pas, il ne faut pas douter que nous ne facions la paix avec les Pourceaux ; que nous aurons peu de sujet de nous louer de vous , non pas par vostre faute , mais parce que nous le meritions : cependant nous vous faisons ressouvenir que vous nous avés abandonnés, lors que nous estions le plus dans le besoin de vostre secours ; & que les charitables Coqs, les Renards, les Leopards , les Babouïns , & les nostres mesmes, vous donnent quelque secours , & combattent à nos dépens.

Lovastro.

Dites moy , de grace, Sieur *Rampante*; presuppofés le cas que la paix fut conclue avec les Pourceaux , & que les mesmes Pourceaux declareroient la guerre aux Loups , aux Chevaux , & aux autres animaux , qui sont en Repu-

B 5

blique

(34)
blique, que fériés vous pour
lors.

Rampante.

Ce que voudroit la raison
d'Estat.

Lovaſtro.

La raison d'Estat vous oblige-
roit à ſecourir ces Republiques,
veu que leurs pechés & leurs
dommages ſeroient à l'avantage
des Pourceaux : on a veu neant-
moins que quand les occasions ſe
font préſentées, vous avés respon-
du aux Roix des Coqs, des Re-
nards, des Chevaux, & des autres
animaux, qui imploroient voſtre
aſſiſtance contre les insolences
& les invaſions des Pourceaux,
que vous ne prétendiés pas faire
la guerre à ceux qui vous laiſ-
ſoient en paix.

Rampante.

C'eſt une ſottife d'irriter les
plus puiffans, quand ils ſont en
paix :

paix: mais au reste, pour vous dire le bon mot, c'est que nous apprehendons plus les Loups & les Renards que les Pourceaux, & les Sangliers mesmes: parce que nous n'haïssons pas ceux cy par nature, mais par accident: ils n'ont pas pour nous une haine naturelle & perpetuelle comme est la leur, quoyqu'ils fassent d'estre nos amis par une raison d'Estat; parcequ'ils croient que nous leur sommes un obstacle pour parvenir à l'Empire absolu qu'ils voudroient bien usurper sur toute sorte de bestes, dont nous sommes nez, malgré leur malice, les Roix & les Maistres; comme nous voyons maintenant que sont les Pourceaux & les Cops, les Renards & plusieurs autres animaux, lesquels sont parvenus au supreme degré de puissance & de grandeur plus par tromperie que par meri-

te, & par la multitude que par la valeur, si bien que le monde n'appartient pas à nos bons & vertueux Lions, ny aux Aigles, mais qu'il est possédé par des vicieux & des temeraires, tels que sont les Coqs, les Renards, les Ours, & les Pourceaux.

Lovastro.

Tout beau, tout beau, ne vous donnés pas tant de vanité, & soyés plus retenus à blasmer les autres.

Rampante.

Qui dit le vray, ne s'enorgueillit jamais trop.

Nassunco.

Il est vray que le souverain Empire des animaux appartient droit par un droit naturel aux Aigles & aux Lions, comme estant les genereux & les plus parfaits d'entre tous les animaux : mais la force & le nombre qui l'emporte souvent sur la raison, & sur le mérite,

rite, soit que ceux qui sont les derniers devroient estre les premiers; tout cela n'empesche pas que vous autres Messieurs les Loups, ne fermiés les yeux à tout cela, & que vous ne perdiés la pensée de servir dans les conjonctures presentes, les Aigles & les Lions.

Lovastro.

Je ne dis pas cela : mais ...

Nassunco.

Mais vous voulés que nous l'entendions sans que vous le disiés.

Lovastro.

Nous vous donnerons quelque secours : mais nous voudrions que le Roy des Lions, se conformat à nos façons de faire, qu'il embrassat nos interets dans son Estat, & que le Roy des Aigles se laissât conduire par nos maximes & non-pas par celles des Renards, & qu'il fit la guerre aux
Chates

Chattes, pour leur arracher d'entre les pates ce qu'elles ont enlevé de nostre país.

Rampante.

C'est vouloir donner du secours la force à la main; mon Roy ayme mieux estre entierement ruiné, & veut plutôt perir avec tous ses Lions, que de souffrir que les Loups renversent les loix fondamentales de son Empire, sous pretexte de leurs pretensions. Enfin le nom de Lion est si ayable & si glorieux, qu'on le preferera tousiours au plaisir qu'il y peut avoir de vivre en beste.

Nassunco.

Vous pouvés bien vous desabuser, si vous croyés de pouvoir faire entreprendre la guerre au Roy des Aigles contre les chattes, pour vos interets & selon vos caprices: parce que tout l'avantage qu'il a remporté des guerres passées

passées n'a esté autre, si ce n'est qu'il en est fort la poitrine déchirée, & les ailes presque sans plumes; ce seroit estre fou de se vouloir entierement ruiner soy mesme pour faire du bien à autrui, & sur tout à des Loups, qui n'ont ny souvenir ny reconnoissance des biens faits receus, comme si tous les animaux estoient obligés de leur faire du bien, tandis qu'ils ne leur font que du mal.

Lovaastro.

Ce sont les pensées d'un ennemi, & non pas d'une personne qui demande du secours pour le besoin.

Rampante.

Cependant que tout le monde crie au Loup, au Loup; le moins que nous puissions faire, est de concourir à la voix commune, & sur tout à present que nostre Roy
en

en donne occasion ; puisqu'il se
laisse arracher de la bouche , qu'il
nous donnera du secours dès le
moment que nous abandonne-
rons les petits points des loix &
des coustumes Leonines, qui con-
tribuent si fort à la conservation
& au maintien de nostre Estat, &
que les Aigles se destacheront de
l'estroite alliance qu'elles ont
avec les Renards, & feront la
guerre aux chattes, qui sont des
animaux indomptables, & qui ne
veulent vivre qu'à leur mode,
quoy qu'elles veuillent reconnoi-
stre les Aigles pour leurs supe-
rieures, tout autant neantmoins
qu'elles les laissent en repos : car
autrement elles les estranglent
quand elles veulent leur faire la
guerre.

Lovaſtro.

Je vois cependant que Person-
ne ne veut pas dépenser son bien
sans en retirer quelque avantage.
Nous

(41)

Nous n'avons pas peur ny des Pourceaux , ny des Sangliers ; quoyqu'à la verité nous les voulussions voir exterminés à raison de leur multitude & de leurs insolences , veu que nous avons assés de quoy nous entretenir des brebis, des aigaux, des bœufs & des autres animaux : mais si nous devons concourir à leur destruction & à leur ruine , nous voulons que cela soit avec quelque avantage pour nous , d'autant mieux que cette politique est publiée hautement dans le Royaume des Loups , & que vous mesmes tous magnanimes & genereux que vous vous disiez, la pratiqués dans l'Empire des Aigles & des Lions.

Rampante.

Il faut que vous vous soyés oublié de ce que vous avés fait à vostre profit, sans qu'ils en aient receu aucune utilité , & qui a esté
mesme

mesme au grand desavantage des
Aigles & des Lions.

Nassunco.

Les Loups sont fort gour-
mands & fort oublieux : mais
le temps viendra qu'ils pourroient
bien rendre gorge , plus viste
qu'ils ne pensent, de ce qu'ils ont
pris avec tant d'avidité.

Lovastro.

Vous deviendrés plustost aver-
gles que devins : sçachés que la
race des Loups ne se perdra ja-
mais sur la terre , tant elle est
grande & nombreuse , si bien que
la semence ne s'en pouvant jamais
perdre, il faut que leur Empire du-
re tousiours : mais il n'en est pas
de mesme de vous autres Aigles &
Lions , qui estes peu , & qui ne
vous attachés pas à vous multi-
plier, dautant que vous courés ris-
que de vous voir destruits par les
Pourceaux & par les Sangliers, ou
d'estre

d'estre opprimés par le grand nombre des Renards, ou des Coqs, estant en cela plus malheureux que les Loups ; quoyque vous soyés plus nobles & plus genereux qu'eux. Si vous voulés donc obtenir le secours que vous nous demandés, il faut que vous vous resolviés à nous donner les satisfactions que nous vous demandons, autrement vous aurés fait un voyage à la lune, c'est ádire, inutilement : parce que mon Maistre ne fera rien au dela de ce qu'il vous a dit, & ce qu'il en fera encore sera pour estre vostre amy, & comme estant nostre derniere satisfaction, avec quoy je vous laisse dans vostre liberté, l'heure estant desja venue qu'il faut que je me trouve dans le conseil secret par ordre de sa Majesté.

Ram-

Rampante.

Que jugés vous de tout cecy,
 Sieur *Nassunco*. Dieu nous gar-
 de de tels amis, que tandis que les
 Pourceaux & les Sangliers font la
 guerre aux Estats, les Loups ne
 songent qu'à ruiner la liberté & à
 s'emparer de la couronne.

Nassunco.

Amitié de Loup.

Rampante.

Elle est semblable aux femelles
 des animaux, c'est un mal necessai-
 re; qui ne veut pas se ruiner de
 fonds en comble, doit dissimuler
 avec les Loups, affamés du sang
 d'autrui.

Nassunco.

Ce n'est pas un bon conseil de
 dissimuler avec les Loups: car
 dès que vous leur donnés la moin-
 dre amorce, ils courent d'abord
 pour engloutir vostre liberté.

Ram-

(45)

Rampante.

Nous dissimulons en diverses manieres, en ceque nous ne répondons rien à leur requestes ny à leurs pretensions ; parceque nous en attendons quelque secours, lequel pour si petit qu'il soit, sera tousiours considerable dans les pressantes necessités d'une guerre.

Nassynco.

Quoy, croyés vous bien de l'obtenir sans leur donner les satisfactions qu'ils pretendent.

Rampante.

Ouy, pource qui est de quelque petit secours ; pourveu qu'il ne touche pas à la bourse particuliere : car pour le reste, nous sommes persuadés qu'ils nous ont trompés assés souvent d'autres fois.

Nassynco.

Ils vous tromperont encore de nouveau.

Ram-

Rampante.

Ils se tromperont eux mesmes à la fin : mais aussy nous ferons un jour la paix avec les Pourceaux, & pour lors nous reverrons les contes des Loups, que si nous dissimulons à present, nous rugirons pour lors à pleine bouche.

Nassunco.

Les Loups qui connoissent cette politique, veulent avoir de bons gages entre leurs mains, & ils se doivent souvenir dans les presentes occurrences, comme ils ne manquent pas de faire, que quand vous estes en paix, vous estes plus amis des Pourceaux que vous ne l'estes des Loups.

Rampante.

Jamais plus d'amitié de bon cœur entre nous ; quoy qu'à la verité, nous soyons moins opposés par contrainte & par necessité :

té: dautant que c'est une sottise de vouloir perir pour trop de generosité, & vous autres Aigles, vous ne tesmoignes pas avoir de generosité, en ce que vous accor-
dés trop à l'amitié de cette brutalité extraordinaire des Pour-
ceaux, sous pretexte que vous ne voulés pas vous exposer à souffrir les dommages que vous causeroit leur voyfinage; ces sortes d'ani-
maux estans d'une mesme nature que les Sangliers, qui ne cher-
chent jamais qu'à se remplir le ventre dans les champs d'autrui, taschant de s'en faciliter le moyen par leurs groins, sans avoir aucun esgard ny à l'honnesteté, ny à la confraternité, ny à la foy que leur devroient inspirer des sentimens tous contraires.

Nassingo.

Ce sont des Pourceaux, c'est as-
sés dire. Je vois venir l'Ambas-
sadeur

fadeur des Renards à la Cour:
ainsi comme je ne me veux pas
rencontrer avec luy, je baise les
mains à vostre Excellence.

Rampante.

Je reste le tres-humble servi-
teur de vostre Excellence.

Fin du Premier Entretien.

LE

LE SECOND ENTRETIEN

Des animaux parlans.

Ceux qui parlent dans cet
Entretien sont, *Saltarelle*
Ambassadeur des Baba-
ïïns, & *Suettone*, Ministre
du Roy des *Leopards*.

Saltarelle.

Vous foyés le bien venu,
Sieur *Suettone*.

Suettone.

Et vous aussi Sieur *Saltarello* ;
quoy vous voyla seul , où sont
donc vos compagnons.

Saltarelle.

Je suis venu pour vous faire
participant de quelques particu-
C lari-

larités qui sont arrivées dans nostre païs, & pour vous apprendre les résolutions de sa Majesté sur les affaires des Licornes.

Suettone.

Pour ce qui est des résolutions de sa Majesté touchant les intérêts du Roy des Licornes, nous n'en avons encore rien de certain, & nous attendons icy un des Ambassadeurs de ce Roy avec des nouveaux projets de cette Regence : mais laissons cela, & apprenés moy quelque chose de nouveau de vostre païs.

Saltarelle.

Je ne puis vous dire que des mauvaises nouvelles ; d'autant que nos Supérieurs voulant assister les Belettes qui se sont revoltées contre leur Prince dans les païs des Chattes, les Roix des Aigles & des Coqs & plusieurs autres grands Princes se sont déclarés en fa-

faveur de leur Souverain : de sorte que pour ne nous attirer pas tant d'animaux sur les bras, nostre Republique Babouïenesque, par un saut fort gentil a fait volte face, & ne veut pas entendre parler des Belettes.

Suettone.

Cela m'agrée à la verité : car c'est une matiere si chatouilleuse pour toute sorte de gouvernemens, qu'un Prince ne devroit jamais appuyer les rebellions des sujets d'autrui, pour qu'elle raison ny sous quel pretexte que ce fut : au contraire, ils devroient s'unir tous ensemble, quand bien ils seroient ennemis entre eux ; afin de les punir, & de donner un exemple d'obeissance & de respect à leurs propres sujets.

Saltarelle.

La politique des Renards a introduit cette peste dans le monde,

(52)

de soulever les sujets d'autrui
contre leur Souverain , & de leur
fournir des armes & de l'argent
pour les entretenir dans leur re-
bellion.

Suettone.

De sorte donc que les Coqs &
les Leopards ont resté les queue
entre les jambes : mais d'où vient
mes chers Babouïns, que vous
vous estes si fort accreus, & qu'au-
riés vous fait si les Coqs , les
Chattes , & nous , ne vous avions
pas secourus , & protégés , afin
de vous donner le moyen de se-
couer le joug insupportable & ty-
rannique des Renards.

Saltarelle.

Il est vray , mais vous nous a-
bandonnés tous.

Suettone.

N'on n'attribués la cause qu'à
vostre propre insolence : d'autant
qu'après que vous n'avez esté que
de

de chetifs & miserables animaux, meprisés à l'extreme dans vostre université de bestes, vous vous estes mis dans un estat libre, & avés amassé des richesses à la faveur des Coqs, des Leopards, & des Chattes; si bien que vous estes mesme venu à un tel point de gloire, que de vouloir vous heurter indifferamment contre tous, & d'aller mesme de pair, non pas seulement, avec les Guenons, les Perroquets, & Plusieurs autres Republiques de cette nature, mais mesmes avec les Lions, les Aigles, les Renards & les Coqs, qui sont les plus puissans animaux de la terre.

Saltarelle.

Si une fumée d'ambition causée par une heureuse fortune a aveuglé l'esprit des plus habiles, il ne faut pas trouver estrange, si elle a renversé celui des Babouins,

qui sont si stupides : Je croys toutefois que nostre Republique prendra de la cervelle, voyant que le ciel & la terre, qui ont conjuré nostre ruine, nous affligent & nous menassent de toutes pars, & qu'une tempeste horrible de vents n'a pas seulement dissipé l'armée que nous avions préparée contre les Buffles sujets des Licorens : mais encore que l'Ambassadeur des Coqs nous presse continuellement de restituer aux Escurieux quelques lieux que nous leur primes, lorsqu'ils se revolterent contre les Renards, & les Renards mesmes nous demandent encore beaucoup d'autres choses, qui sont contraires à nos interets, & avantageuses aux Cerfs leurs sujets. De sorte que nous apprehendons extremement qu'on ne nous fasse une guerre imprevue & cruelle sur ce sujet, tan-

tandis que vous autres Leopards
ne songés point du tout à vous
unir avec nous pour la deffense
commune.

Suettone.

Comment se porte vostre
Bourse ? avés vous beaucoup
d'argent content :

Saltarelle.

Vous pouvés vous imagner que
nous sommes plus vuides que des
canes d'Inde, après tant de depen-
ses que nous avons faites pour
soustener la guerre que nous a-
vons eüe contre nostre d'esune
Tyran, comme aussy dans la def-
fense des Elephans contre les
Ours, & en suite de la disgrâce
survenue à nostre armée.

Suettone.

Et vous vous engraisrés encore
de la sorte ; parceque le Roy
mon Maistre n'a pas besoin de
rupture : mais d'argent, & non

obstant les obligations par lesquelles les Licornes s'engagent de le rendre extrêmement riche: ayés un peu de patience, & nous apprendrons de belles choses à l'arrivée de cet Ambassadeur.

Saltarelle.

Quand nous en serions là où vous dites, nous ne manquerions pas de faire un effort pour trouver de quoy satisfaire à la nécessité, & au desir de vostre Roy.

Suettone.

Il faut premierement faire nos vieux comptes, & après nous en commencerons de nouveaux. Nous voulons absolument que vous ne vous mettiés pas en peine de nostre païs: que si vous souhaitez d'avoir quelque chose qui naisse dans nos terres pour vous faire subsister, vous ne devés pas songer de les venir prendre par une autorité Babouinesque, ny de

de faire les foux pour avoir bon temps, parceque nous voulons de l'argent content, & non pas des fauts & des fables, que si la chose n'est pas de la sorte, vous pouvés vous refoudre à prendre le chemin de vos maisons sans rien faire, ou comme l'on dit en commun provebe, la queue entre les jambes : car pour nous, nous n'entendons pas pour le present d'autre raillerie ; n'ayant peur de personne à present que nous avons un Roy sage, qui sçait vivre en paix avec un chascun, & qui a à sa devotion les Coqs, les Renards, & les Lions, & les Loups mesmes.

Saltarelle.

Je ne sçay pourtant en quoy consiste cette sagesse, & si elle consiste d'abandonner les vieux amis pour en prendre des nouveaux, & de souffrir que les Coqs

C 5

&

& les Renards s'agrandissent à son dommage & au nostre.

Suettone.

Nous prevoyons si bien ces dangers, que quand nous verrons que les Coqs & les Renards prétendent vous attaquer & vous ruiner, nous verrons pour lors ce que nous avons à faire.

Saltarelle.

Quoy, ce sera peut-estre de vous unir à eux pour nous détruire entierement?

Suettone.

Si nous suivons les maximes de la politique des Renards, nous le devrions faire; mais nos interets nous feront agir autrement: car comme les Renards n'ont point de foy, nous ne sçaurions pas nous fier à eux, de crainte qu'ils ne nous mangent la part qu'ils nous auroient assignée pour nostre entretien. Nous vous aiderons donc
quand

quand il sera necessaire, & que vous en auriés besoin, pourveu que nous ayons neantmoins des gages en main: parceque vostre politique veut que nous prenions ces precautions.

Saltarelle.

Si bien donc que vous donnant une partie de nostre bien, & l'autre estant en proye aux Renards & aux Coqs, nous serons en chemise & propres à sauter.

Suettone.

Vous deviendrés en cela ce que vous avés esté.

Saltarelle.

Bon, bon, les Babouïns ont ouvert les yeux, & sçauront enfin garder leur Estat, soit contre la violence ouverte des Coqs & des Renards, soit contre les tromperies secretes & cachées des Leopards.

C 6

Suet-

Suettone.

Pensés un peu à ce que vous avés fait dans la difference des Coqs, des Renards, & des Licornes, & des Elephans, & des Ours; & faites reflection que vous n'avés pas sujet de vous plaindre de ce que pourront faire les Leopards dans vos querelles avec les Coqs & les Renards.

Saltarelle.

Renoncés vous donc ainſy à la generoſité des Leopards?

Suettone.

Une beſte apren de l'autre, & quoy qu'elle ne perde jamais rien de ſon naturel, ſi eſt ce pourtant que la propre conſervation, & l'exemple des autres, inſpire des nouveaux inſtints & des couſtumes differentes. Que ſi vous qui eſtes des animaux accouſtumés de grater avec les Coqs, & à ronger
avec

avec les Renards & à sauter avec les Chevaux , si adroits , & si dociles, ayant tousiours devant les yeux les vertus & les coustumes d'autrui ; ne vous faschés pas , si traittant avec vous , au lieu de sauter en Leopards nous sautons en Babouïns.

Suettone.

Vous fairés donc une belle vie, vous n'avez donné que trop sujet de rire au monde après toutes ses Babouïneries que vous avez faites depuis tant d'années dans vostre gouvernement extravagant & ridicule, par vos tyrannies populaires & vostre conduite tousiours desreglée, sans leur en donner un nouveau sujet en sautant comme des Babouïns.

Saltarelle.

Une fois pour toutes, si les autres ont ri de nous, & nous nous rirons maintenant des autres,
avec

avec cette difference pourtant, que dans toutes nos revolutions, la paille a esté tousiours agitée sur nostre toit, car soit que la Re-
publique, ou le Tyran, ou le Roy ayent regné, les Leopards ont esté tousiours les Maistres: que s'il vous appartient de monter sur le sabot pour faire rire le monde, je ne sçay qu'y faire: je sçay bien pourtant que les Chats Babouins se sont tousiours maintenus; quoy qu'ils ayent esté bequetés par les Coqs & les Renards, & hurtés par les Leopards; il se pourroit bien faire encore, que les Coqs pourroient perdre le bec à nous bequeter, & les Renards les dens, de mesme que les Leopards faire un saut à la reaverse dans cette entreprise.

Suettone.

Il paroît bien que vous avés un esprit de Babouin, *he las il ne faut*

faut rien autre chose si ce n'est, que les Coqs vous ostent le commerce ; que les Renards vous ferment le passage de la terre, & que les Leopards vous empeschent d'aller sur l'eau pour vous rendre miserables dans vos propres maisons, sans que les premiers vous donnent un coup de bec, les seconds un coup de dent, & les derniers la moindre attaque ny la moindre secousse, de sorte que vous serés contraints de mourir de faim chés vous, ou de demander du secours, ou de vous noyer de desespoir.

Saltarelle.

Je trouve fort estrange que vostre prudence est capable d'avoir de telles pensées, & qu'elle fasse de telles propositions. Vous croyés donc que les Renards voudroient permettre aux Coqs de nous assujettir, & que les Coqs
pour-

pourroient se résoudre de souffrir
 que les Renards nous destrui-
 sent, ny que vostre Roy mesme
 pour si avare & interessé qu'il soit
 nous laissat en proye aux uns
 aux autres. Je ne sçaurois me
 persuader que vous soyés dans de
 tels sentimens ; & je croy que ce
 que vous en faites, n'est que pour
 voir & pour tenter si vous ne
 pourrés pas obtenir de nous,
 par le moyen de la crainte, ce que
 vous pretendés, & si vous ne
 nous faites pas ceder les anciens
 droits que nous avons dans vostre
 país, & à vous donner enfin quel-
 que somme considerable d'argent
 capable de vous ayder dans les
 pressentes necessités que vous en
 avés.

Suettone.

Vous faites les devins : mais
 vous pourrés bien vous trom-
 per.

Sal-

Si je me trompe ce sera pour moy ; je m'estonne neantmoins de voir que vostre deffunt Roy ne manqua jamais d'argent ; quoy qu'il fut tousiours en guerre, & qu'il eut de grosses armées à payer en plusieurs endroits, & que celui que vous avés à present en a tousiours besoin, encore bien qu'il soit en paix dans sa maison, & qu'il ne soit pas obligé d'entretenir des troupes au dedans ny au dehors de son Estat.

Suettone.

Quand vos Provinces estoient sujettes au Roy des Renards, vous ne donniés pas deux mille escus de rente par an à vostre Maistre, & maintenant que vous vous estes mis en Republique, vous baillés quelques millions, & faites des grands efforts pour vous mettre en estat de deffense: voy-
la

la l'avantage qu'ont les Republiques sur les Monarchies, qu'elles employent utilement leur argent pour le bien de l'Estat, au lieu que les Roys l'employent à mille dissolutions. Quoy que le defunt Tyran gouvernat avec une autorité plus que Royale, il observoit neantmoins une forme de Republique, en ce qu'un chacun croyoit avoir part au gouvernement; mais maintenant les choses ont bien changé : car les uns s'imaginent que les Roix sages sont plus tost obligés de les assister, qu'ils ne sont tenus d'assister les Roix.

Saltarelle.

Dites encore de grace, que ce Tyran tiroit à soy tout ce qu'il vouloit, sous pretexte de guerre & de deffense, & parcequ'il avoit une autorité despotique, lors que le Roy estant desarmé il

(67)

il ne luy serroit plus de pretexte pour cela, que du bras de la justice toujours foible & fort peu craint pour pouvoir faire de l'argent.

Suettone.

Mais que pensés vous que sera le present Gouvernement.

Saltarelle.

Qui a tant soit peu de jugement, qu'il songe plutost à ses affaires qu'à celles d'autrui.

Suettone.

Mais encore on peut parler librement quand on luy demande son jugement sur une matiere, dautant mieux que vous estes une personne publique, ainfy vous n'avez pas sujet de rien craindre si vous dites la verité choquante.

Saltarelle.

Il n'appartient pas à des Babouins

(68)

uins de deviner ny de descouvrir
le futur.

Suettone.

Jugeons selon nostre senti-
ment, & qu'il en vienne ce qu'il
voudra.

Saltarelle.

Jamais un Estat ne peut subsister
lorsqu'il y a beaucoup de
partis au dedans.

Suettone.

Cela est bon quand on jouit
d'une belle union, comme on
a veu pendant quelques années
dans celuy des Coqs, & parmy les
Chattes, & dans le nostre mesme
me : mais lors qu'une faction
l'emporte sur les autres, & qu'elle
le a le commandement & la souveraineté,
comme dans le Pais des Pourceaux,
les autres ne servent qu'à l'agrandissement
de celle-cy, si bien que la parti du Roy
estant à presant celluy la qui est le plus

puissant chés nous , & comme les nobles , & les plus grands du Royaume sont attachés aux intérêts de sa Majesté, que pourroit faire la populace à son dommage, puisqu'elle est tousiours foible incapable de bien faire, & tousiours pleine de soubçon pour les gens mesmes de son party.

Saltarelle.

Pour si petite que soit une meschante race, elle n'est que trop capable de faire du mal, c'est pourquoy nous avons tant fait que nous avons entierement ruiné toute sorte de factions.

Suettone.

A suivre les maximes de la politique du temps, vous avés tresbien fait : mais parceque vostre parti domine par l'iniquité, & persecute la justice, il ne sçauroit subsister.

Sal-

Saltarelle.

Celuy de vostre Roy marcher
sur les mesmes regles.

Suettone.

Il n'est pas vray : car nostre
Roy estant instruit par la misere
de ses peuples, & de la fin funeste
de ses predecesseurs, a des pensees
bien plus nobles que celles que
vous dites, & a une intelligence
secrete, non seulement avec les
Coqs & les Renards, mais mes-
mes encore avec les Loups, qui
dire le vray, passent pour avoir un
des plus parfaits gouvernemens
de tous ceux des animaux.

Saltarelle.

Je vous ay assez entendu, & je
sçay encore que vous avés renon-
ce à vos loix de Leopards pour
devenir des Loups.

Suettone.

Je ne suis pas Loup, mais j'ad-
mire la conduite des Loups ; car
quoy-

quoyque ces animaux soient avides, trompeurs, & mescreans, leur conduite neantmoins est belle, & leur politique si aymable, que leurs sujets sont les plus heureux de tous les animaux.

Saltarelle.

Ils crient neantmoins à pleine teste, & portent leurs plaintes jusques au ciel; & nous voyons au reste Sieur *Suettone*, que tout ce que nous voyons de loin paroist beaucoup plus qu'il n'est à la verité, outre que c'est l'ordinaire de tous les animaux, de s'envier les uns les autres : parcequ'ils croient que leur sort n'est pas si bon que celui des autres : mais si l'on vient à descouvrir la verité, on reconnoit bien que tout ce qu'on festimoit heureux, ne l'est pas ainfty que le monde le jugeoit : voyla pourquoy on vit dans la consulte des animaux, que
quand

quand il falut assembler toutes les qualités & le bonheur d'un chacun , il fut refolu qu'un chacun fe contenteroit de ce que la nature luy avoit donné , fans en pretendre d'avantage: parceque le partage du bien & du mal , a esté fi bien fait, qu'on n'a pas fujet de fe plaindre en aucune façon , ny de porter envie à fes compagnons : de forte que je conclus , que le gouvernement des Loups eft tres-bon , & tres-heureux pour les animaux qui leur font fousmis : mais paffons plus outre , & nous trouverons que ce mefme gouvernement fent à la tyrannie , à la venalité , & à l'irregularité , veu que les fujets fe pleignent de n'avoir plus qu'une ombre de liberté fous pretexte de conferver leurs vies , & leurs biens.

Suettone.

Comme la vertu eft aux choses

ses difficiles , & non pas aux fa-
 ciles , ainſy ils ont de la peine à
 ſ'accouſtumer à cela ; auparavant
 que le beuf ſ'accouſtume à l'arai-
 re, que le cheval ſoit fait à porter
 la ſelle & la bride, que l'aſne
 puiſſe porter la charge, & que
 tous les animaux enfin ſoient pro-
 pres à faire les fonctions qui leur
 ſont propres , combien de coups
 d'eſperon , d'aiguillon , & de
 baſton ne leur donne-t'on pas ?
 mais auſſi, ſ'ils ſont une fois ac-
 couſtumés à faire ce à quoy on les
 a deſtinés , ils le font ſans violen-
 ce & ſans peine : que ſi celui qui
 les gouverne les charge en ſuite
 par trop , il arrive qu'ils font ce
 que vous pratiqués vous meſmes
 par raport aux Renards , c'eſt à
 dire, qu'ils ſecouënt le joug trop
 peſant de la ſervitude qu'on leur
 impoſe , pour ſe remettre dans
 leur premiere liberté ; voyla de la
 D façon

façon qu'en ont usé les Licornes,
& que font mesme à present (à ce
qu'on dit) les Beufles d'occident.

Saltarelle.

C'est une nouvelle bien considérable, si elle est vraie.

Suettone.

Il se peut faire, & il y a sujet de la croire; d'autant que le joug de la domination des Renards vient insupportable de plus en plus à tous les autres animaux qu'ils se font sousmis, ou par force ou par tromperie: aussi reconnoissent-ils une revolution sensible tous les jours dans leur Empire.

Saltarelle.

Les Ministres sont tousjours la ruine des Estats: parceque non contents de desrober pour l'Estat, ils le font pour eux mesmes d'une telle maniere, que les pauvres bestes ne peuvent pas le souffrir si
long

long temps sans se pleindre, tant elles se voyent accablées : passe si on ne faisoit que les tondre & les succer, mais les escorcher jusques au vif, & leur oster les biens, la vie, & la reputation, c'est ce qui fait enrager les pauvres animaux, pour si resolu qu'ils puissent estre.

Suettone.

Si ce souslevement des Beuffles prend accroissement, & peut se maintenir, ce sera sans doute la ruine de l'Empire des Renards en ces quartiers là, & l'avantage des Licornes : quoy qu'elles ayent fort peu sujet de craindre, tandis qu'elles seront secourues en secret par les Coqs, & publiquement par nostre Roy.

Saltarelle.

Si bien donc que ce qu'au commencement vous aviez donné pour incertain, est vray, sçavoir,

D 2

que

(76)

que vostre Roy donne du secours
aux Licornes.

Suettane.

Parce qu'on voit que c'est un
fort beau coup d'Estat de se des-
charger de la lie dont on ne re-
çoit que de l'incommodité, &
que c'est avantageux de l'en-
voyer consommer dans les guer-
res estrangeres pour, en retirer
des sommes considerables d'or
& d'argent, & comme les offres
que font les Licornes à nostre
Roy, afin qu'il les assiste, sont
plus importantes que tous les re-
venus qu'il reçoit tous les ans de
son païs, il est facile à croire qu'il
ne manque pas de le faire avec
assés d'inclination & de pan-
chant.

Saltarelle.

Si la chose est ainsy, il faut donc
que nous ayons d'autres pen-
sées, & que nous songions à faire
la

la paix avec les Licornes.

Suettone.

Vous fairés bien, & je m'estonne que vous ayés eu si peu de jugement d'entreprendre une semblable guerre avec elles, sur tout estant engagés & les uns & les autres dans une mesme necessité de vous unir contre le gouvernement des Renards.

Saltarelle.

L'interest particulier a porté prejudice à l'inclination publique.

Suettone.

Dites plutost que ça esté le desir d'usurper la jurisdiction des licornes dans le país des Rasles : mais cela sera peutestre un jour le sujet de vostre ruine.

Saltarelle.

Pourquoy.

Suettone.

Par ce que n'ayant ny forces

D 3

pro-

propres, & tout ce que vous faites
estant un effort d'industrie &
d'argent, si vous avés un autre re-
vers de fortune, qui dissipe vos
armées, vous estes perdus, de
mesme que l'ont esté autrefois
les Republiques des Perroquets
& des Escurieux, lesquels perdi-
rent dans une seule desfaite tout
ce qu'ils avoient en divers en-
droits, pour n'avoir pas eu assez
de forces d'eux mesmes pour se
remettre.

Saltarelle.

Il faudra bien plus de quatre
deffaites pour pouvoir ruiner no-
stre Republique.

Suettone.

Quoy, deux petites desroutes
que nostre Tyran vous a fait
souffrir, ne vous reduisirent-elles
pas à cette necessité de demander
la paix? & si l'intérest ou la raison
d'Estat ne l'eut pas obligé à vous
l'acor-

l'accorder comme par force, vous auriés bien peu vous aneantir sans faire que bien peu de résistance.

Saltarelle.

Le cas est bien différent.

Suettone.

Quoyqu'il en soit, j'ay raison de dire qu'une ou deux deffaites vous destruiront tout à fait.

Saltarelle.

Qui a de l'argent & des sujets a tousiours de quoy se remettre.

Suettone.

Ouy, mais dans une longue fuite de temps & de peine; l'on voit que les ennemis qui sont aux costes portent cependant le ravage dans le sein du . . .

Saltarelle.

Il ne faut pas douter que si nous estions mis en déroute dans le país des Bufles, ou que par un revers de fortune, dans la guerre

des Licornes , ou avec les Coqs ,
ou avec les Renards, les Leopards,
ou les Chattes , & qu'il nous ar-
rivat quelque mauvais coup, diffi-
cilement pourrions nous resister:
mais comme nous ne parlons que
des seules disgraces de la fortune,
ou des pertes que nous pourrions
faire avec les Licornes , je dis
qu'ils seront fort peu en estat de
nous nuire dans nos fortunes pu-
bliques , sans se porter à mesme
temps un notable prejudice dans
leurs affaires particulieres.

Suettone.

Mais quoy les fortunes parti-
culieres estant celles qui donnent
de l'appuy, ou du changenent aux
publiques , il faut absolument que
ressentant quelque prejudice en
celles-lá, vous en ressenties enco-
re le contrecoup en celles cy , &
que vous en soyés affoyblis &
exposés par consequent aux vi-
cissitu-

ciffitudes d'une mauvaife fortune.

Saltarelle.

Nous n'avons pas ces aprehen-
fions : parce qu'il eft defia hors
de doute, que ni les Coqs, ni les
Renards, ni les Leopards n'ont
point d'avantage à noftre ruine.

Suettone.

Maintenant que les Coqs, &
les Renards fe font unis ensem-
ble, & que mon Roy veut vivre
en paix avec eux, prenés garde à
vous : car il fe pourroit bien faire
qu'ils partageroient voftre païs
entre eux.

Saltarelle.

Cette affaire eft plus difficile
que d'unir les écreviffes à la lu-
ne, ils font unis en apparence,
mais leurs interets & leurs incli-
nations ne furent jamais fi con-
traires.

Suettone.

Que diriés vous fi dans leur

D 5

con-

confidence & leur confederation,
il a esté dit qu'en ce cas vous de-
vés revenir sous l'Empire des
Coqs; qu'en fera t'il?

Saltarelle.

Ce seroit un coup mortel, mais
il n'est pas croyable que la chose
puisse estre.

Suertone.

Il ne faut pas douter qu'il ne se
puisse faire que le pais des Cerfs
ne revienne encore sous la domina-
tion des Coqs, & que si cela est
ainsy par un revers de fortune, qui
oste la vie au fils de la Monarchie
des Renards, ils vous remettront
bien en memoire les raisons de
celuy des Babouins.

Saltarelle.

Nostre pais ne fut jamais com-
me celuy des Cerfs & des Coqs:
mais il obeît seulement par ce
que nos Princes venant à finiren
faveur des Renards, si bien que
nous

nous estans soustraits de la domination desdits Renards, & nous estans mis au rang des animaux libres, on ne peut plus mettre en avant de telles pretensions, de nous remettre de nouveau dans l'esclavage & sous les loix des Coqs.

Suettone.

Qu'and les Renards auroient perdu toutes leurs pretensions, vous courriés tousiours la mesme risque tant par raport aux Coqs qu'aux Renards : quoy croyés vous bien qu'on se despouille, ou qu'on oublie jamais de semblables pretensions, quel accord ou quelles declarations que l'on fasse au desavantage de ceux qui gouvernent ? non, non, cela ne se fait pas ainfty.

Saltarelle.

Tout cela n'est qu'incertain & futur ; ainfty songeons un peu au

certain & au present ; nous sommes resolu d'accorder tout ce que nous pourrons à vostre Roy, pourveu qu'il nous donne la liberté de tirer hors de son pais, ce que nous y allons chercher ; qu'il n'appuye pas les Licornes contre nous, & qu'il veuille nous assister lors que nous ferons attaqués par les Coqs & les Renards.

Snettone.

Cela va bien : mais tout cela depend de la volonté du Roy & de l'advis de son conseil : car que puis je faire.

Saltarelle.

Vous n'y pouvés que trop, veu que vous estes un Ministre si considerable & si cheri de sa Majesté, qu'une seule de vos paroles que vous luy dirés sur ce sujet en nostre faveur, vaudra plus que mille voix de son Conseil.

Snet

Suettone.

Dieu me garde de parler de cette affaire, si je ne suis pas sollicité à cela.

Saltarelle.

Nous faisons en sorte que l'occasion s'en présentera, & pour lors vous pourrés vous servir de l'occasion, & faire vostre coup, après quoy vous pouvés estre assuré que vous obligerés sensiblement nostre Republique, qui reconnoist les biens faits receus & les obligations que luy donnent des personnes de vostre mérite.

Suettone.

Ce sont paroles de compliment.

Saltarelle.

Vous verrés que ces paroles auront leur effet, si vous voulés nous favoriser : car nous avons ordre de vous mettre en main cent peaux de zibellines, cent fou-

Fourrures de martres , & cent autres choses d'un prix & d'une valeur extraordinaire.

Suettone.

Voyla qui va bien : mais si le Roy venoit à sçavoir cela , outre qu'il en voudroit avoir sa part , c'est qu'il pourroit me faire arrester, croyant que je luy suis infidelle , & me priver encore de ma charge.

Saltarelle.

Qui le sçaura si vous ne le direz ? faites nous cette grace Sieur *Suettone*, & croyés que nous avons bien de quoy satisfaire le Roy, s'il veut nous accorder ce que nous luy demandons ; vous sçavés bien que nous ne manquons pas ny d'argent ny de generosité lors qu'il s'agit de l'employer pour le bien de nostre Estat.

Suettone.

Les peaux sont belles.

Sal-

(87)

Saltarelle.

Donnés seulement vostre avis & c'est affés.

Suettone.

Voyla qui va bien, nous parlerons ensemble une autrefois.

Saltarelle.

Nous n'avons pas de temps à perdre.

Suettone.

Prenés bien garde que la chose soit bien secrette.

Saltarelle.

Nous vous enverrons ce soir les presens dont je vous ay parlé par un Babouin qui n'est point suspet.

Suettone.

Il fera à propos que la chose soit ainſy, cependant j'iray voir demain le Roy, & luy parleray de vous ſur le ſujet des Buſles.

Saltarelle.

Vous avés là une tres-bonne penſée.

Suett-

Suettone.

Mais que croyés vous donner
à sa Majesté , si elle vous accorde
ce que vous luy demandés.

Saltarelle.

Ce qu'elle voudra.

Suettone.

Allés doucement en besoigne
quand vous promettés.

Saltarelle.

Ouy tout ce qu'elle voudra;
pourveu que ce ne soit pas au pre-
judice du public ; parce que nous
parlons icy que de l'intereſt par-
ticulier, comme de l'or, des peaux
& d'autres choses semblables:
mais au reste je ne ſçay pas ce
qu'elle demande.

Suettone.

Monsieur *Saltarelle* , je reste
vostre Serviteur.

Saltarelle.

Et moy le vostre de tout mon
cœur *Sieur Suettone*.

Suet-

(89)

Suettone.

Salués de grace de ma part les
Seigneurs vos compagnons , &
assurés les, s'il vous plait, de mes
services.

Saltarelle.

Nous nous reconnoissons
tous infiniment vos obligés, si
vous voulés nous honorer de vos
commandemens, & si vous voulés
nous tenir sous l'ombre de vostre
protection, comme aussy de pren-
dre les interets de nostre Repu-
blique, qui luy en restera eternal-
lement obligée.

Suettone.

Ce fera pour moy une faveur
singuliere, si je puis vous rendre
quelque service.

Saltarelle.

Et à moy de vous favoriser &
de vous obliger.

Suettone.

Vous estes extremement obli-
geant.

Sal-

(90)

Saltarelle.

C'est mon devoir.

Suettone.

Je saluë de nouveau vostre Excellence.

Saltarelle.

Et moy je fais encore une fois la reverence à la vostre : celui cy plus que Leopard, & plus fin qu'un vieux Renard, est tombé dans le piege, en fin un Roy avide & gourmand, ne peut avoir que des Ministres affamés ; nostre navire fait desja bon voyage.

Fin du second Entretien.

LE

LE TROISIÈME
ENTRETIEN

Des animaux parlans,

Ceux qui parlent dans cette
conference sont, *Creston*,
Ministre du Roy des
Coqs, & *Codute*, Ambassa-
deur du Roy des Renards.

Codute.

JE baise les mains à vostre Ex-
cellence.

Crestone.

Je suis serviteur à vostre Ex-
cellence.

Codute.

Comment vous portés vous ce
matin Sieur *Crestone*.

Cre-

(92)

Creston.

J'espere que mes ennemis , qui
font leur compte sur ma sepulture,
le feront deux fois.

Codute.

Cela va bien.

Creston.

Plustost bien que mal.

Codute.

Nous serons doncques encore
assés à temps pour executer la re-
solution que nous avons desja
prise contre le Roy des Loups, en
faveur des Signes & des faucons.

Creston.

Je crains que nous n'ayons fait
un trou dans l'eau.

Codute.

Valga me dios , mon Maistre
luy mettra la cervelle dans un pa-
nier.

Creston.

Quoy Monsieur *Cadute*, il me
semble que d'attaquer les Loups
n'est

n'est autre chose qu'aller à la
chasse des parties honteuses, &
des...

Codute.

Quand vous voudrés tout à
bon que nous leur fassions la
guerre, nous mettrons sous
nos pieds les Loups, les Lions,
les Ours & les Aigles, les Pour-
ceaux & tous les animaux de la
terre.

Creston.

Ne voyés vous pas Sieur Co-
dute, que nostre union ne fait pas
ce qu'on en attendoit; il est vray
qu'elle a donné quelque reputa-
tion à nostre paix: mais cette
estime que les Princes des autres
animaux avoient desja conceüe,
ne sert de rien, vous estes & trop
foibles & trop ruinés, & nous
trop inquiets & trop divisés pour
leur donner de la crainte & les
tenir en bride.

Codu-

(94)

Codute.

Nous foibles,

Creston.

Comment ne le feries vous pas ? puis qu'avec toutes les forces de vostre Empire, vous ne pouvés pas mettre des armées assés puissantes sur pied, pour pouvoir sousmettre les Licornes, qui vous font une guerre cruelle dans vostre propre maison ; que pourriés vous donc faire contre des Loups & d'autres Potentats, plus puissans que les Licornes ?

Codute.

Quoy que le malheur ait voulu renverser de la sorte nos entreprises & nos desseins, si est-ce pourtant que nous ne sommes pas pour cela reduits à une telle extremité, que nous ne puissions bien vaincre les Licornes & tous les autres animaux qui sont ennemis de nostre couronne, sur tout

à

à present que nous avons fait la
paix avec le Roy des Leopards.

Creston.

Quelle paix? puisque vous n'en
avés, Sire, que la honte; & quoy-
que vous surpassiés en finesse &
en ruse tous les autres animaux,
vous vous estes laissés tromper
par le Roy des Leopards.

Codute.

Il se fera trompé luy mesme.

Creston.

Ce ne sont que des discours,
ce Roy n'est pas en estat mainte-
nant d'avoir peur de nous, & j'ap-
prends desja qu'il parle de faire al-
liance avec le Roy des Licornes;
que s'il la chose reüssit, vous aurés
la honte d'avoir fait la paix avec
luy, sans avoir remporté aucun
avantage sur les Licornes.

Codute.

Qui la faite attend.

Creston.

Creston.

Vous estes cependant au dessous, & tandis que les Licornes auront de l'argent, les Leopards, les Ours, & les autres animaux puissans ne manqueront pas de venir à leur secours.

Codute.

Pourquoy est-ce que les Coqs ne les secourent pas aussy.

Creston.

Vous avés tort Sieur *Codute*, de parler de la sorte, scachant avec qu'elle loyauté nous observons tous les articles dont nous avons convenu dans la paix que nous avons faite.

Codute.

Je ne parle pas de vostre Excellence, je parle des sujets de ce Royaume.

Creston.

Ne vous le disois je pas, qu'il estoit impossible de donner un
frain

frain à l'obstination des Coqs, lesquels ayment tousjournes de paroistre grand, & estant au reste legers & inconstans, il est impossible qu'ils se puissent empêcher, n'ayant pas la guerre ché eux de l'aller chercher au dehors : & que d'autant plus qu'on leur fait des deffenses sur ce sujet, ils s'en moquent & les mesprisent d'avantage. Voulés vous que je vous donne un bon conseil en amy, au lieu de solliciter Cour à chastier ceux-là qui vont secrettement au service des Licornes : mellés de l'or dans leur pasture, & vous verrés que vous obtiendrés tout ce que vous pourriés souhaiter; parceque ce sont des bestes qui ne reconnoissent point d'autre loy, d'autre foy, ny d'autre convenence que celle de leur caprice ou de leur propre interest.

E

Co-

Tout l'or du monde ne suffiroit pas pour assouvir leur avidité, & au reste, pour vous le dire franchement, nous avons esté si souvent eschaudés dans ces fortes d'affaires, que l'eau froide nous fait peur.

Crestone.

Les Coqs, à la verité, y ont tellement pelé leur queue, qu'elle ne paroitra plus desormais que comme un bois de galere. Vos Roix auroient bien mieux fait d'employer leurs revenus à défendre & à recouvrer du pais des Cerfs, & des Licornes, que de le jetter parmy les Coqs pour les entretenir dans des divisions & des guerres civiles.

Codute.

Il est certain que l'ayeul de nostre Roy, avec toute sa finesse de Renard, qui fut sans contre-

dit

dit la plus grande du monde fit des fautes aussi lourdes sur ce sujet que la lourdisse mesme n'en auroit pas peu faire de plus grosses.

Crestone.

Si bien donc que les successeurs ont tenu la queue entre les jambes dans l'eau ? Je ne sçay combien vous avés employé d'or pour suborner les Coqs, & je passe sous silence beaucoup d'autres choses de bien plus ancienne date que vous avés faites contre le gouvernement de mon Roy, pour ne parler que de celui que vous avés employé, en luy faisant une guerre ouverte en divers endroits.

Codute.

C'estoit un coup de prudence de tirer nostre avantage de vos divisions, puisqu'il est hors de doute, que la seule union des Coqs pouvoit elle seul faire escrouller nostre Monarchie.

(100)

Crestone.

Si vous avés esté si sages pour
vostre conservation, soyés le en-
core pour vostre agrandissement,
& taschés de vous acquérir par ce
moyen l'inclination des Coqs,
& vous verrés qu'ils vous sorti-
ront dans peu de jours hors de
l'ambarras de la guerre que vous
avés avec les Licornes.

Codute.

Il n'y a pas aucune probabilité,
ny aucune asseurance, en premier
lieu, que les Coqs ne nous lais-
sissent au plus beau de la danse,
& qu'ils ne nous abandonnassent
au milieu de la carriere, après nous
avoir promis mons & merveiles,
comme aussitout l'or que nous au-
rions souhaité: mais au reste nostre
Roy est tellement reduit à l'ex-
tremité, qu'il faut de necessité,
s'il veut continuer la guerre, ou
qu'il engage la queüe, ou qu'il
aille

(101)

aille demander l'aumosne, que
personne ne luy voudra donner,
ayant desja tellement succé tous
ses sujets, qu'ils n'ont que la peau
& les os.

Creston.

Je vous enseigneray bientost
la maniere d'amasser de l'argent
sans beaucoup de peine.

Codute.

Le temps des asnes d'or n'est
plus.

Creston.

Celuy des Renards pourroit
bien estre venu, s'ils vouloient
suivre mon conseil, j'escouteray
ce qui vous plaira de me dire.

Creston.

Superbe & vanité de Renard,
qui croit de sçavoir plus que tous
les autres animaux, vous mépri-
sés de recevoir les conseils d'au-
truy tandis que vous n'avés pas
plus d'esprit qu'un oyson pour
E 3 vous

vous conduire dans vos propres affaires; l'amitié que j'ay en particulier pour vostre personne, fera neantmoins que nonobstant tout cela, je vous donneray ce conseil; sçavoir, que le Roy revoye les contes de tous ces petits Renardeaux qui ont des gouvernemens dans le país des Singes, des Cerfs, & des Buffles, & où ils ont amassé d'inmenfes richesses, en sucçant le sang, & vendant les peaux de ces pauvres & infortunés animaux, & les envoie parler aux Chouêtes pour sçavoir ce qu'il aura à faire, & il trouvera de quoy faire la guerre aux Licornes, d'assouvir l'avarice insatiable des Leopards, & d'achepter la legereté des Coqs.

Codiste.

C'est un conseil & une politique de Pourceau, & non pas de Renard, ou pour mieux dire, c'est de

de la sorte qu'en use le Roy des Pourceaux, lequel s'engraisse du sang de ces petits Cochons, & les despouille mesme par une maniere qui luy est propre, de tout ce qu'ils ont, jusques là mesme, qu'il leur oste souvent la vie : mais le Roy des Renards, qui gouverne les animaux qui luy sont sujets & sousmis, avec prudence, avec equité, & avec justice, ne scauroit mettre en usage une telle politique, ny exercer cette tyrannie.

Creston.

Il me semble neantmoins que les Roys des Pourceaux, sont en cela fort justes & fort prudens : puis qu'ils chastient dans un certain temps les Ministres qui ont fait des injustices, & commis des extorsions sur leurs sujets, & qu'ils s'en servent pour le bien & l'avantage de l'Estat; vostre Roy fait bien pis de les descharner

E 4

comme

comme il fait, & de leur succer le sang mesme le plus corrompu.

Codute.

Le Royaume des Renards se gouverne & se conserve plus par les apparences que par la verité de Renards: voyla pourquoy nos Roys se gardent bien de faire quoyque ce soit en public qui puisse ternir l'estime qu'ils se sont acquise, au reste, quand ils voudroient pratiquer encore une telle politique de pourceau, je croy qu'ils y perdroient & leur peine, & leur peau: parceque nos petits Renardeaux ne sont pas de la nature des cochons, & du Roy des Pourceaux, qui sont des animaux stupides & vils: mais au contraire ils sont fins, prosumptueux, altiers vindicatifs à l'extreme; si bien qu'il faut bien prendre garde de s'éjouier avec ces sortes d'animaux: car si nostre Roy faisoit
pa-

paroistre le moindre signe de les
 vouloir attaquer, ils sçauroient
 bien changer de politique, & au
 lieu de maintenir tousiours les
 Singes, les Cerfs, & les Bufles
 sujets & esclaves, de faire tout le
 contraire; si bien que ce seroit un
 coup mortel à la reputation de la
 Monarchie, de chastier les Re-
 nardaux, qui sçavent succer & te-
 nir bas les peuples de leurs gou-
 vernemens, pourveu qu'ils ac-
 quierent des richesses, bien loin
 de là, ils meritent des louanges,
 & celuy là est justement & à
 point le plus estimé dans la Cour
 des Renards, qui a les meilleures
 inventions pour tondre, pour
 succer, pour appauvrir, & pour
 maltraitter nos esclaves, que si
 quelqu'un estoit si hardy de dire
 quelque chose en faveur de ces
 pauvres bestes; & pour les faire
 bien traitter, il est chassé d'abord

E s

de

de la cour, & privé de ses charges
& de ses gouvernemens : parce
qu'il ignore la politique des Re-
nards.

Creston.

Voyla une veritable politique
pour estre bientost ruiné de fonds
en comble, d'autant qu'un Prince
qui tient ses sujets tousiours pau-
vres, & qui les met au desespoir,
les trouve ou impuissans, ou infi-
deles dans ses besoins, & lorsque
la necessité y est, ainsy que vous
ne l'avés que trop experimenté à
vostre grand dommage, dans les
revoltes des Singes, des Cerfs,
& des Licornes, pourveu que cela
ait esté capable de vous appren-
dre à vous mieux conduire; quoy
que vous vous vantiés d'estre la
sagesse des animaux.

Codute.

Pour vous dire le vray, Sieur
Creston, & pour vous parler en
amy

amy la presomption & l'arrogance de nos Renards est si grande, qu'ils se vantent d'estre les plus sages de tous les animaux, au lieu de recevoir les conseils qu'ils leur donnent, & de reparer une faute, ils se veulent precipiter, comme par maxime d'Estat.

Creston.

Si la chose est ainſy, nous avons ſujet de beaucoup eſperer de noſtre union.

Codute.

Il n'y a qu'un certain vent de reputation, & une pure venterie d'autorité, dans tous les affaires qu'on fait avec les Princes eſtrangers.

Creston.

Mais tout ce vent & ces vanteries ne ſervent de rien pour l'affaire du Prince des Signes, & de celui des Faucons avec le Roy des Loups, lequel à la con-

E 6

fuſion

fusion de nos Roix & de nostre union, a refusé de donner la satisfaction qu'on pretend de luy au Prince des Faucons; pour moy j'attens à tous momens qu'on m'apporte les nouvelles qu'il a renvoyé, encore celle du Prince de Cignes, a nostre grand desplaisir, & à nostre diable de honte.

Codute.

Que nous importe cela? nous avons satisfait à nostre obligation, en donnant à connoistre que nous avons quelque estime pour ces Princes: que si le Roy des Loups ne veut pas faire autre chose; il s'engage dans une guerre fort dangereuse pour luy, & qui luy coustera beaucoup.

Creston.

Ouy, mais où est la parole Royale, & nostre reputation.

Codute.

La parole de nostre Roy ne peut

peut pas nous engager à nous faire du mal à nous mesmes, pour procurer du bien aux autres, pour ce qui est de la reputation des grands, elle consiste à sçavoir connoistre & à procurer leur propre avantage, soit à tort ou à travers, & de faire voir ce qui n'est pas ny n'a jamais esté, pourveu que ce soit pour leur avantage : enfin que ceux là qui se sentent accablés, crient au secours & le demandent à ceux qui le leur voudront donner.

Creston.

Je n'entends pas cela de la sorte, & je ne croy pas que le Roy des Loups, nous face cet affront, de refuser incivilement nos sollicitations en faveur des Cignes & des Faucons; que s'il le fait, il pourroit bien ressentir peut-estre ce que peut la force, & la colore des Coqs.

Codu-

(110)

Codute.

Mais non pas des Renards; parcequ'à vous déclarer ingenuement un secret, que je vous veux déclarer à cette condition neantmoins, que vous ne le descouvrires à personne, par un effet de vostre amitié, nostre Roy ne songe point du tout à s'engager dans la querelle de ces Princes: au contraire, nous ferons ravis de les voir abaissés & humiliés.

Creston.

Estre donc de la sorte qu'en usent les Ministres de vostre Roy, que de promettre pour tromper.

Codute.

Ne sçavés vous pas comment font faits les Renards, ne vous souvenés vous pas des desplaisirs qu'ils ont receus des Cignes & des Faucons, remettés vous en memoire les pretensions qu'ils ont avec les Faucons, & n'oubliez pas

(III)

pas les injures des Cignes, & vous
conclurrés en nostre faveur.

Creston.

Cette politique ne me plait
pas, & j'en auray du ressentiment.

Codute.

Souvenés vous de ma reputa-
tion & de nostre amitié.

Creston.

Je le feray, & je me comporte-
ray d'une telle façon avec les Re-
nards, qu'ils reconnoistront par
effet ce que cela veut dire, sesjouier
avec les Coqs pour les tromper.

Codute.

Et quel prejudice ou quel
dommage nous pouvés vous cau-
ser.

Creston.

J'envoyeray du secours aux
Licornes, je feray en sorte que les
Leopards seront vos ennemis, je
traverseray vos desseins avec les
Loups, les Lions, & les Aigles;
&

& faire tout ce que je jugeray à propos pour me venger.

Codute.

Voyla qui est beau, ne connoissés vous pas les Renards, vous devriés vous plaindre de ce que vous avés esté trompé par les Aigles & les Lions, qui sont des animaux genereux & pleins de cœur, & non pas des Renards, qui ne sçavent faire autre chose que ronger & tromper.

Creston.

Si bien donc que vous me trompés encore.

Codute.

Tout beau, pour ce qui concerne l'advenir, il n'y a point de regle qui n'ait son exception; j'ay le naturel & la peau d'un Renard, mais mon cœur & mes coutumes sont celles d'un aigneau, de sorte que comme il se trouve des monstres parmy les animaux,

&

& comme vous estes des monstres de constance & de civilité dans la superbe & la legereté des Coqs, de mesme aussy je suis un monstre d'ingenuité & de candeur dans l'adresse, la finesse, & la tromperie des Renards : voyla pourquoy je traite icy avec vous comme si j'estois vostre amy depuis long temps, & non pas comme un Ministre de mon Roy, tel que je suis, & que j'en fais la fonction.

Creston.

Laissons donc à part toutes ces demonstrations d'amitié, & revestés vous du manteau d'Ambassadeur du Roy des Renards, & moy de mon costé je quitteray aussy celuy de vostre amy pour prendre celuy de Ministre du Roy des Coqs, & je vous dis en cette qualité, que je suis irrité contre vostre Roy de ce qu'il me manque

manque de la parole qu'il m'a donnée dans le traité de paix que nous avons fait ensemble, de remettre dans leurs biens ceux d'entre les Singes & les Renards qui ont servi dans mes armées pendant les guerres passées, & de m'avoir trompé sur le sujet des Princes des Cignes & des Faucons; je pretens de me venger de cette haute tromperie & de cette injure, en donnant du secours aux Licornes, & en me mettant à la traverse de tous vos desseins à la cour du Roy des Coqs.

Codute.

Je ne manqueray pas d'avertir le Roy mon Maistre de cecy, cependant je vous prie de suspendre un moment vos résolutions; d'observer fidèlement la paix, & de faire en sorte que les Princes des Signes & des Faucons, soient contents pour ce qui regarde les
pre-

pretensions qu'ils ont sur le Roy des Loups, mesme à l'hasard de luy susciter la guerre : car quoyque nous soyons fort foybles à présent, nous avons bien neantmoins assés de force pour battre les Licornes, pourveu que les Coqs ne les secourent pas, & d'aller piquer les Loups jusques dans leurs propres maisons.

Creston.

Et de l'affaire des Princes des Milans, & des Paons, qu'en fera-t'il ? ne voyés vous pas que nostre honneur est engagé à le terminer : car ce seroit une honte extreme pour nous, si après avoir peu donner la paix aux Coqs, aux Renards, aux Aigles, aux Chevaux, aux Ours, & aux Elefans, nous ne scavions pas terminer un si petit different, tel qu'est celuy de ces deux animaux.

Co-

Le Prince des Milans a le droit de son costé : mais qu'y peut on faire? si celuy des Paons ne la veut pas escouter ; puisque vous avés obligé mon Roy de ne pouvoir le contraindre par la force des armes à faire son devoir ; c'est une injustice que vous commettés.

Tout beau , tout beau , les Renards n'ont pas donné peu de sujet à ce desordre; nostre couronne protegeoit le Prince des Milans, & la vostre celuy des Paons;ainfy comme nous voulions attirer celuy-cy dans nos interets , nous avons consenti au commencement à quelque chose qui estoit prejudiciable à celuy là , quoyque pourtant avec son consentement , vostre approbation , & l'aveu des Aigles : maintenant que les affaires ont changé de face, & ne peuvent

vant pas nous dispenser de soutenir le Prince des Paons, pour le maintenir dans sa possession, afin de l'engager de plus en plus dans nostre party, & nous opposer à mesme temps aux pretensions du Prince des Milans : puisqu'il a renoncé à nostre amitié, & qu'il a mesme porté les armes contre nous ; que si cela vous fâche de soutenir ses interets, donnés luy du moins ce que vous luy avés promis : puisque c'est à vostre occasion qu'il s'est precipité dans les malheurs où il se trouve.

Coduite.

Cela n'iroit pas bien : & ce seroit en agir en fou, de vouloir perdre le sien propre pour acquérir ce qui est appellatif ; que le Prince des Milans prenne bien ses mesures, & qu'il n'aille pas à la volée dans cette affaire ; & s'il luy arrive du mal, qu'il le garde :
puis-

puisqu'il a esté luy mesme la cause de son mal.

Creston.

Quoy Sieur *Codute*, vous avés pris ce pauvre Prince au trebuchet, & l'avés trompé en le mettant sur un vaisseau sans biscuit.

Codute.

Sieur *Creston*, nous avons fait tout ce que nous devions, & que nous pouvions faire pour luy; mais s'il est fou que nous importe-t'il? il n'e s'est uny à nous que pour avoir de l'argent, afin de le prodiguer dans ses luxes & ses vanités: & à peine l'a-t'il eu consommé, qu'il s'est repenti d'estre entré dans nostre alliance, & a fait le fou, croyant de changer de manteau; il devoit tenir bon, & nous l'aurions assisté.

Creston.

Vous en agissés en Renards, Sieur *Codute*, ne dites pas que cet-

te

te façon de faire soit juste; vous a attiré cet infortuné Prince dans vostre party, en corrompant ces Ministres, en luy promettant de grands honneurs & des Estats: mais désqu'il l'a embrassé, vous ne luy donnés autre chose, selon vostre coûtume de Renards, qu'un titre sans sujets, & plusieurs des-plaisirs en recompense; si bien que quand il se trouve attaqué par ses ennemis dans sa propre maison, vous ne faites pas le moindre semblant de le secourir, bien loin de le remettre dans ses preten-sions & les honneurs qu'il croit luy estre deuës, & vous laissés ses interets à l'abandon dans la Cour des Aigles, & dans l'assemblée des Chattes, avec un notable pre-judice pour luy.

Coduite.

Et vous encore moins Sieur Creston, qui racontés l'affaire de
la

la forte, & à vostre avantage; faites mieux, imputés tout le blâme à la violence, & à la fortune des Coqs, & non pas à nostre foybleſſe ou à nostre faute; Vous avés voulu que tout fut à vostre gré, ſoit dans l'assemblée des Chattes ou dans l'accord que vous avez fait avec nous: parceque la fortune vous rioit, & que nous voulions nous deſſliver d'une guerre eſtrangere, & maintenant vous deſaprouvés de ce que nous avons fait, ce à quoy vous nous avés forcés; nous abandonnons donc ce Prince où il eſt, & diſons encore que ce ſont ces propres folies & celles de ſes ayeuls qui ſont la cauſe qu'il eſt plumé par les Coqs amis, & par les Renards ennemis, & apres cela par les Coqs ennemis, & les Renards amis.

Creſton.

(121)

Creston.

C'est à dire, que vous ne voulés pas jamais terminer les differens des Milans & des Paons.

Codute.

Jen'ay du tout point cette pensée : mais je croy bien que cette affaire ne peut pas se terminer sans que ces deux Princes n'en viennent à la querelle, & que les couronnes des Coqs & des Renards, des Aigles & des Lions, n'en fassent de mesme.

Creston.

Nous faisons ce que la justice & nostre reputation requierent, pour ce qui est du reste, il en sera ce que le Ciel & la fortune voudront.

Codute.

C'est une des raisons d'Estat de mon Maistre, aussi bien que du vostre, que cette querelle ne se termine pas, ain sy il est à propos
F de

de l'entretenir tant que nous pourrons, & que nous le jugerons à propos pour le bien public.

Creston.

Il ne faut pas douter que ce ne soit l'intérêt de nos Maîtres, d'entretenir ces deux Princes en jeu tant que nous pourrons : parceque c'est par là que le Prince des Paons doit dépendre nécessairement de cette couronne; que nostre secours luy est tres-important & tres necessaire, & que celuy des Milans est par la mesme raison attaché à celle des Renards : mais encore c'est que tous deux estans engagés, & de nom, & de reputation dans cette affaire, nous devrions chercher des moyens, qui sans prejudice des interets de nos Roys, conservassent inviolablement nostre honneur.

Co-

(123)

Codute.

Tout l'honneur d'un Ministre
depend & consiste à bien servir
son Maistre, voyla pourquoy je
ne feray que ce que le mien m'or-
donnera.

Creston.

Je suis obligé à mon Roy de
tout ce que je suis, mais je ne le
suis pas pour ce qui concerne
mon honneur ny ma reputation :
ainsy taschons de trouver quelque
expedient, qui conserve nostre
honneur, sans prejudicier aux in-
terets de nos Souverains.

Codute.

Il n'y a que le temps qui puisse
faire cela par ses revolutions & ses
vicissitudes ; traisnons donc l'af-
faire en longueur, attendant que
l'occasion que nous souhaitons se
presente, & qu'elle sauve nostre
honneur dans cette affaire, ou
nous donne le moyen de terminer

F 2

le

le tout à la satisfaction d'un chacun.

Creston.

Et la Justice sera encore observée dans cette façon d'agir.

Codute.

L'intérêt du Prince (lors qu'il s'agit d'une raison d'Estat) est ce qui fait le bien des peuples.

Creston.

Si la souveraine justice devient pour lors un outrage, la souveraine autorité du Prince sera une injustice souveraine, & par conséquent une injure extreme aux intéressés dans l'utilité pretendue desdits Princes.

Codute.

Que vous estes devenu speculatif; vostre ligue avec le Roy des Ours, l'alliance que vous avez faite avec le tyran des Leopards, les intelligences que vous avez avec les Princes des Chates, &
la

la confraternité que vous avés jurée au Roy des Pourceaux, sont des actions, si belles qu'on n'y reconnoit point la justice, la confraternité, ny l'utilité que le Roy de Coqs en a tiré.

Creston.

Les Renards nous ont donné l'exemple de faire tout cecy, en ce qu'ils ont esté les premiers à se liguier avec tous ces animaux pour nous faire du mal, aussy bien qu'à d'autres ; quoyqu'ils veuillent faire entendre à tous les ignorans, par leurs fourberies, qu'ils sont les plus simples de tous les animaux : mais au reste *Sieur Codute*, les Coqs sçavent bien faire encore d'autres choses que de monter sur les poules, toutefois ils ne le font pas, pensés vous nous en faire accroire par vos hypocrisies de Renard : non, non, nous vous

connoissons bien, & sçavons bien ce que vous estes. Pour ce qui est de moy, & de ce que je fais, au reste, pour mes entreprises, mes alliances, & mes consultes, je veux qu'on sçache que nous avons tousiours eu esgard à la justice; & que quoy que quelques uns nous ayent accusé de manquer de parole dans les dernieres revolutions des Coqs, on doit estre persuadé qu'on ne doit point garder sa parole à des rebelles, & à des traistres oppiniaistres, qui en mesprisant la Majesté de leur Prince, vouloient abuser de nostre besoin, & diviser en mille parties l'Estat pour s'en saisir ou le vendre aux plus offrans.

Codute.

Je vois bien que de Coqs vous vous estes metamorphosés en Loups, quoy qu'à dire le vray, vous avés eu plus de raport & d'ap-

d'apparence de Loup, que de Coq.

Creston.

Tout beau Sieur *Cadute*, le Loup & le Coq peuvent bien estre ensemble sans que celuy-cy prejudicie à celuy là, ny que celuy là tache celuy-cy : mais pour ce qui est de vous autres Renards, vous n'estes que des aig-neaux & des brebis en apparence: quoy qu'au dedans, vous ne soyés non pas seulement des Loups & des Coqs, mais des dragons cachés.

Codute.

Il se trouve bien des Escorpions & des Taupes publiques dans le pais des Coqs: ainsy qu'un chascun garde ce qu'il a, & il verra qu'il n'a pas sujet de reprocher quoyque ce soit à ses compagnons.

(128)

Creston.

Vous vous despouillés encore
un coup de la qualité d'Ambassa-
deur pour reprendre celle de
Monsieur.

Codute.

Comment Sieur *Creston.*

Creston.

Parceque ce que vous venés de
dire semble sortir de la bouche
d'un aigneau , & non pas de celle
d'un Renard , & d'un Ministre du
Roy de ce nom.

Codute.

Je vous entends, mais que puis
je faire, ne sçavés vous pas que
l'usage naturel l'emporte sur l'ac-
quis , & que je suis tellement ac-
coustumé d'avoir en horreur l'ar-
rogance des animaux qui sont
mes compagnons & mes associés,
que l'usage s'estant changé en na-
ture, je ne sçaurois que tres-diffi-
cilement me dépouiller de la
mo-

modestie particuliere & de l'ingenuité privée pour me revestir de la presumption & de la gloire commune, laquelle fait qu'ils croient estre les seuls bons & parfaits, & qu'ils estiment tous les autres animaux imparfaits & chetifs.

Creston.

Hé la chose est cependant tout au rebours de ce que vous dites, de plus de cent pour un.

Codute.

Les Renards ne sont pas les seuls qui ont cette croyance, & nous voyons que les autres animaux ont tous tant de bestialité, qu'ils peuvent bien en fournir plusieurs de leurs camarades sans en estre dépourvus, jusques là mesme, que les Coqs sont superbes, insolents, impertinants, presumptueux, & effrontés presque plus que toutes les autres bestes:

E 5

c'est

c'est pourquoy si on fait comparaison de toutes les vertus & les vices des Renards, avec les vertus & les vices des Coqs, je veux croire que vous donnerez une favorable sentence pour ces derniers, & vous avouerez que s'ils sont douez des plus belles qualités, ils sont aussi les plus vicieux de tous.

Cresson.

Voyla qui est bien; mais les bonnes qualitez des Renards viennent extremement vicieuses & damageables par un excez d'estime & de presumption, au lieu que les mauvaises des Coqs, provenant d'une nature ouverte & libre, se changent en bonnes, & sont avantageuses à ceux qui sçavent les connoistre & s'en servir.

Codute.

Quoy qu'il en soit, je suis content.

tent d'estre Renard, & je ne voudrois pas estre Coq pour l'or de tout le monde.

Creston.

Ni moy Renard quand je pourrois avoir l'Empire universel de tous les animaux.

Codute.

Q'un chacun garde cequ'il a ; & comme nous sommes amis & en paix : compatissons les uns aux des fauts des autres, & vivons fraternellement.

Creston.

Je suis tout prest à faire cela, mais je vous prie de faire en sorte que vostre Roy donne satisfaction au mien, pour ce qui regarde les affaires des Renards, qui ont foustenu nos interests, autrement nous romprions de nouveau les ecueles, & en jetterons la souppe dessus la teste de ceux qui manqueront.

F 6

Co-

Faittes aussi en sorte de vostre costé, que les Coqs tiennent la parole qu'ils nous ont donnée, de nous bailler du secours contre les Licornes, & soyés assuré après cela, que tost ou tard vous aurés toute la satisfaction que vous pretendés.

Cresson.

Si vous donnés cette satisfaction bien tost, cela ira bien: mais si elle vient tard, cela ira mal pour vous, faites donc ce que vous jugerés à propos sur ce sujet; car pour moy, je vous declare que je suis prest à tout ce que vous voudrez, soit à la paix ou à la guerre. Terminons donc cet affaire; car pour ce qui concerne les differends des Cignes & des Faucons, des Loups, des Paons, & des Milans, c'est peu de chose, & il ne tiendra qu'à nous de les
finir,

finir, pourveu que nous foyons
 toujours unis; que si tout au con-
 traire, ces querelles viennent à se
 renouveler, on en verra d'estran-
 ges suittes, & que selon le divers
 sort des armes, qui est toujours
 inconstant & variable, elles s'aug-
 menteront ou se diminueront.

Fin du troisieme Entretien.

LE

QUATRIÈME ENTRETIEN.

Ceux qui parlent dans cette
rencontre, sont *Visunte*,
premier Ministre du Roy
des Pourceaux, *Voluvio*
Ambassadeur du Roy des
Aigles, *Corfinio* Ambassa-
deur du Roy des Chevaux,
Sgrignuto Ambassadeur du
Roy des Sangliers.

Visunte.

HE bien Sieur *Voluvio*, vous
avés déjà entendu quelles
sont les intentions de
mon Roy, & comme quoy il ne
pretend pas, qu'il se mêle des
affaires du Prince de Tarentules,
autrement il y mettra bon ordre,
&

& peut-estre mesme à son desavantage.

Voluvio.

Mon Roy n'a point d'autre dessein que d'entretenir une bonne amitié, & de vivre en bon voisin avec vostre Maistre,

Visunte.

Les actions ne répondent pas aux paroles.

Voluvio.

Comment, avons nous manqué de nostre costé à observer les articles de la paix, que nous avons conclue avec sa Majesté porcienne ?

Visunte.

Ouy, en ce que ce Prince rebelle, lequel s'est introduit dans ses Estats à main armée, a reçu du secours des Capitaines de vostre Monarque.

Voluvio.

Je ne sçay quel mal il peut avoir.

avoir fait de tacher de se remettre dans son propre bien.

Visunte.

Si bien donc que vous advouez d'avoir contribué à cette invasion.

Voluvio.

Jene dis pas cela ; mais je pretends parler du Capitaine Salfon que vous appelez rebelle , lequel n'a autre pretexte que de recouvrer ce que luy avoit enlevé le Prince Barute, sous pretexte qu'il avoit esté fidelle à son predecesseur.

Visunte.

Mais il n'auroit jamais fait tant de progresz sans le secours de vostre Roy.

Voluvio.

Mon Maistre ne sçait rien de tout cela.

Visunte.

Cependant il y avoit dans l'armée

(137)

mée des Tarentules rebelles,
quantité d'Aigles, & de Chates.

Voluvio.

Les Aigles & les Chates recon-
noissent à la verité le Roy mon
Maistre pour leur Prince Souve-
rain; mais dans cette rencontre
elles se rendent libres, & veulent
servir en guerre ceux qu'il leur
plait.

Visunte.

La chose que vous dites ne
peut pas estre ainsi.

Voluvio.

Vous vous trompés, car la
chose est possible, & mesme tres-
veritable, dautant que les Aigles
& les Chates, estant de differen-
tes qualités, forment des Repu-
bliques entr'elles, sans autre dé-
pendance que celle d'un simple
homage à mon Maistre, & qu'el-
les ont des Princes à part pour les
gouverner, sous la Souveraineté
neant-

(138)

neantmoins, de nostre Empire.

Visunte.

Tes Princes donc ne sont à ce
contelà que des Princes de carte.

Voluvio.

Ils sont Souverains & legiti-
mes, mais selon les formes de la
justice, & les raisons des animaux,
ausquels ils commandent.

Visunte.

Bagatelles, celuy là est verita-
ble Prince qui comme mon Roy
commande à ses Pourceaux avec
un Empire absolu, sans reconnoi-
stre d'autre loy que celle de son
vouloir, & qui peut donner &
oster les biens & la vie à ceux
qu'il luy plaiët.

Voluvio.

C'ët une politique qui ne se
practique que dans les païs des
Pourceaux & des Asnes, & qui est
absolument bannie de ceux des
autres animaux.

Vi.

(139)

Visunte.

Parceque vous autres n'estes
que des bestes, au lieu que nous
sommes des animaux, qui sçavons
l'art & la science de regner, de
commander, & d'obeyr.

Voluvie.

Nous verrons à la fin ce qui en
fera.

Visunte.

Quoy, vous vous meslés de
nous menacer, la race invincible
des Pourceaux n'apprehende
quoyque ce soit, ny du costé des
Aigles, ny de celuy des Lions, ny
de la part des Chevaux, non plus
que de celle des Coqs & des
Ours, vous l'avés peu reconnoi-
stre par une experience assés fré-
che & assés fatale pour vostre Roy
des Aigles, lequel presume si fort
de luy mesme, & qui se mesle d'ai-
der les rebelles de mon Maistre,
sous le nom d'amy.

Vo-

(140)

Voluvie.

On ne fera j'amaïs voir que
mon Roy ait fait cela.

Visunte.

Si tu ne me prouves pas dans
trente jours que les Aigles & les
Chattes, qui ont servi Saltone
pour s'emparer du païs des Ta-
rentules, ne se sont unies à luy
que de leur propre mouvement,
& sans ordre de ton Roy, sois as-
seuré que tu auras la guerre dans
ton païs, & que nous y mettrons
tout à feu & à sang.

Voluvie.

Mon Roy n'est pas obligé de
rendre compte à qui que ce soit
de ses actions; il observe ce qu'il
promet, mais il pourroit bien se
plaindre icy avec raison des Offi-
ciers de vostre Monarque, qui luy
ont fait mille injures.

Visunte.

Les Ministres du Roy des
Pour-

Pourceaux ne peuvent pas rien faire de mal quoyqu'ils fassent ; parceque mon Maître le veut de la sorte ; ainsi gardés vous bien de me porter de telles nouvelles, autrement vous ne me verrés plus : allés vous en, & ne parlés pas d'avantage.

Voluvie.

Bestes insolentes que vous estes ; que ne voyons nous le temps auquel doivent finir de si horribles tyrannies, & tant d'insolences.

Corfinie.

Qu'y a-t'il de nouveau Sieur *Voluvie*, & d'où vient que vous estes tout hors de vous mesme.

Voluvie.

Cette beste de *Visunte*, fasché de ce que *Saltone* est entré dans le país des Tarantules, & qu'il y a repris ce qui luy appartenoit à la honte du Prince Berute ; pretend
que

que je luy prouve que les Aigles & les Chattes, qui l'ont accompagné dans cette entreprise, l'ont suivi, sans que mon Maistre en sceut rien, autrement qu'il me declarera la guerre.

Corfinie.

O les Pourceaux ! o les Pourceaux ! ce ne sont que des inventions pour avoir des pretextes plausibles & evidans pour faire la guerre qu'ils ont desja resolue; à fin de s'avancer tousiours de plus en plus de ce costé là, non-seulement au prejudice des Aigles & des Chattes, mais en core des Lions, des Singes, & des Loups, prés des Estats desquels ils desirerent avec passion de s'emparer depuis si long temps.

Voluvie.

Ils pourroient bien à ce coup se rendre malheureux.

Cor-

(143)

Corfinie.

Ah Sieur *Voluvie* ! je n'apprehende que trop que ces bestes ne s'emparent de tout l'Empire des animaux.

Voluvie.

Tout le bonheur qu'ont eu ces bestes dans leurs conquestes, n'est qu'un effet de nos mesintelligences, de nos querelles, & de nos broüilleries : mais il n'en sera pas de mesme à presant que nous sommes bien unis, au contraire ils pourroient bien rendre gorge, & perdre dans un coup ce qu'ils ont englouti dans le cours de plusieurs années.

Corfinie.

Qu'elle union est celle là : apprenés moy de grace quelque chose de ce que font les Lions : car pour moy je ne vois pas un animal qui ose à present s'azarder à esprouver l'insolence de ces
Pour-

Pourceaux & de cette maudite race d'animaux.

Voluvie.

Nous aurons du secours, non seulement des Princes des Aigles, & des Chattes, mais encore des Roix, des Renards, des Coqs & mesme du Roy des Loups; que si la paix se fait entre vostre Monarque & celuy des Asnes, nous esperons que vous aurés encore de l'assistance de ce costé lá.

Corfinie.

Tellement que cette union n'est qu'en esperence: cependant Sieur *Voluvie*, ce sont des animaux qui s'en prennent à des plus puissans qu'eux; par ce qu'ils sont assés forts d'eux mesmes, ou parcequ'ils ont un grand nombre d'assosiés avec eux.

Voluvie.

J'espere quelque bon succès de cette maniere d'agir: parceque
je

je vois qu'on l'asseure de tous costés, d'autant mieux que les Lions ne termineront pas si tost la guerre qu'ils ont avec les Pourceaux; que le Roy des Loups & des Renards, offrent des grands secours d'argent; que le Roy des Coqs envoie des grandes forces à ses propres dépens, & que les Princes des Chattes & des Aigles donneront encore des troupes considerables pour ce mesme sujet: si bien que tous les secours estans assemblés, nous esperons de reüssir heureusement dans nostre entreprise.

Corfinie.

Si les evenemens correspon-
doient à vos esperances & à ces
belles paroles, vous seriez des-
victorieux des Pourceaux, & on
reverroit regner les Aigles: mais
considerons un peu, quelle asseu-
rance, & quelle fermeté il y a

G

pour

pour le regard des forces qu'on est obligé de mandier contre l'inimitié des Pourceaux ; pour ce qui est du Roy des Renards , il est assés occupé dans sa maison à la guerre des Licornes , & a plus de debtes qu'un perroquet n'a de plumes à la queuë , de sorte qu'a bien parler vous n'avés pas grand sujet d'esperer un grand secours de sa part. Quand à ce qui est du Roy des Loups , ceux qui gouvernent dans sa cour ne songent qu'a tirer l'argent à eux , & ne pretendent pas l'envoyer hors de leur païs pour assouvir l'avidité des Ministres & des Commandans des Aigles & des Chattes , & les forces qu'envoyera le Roy des Coqs hors de son propre païs , reüssiront fort mal , il est vray qu'elles pourroient bien faire quelque bon effet si elles estoient levées dans les Provinces des Aigles

(147)

gles & des Chattes aux despens
des Coqs, & les troupes auxiliai-
res des mesmes Princes des Chat-
tes & des Aigles, si elles estoient
toutes sous un seul chef de grande
reputation, mais vous sçavés bien
ce que vous pouvés vous promet-
tre des continuelles jalousies qui
regnent parmy ces Princes, & de
la longueur extraordinaire qu'ils
font paroistre; lors qu'il s'agit de
s'en venir au secours de vostre
Monarque, sans en dire d'avanta-
ge. Souvenés vous seulement
qu'il y en a plusieurs d'entre eux
qui souhaitent plus sa destruction
& sa ruine que son eslevation, &
n'oubliez pas qu'elle est la pau-
vreté des Chattes, & la despense
immense que leur entretient cou-
ste.

Voluvie.

Vous parlés bien Sieur *Corsis-
nie*: mais vous devés considerer

G 2

que

que la principale & l'unique espérance est fondée sur les propres forces de mon Roy, lesquelles pour si inefgalles qu'elles puissent estre en nombre, par raport à celles des Pourceaux, elles sont incomparablement au dessus d'elles par leur bravoure, leur adresse, & leur valeur. Tout ce que nous pretendons donc des Princes des animaux amis, n'est autre chose si ce n'est, qu'ils nous assistent, non pas à faire la guerre; mais de nous aider à fournir aux frais immenses de la mesme guerre contre les Pourceaux, lesquels à raison de leur multitude innombrable, & de la grande quantité des Sangliers qu'ils ont à leur service, se rendent redoutables, & nous obligent, non seulement à entretenir des armées nombrueses en campagne : mais encore de faire des provisions dans les lieux forts, & dans le pais ouvert

ouvert des Rats-lirons, qui est pour l'ordinaire le theatre de la guerre pour nous, lesquelles sont tout a fait extraordinaires, pour ne dire pas inconcevables.

Corfinie.

Cette raison ne me satisfait pas, veu que les Aigles, & les Chattes qui sont peu, & vos Loirs ou Rats-lirons vos sujets, ont donné souventes fois à connoistre qu'ils ne cedent pas seulement à la multitude; mais mesme à l'impetuosité des Pourceaux, & à la furie des Sangliers: Que si de prime abord les vieilles Chattes, font des vives impressions en sautant sur les troupes des Sangliers, & en leur arrachant les yeux, & si les Loirs ou Rats-lirons se lancent & fondent genereusement sur le groin & les oreilles des Pourceaux, on a veu neantmoins dans certaines rencontres, que le groignement

(150)

de ces bestes les a espouventés
d'une telle maniere, qu'ils ont
pris la fuite au premier choq dans
l'apprehension de leur multitude
innombrable, qui fait toute leur
force & leur puissance.

Voluvie.

Mais quand vostre Roy voudra
correspondre aux obligations
qu'il a au mien, qui l'a secouru
avec tant de promptitude & de
frais dans les guerres passées qu'il
a eües avec les Ours, & envoyer
un bon nombre de cavallerie à
nostre secours, nous n'apprehen-
derons point du tout la multitude
innombrable des Sangliers ny des
Pourceaux.

Corfinie.

Mon Maistre conserve tous-
jours fort cherement le souvenir
des biensfaits qu'il a reçu des
Aigles dans la guerre des Ours:
mais comme il est maintenant
em-

empesché à la guerre des Asnes, il ne peut pas vous promettre que quelque levée de chevaux aux frais & aux despens des Aigles, d'autant mieux que ce seroit dangereux pour nous, si on voyoit les enseignes des chevaux dans le camp des Aigles contre les Pourceaux & les Sangliers, à qui nous devons nostre conservation: car vous sçavés bien que si le Roy des Pourceaux, n'avoit pas commandé aux Sangliers de nous assister dans la guerre que nous avions contre les Ours, les Asnes, & les Tarantules nous aurions couru risque sans doute de voir perir la grandeur de nostre Empire & la bravoure qui est si naturelle à nos armées, si amoureuses de la guerre, nous aurions esté desolés & serions en fin tombés sous l'esclavage non seulement des Asnes & des Ours, mais mesme des Tarantules.

Passé le besoin il n'y a plus
 d'amy, lors que vous aviés besoin
 des Aigles vous nous prometiés
 monts & merveilles ; mais main-
 tenant que nous avons besoin de
 vous, vous faites la sourde oreille,
 & trouvés des pretextes afin de
 ne nous secourir pas. Il se peut
 faire que le Roy des Pourceaux,
 ne donne les ordres que vous di-
 tes en vostre faveur aux Sangliers
 & aux Tarantules, qu'à cause qu'il
 apprehendoit quelque funeste
 suite de l'avarice insatiable, & de
 la fierté extraordinaire du dernier
 Roy des Ours, qui ne songeoit à
 autre chose, qu'à engloutir la
 moytié du monde ; mais il n'en
 a pas esté de mesme de mon Roy :
 car vous devés estre convaincus
 qu'il est la cause de l'armement
 du Roy des Sangliers en vostre fa-
 veur, & que sans les puissans se-
 cours

cours des Aigles, vous n'auriés
jamais peu secouër le joug que
vous avoient desja imposé les
Ours; ainsy vous devriés vous
mieux ressouvenir encore de ce
qu'ont fait pour vous vos libera-
teurs par la force des armes, que
des Pourceaux, lesquels n'ont fait
autre chose pour vous, que quel-
que petite levée contre les Ta-
rantules, lors que vous n'en aviés
plus de besoin, sans parler au reste,
qu'ils l'ont plustost fait pour leur
avantage que pour le vostre.

Corfinie.

C'est une affaire qui ne depend
pas de nostre Roy seulement: car
il faut avoir le consentement du
Senat des Chevaux; ainsy je ne
sçaurois pas vous promettre rien
de moy mesme dans cette rencon-
tre, sur tout durant la guerre des
Asnes.

Mon Maistre a desja envoyé un des petits Aiglons pour estre le mediateur entre les Asnes & vous, & pour tascher de vous faire faire la paix, laquelle estant faite, & vous voyant libres de toutes façons, j'estime que ce seroit une trop grande incivilité, & mesme une faute notable pour les chevaux de ne vouloir pas secourir les amis desquels ils confessent de tenir leur fortune & leur salut dans leurs besoins.

Corfinie.

L'assemblée de tous les Princes des Chevaux se doit tenir bientost, & purlors je vous pourray parler à fonds de cette affaire; parcequ'on y conclurra la paix avec les Asnes, & on trouvera le moyen de vous pouvoir assister sans choquer le titre de confraternité que nous avons jurée aux
San-

Sangliers, & nous vous aiderons contre les Pourceaux : mais sçachés que c'est une chose fort difficile de pouvoir separer les interets des Sangliers de ceux des dits Pourceaux: puisque ceux-cy commandent à ceux la par leur grand nombre, & leur multitude innombrable.

Voluvie.

Nous sommes encore amis des Sangliers, & quand ceux-cy combattroient en qualité de troupes auxiliaires en faveur des Pourceaux, sans que la guerre fut déclarée, nous ne pourrions pas nous pleindre après les obligations que nous leur avons, mais les Pourceaux auroient sujet d'estre faschés contre les Chevaux, s'ils venoient à combattre pour les Aigles, veu les promesses mutuelles qui ont esté faites entre eux & nous, & sans une guerre

(156)

declarée de vostre costé.

Corfinie.

Vous dites bien : mais les Pourceaux qui sont des animaux tout à fait indiscrets, & pleins de furie, ne regardent que l'occasion, & lors qu'ils en trouvent une pour si petite qu'elle soit pour vous pouvoir faire du mal, ils la prennent au poil, & se servent du moindre pretexte pour rompre la paix, faisant ainſy la guerre à tous les animaux : mais voycy justement & à point *Sgrignuto*, Ambassadeur du Roy des Pourceaux, qui a esté fans doute à la Cour, lequel nous apprendra quelque chose de nouveau. Serviteur à vostre Excellence Sieur *Sgrignuto*.

Sgrignuto.

Je ſuis tres-humble serviteur de la vostre Sieur *Corfinio*, & de toute vostre compagnie.

Vos

(157)

Voluvio.

Je reste tout à fait obligé à votre Excellence ; il me semble que vous estes tout troublé.

Sgrignuto.

J'ay esté à l'audience de ce gros animal de *Vissunto*, lequel m'a donné ordre d'escrire à mon Maître, qu'il apreste ses milices : parcequ'il s'en veut servir au plustost pour chasser *Saltone*, des terres des Tarantules, tandis que nous faisons bien nos affaires sur les Asnes.

Voluvie.

On a voulu dire que vous aviés fait offre des dix mille Asnes, que vous aviés pris, apres qu'ils furent mis en déroutte par les Chevaux, estant en rase campagne.

Sgrignuto.

Il faut y songer plus d'une fois : parceque si on ne voit pas courir l'argent, c'est une sottise de faire des presens.

Vo-

(158)

Voluvie.

Vous faites un grand bien de renvoyer ces gens là dans leur païs; d'autant mieux que c'est une loy de la guerre.

Sgrignuto.

Cela ne m'appartient pas : mais pour vous, soyés advertis que cette grosse beste de *Vissunto*, a de mauvais desseins contre vous, & comme il a fait mettre en prison *Cantinie*, Ambassadeur des Coqs, sous un simple soubçon qu'il avoit quelque intelligence avec les Lions? prenés garde aussi qu'il n'en fasse de mesme par rapport à vous? sous pretexte que vous estes bon amy de *Saltoni*, & que vous avés quelque correspondance avec luy, & avec quelques autres rebelles.

Corfinie.

Il ne faudroit que cela pour achever tout : mais dites moy de grace

(159)

grace toutes ces levées qui se font dans le país des Tarantules ne cachent elles pas quelque artifice & quelque funeste dessein contre les Aigles & les Chattes.

Sgrignuto.

Je ne peux pas vous dire cela : d'autant que les Ministres des Pourceaux, ne traitent avec nous que comme avec des esclaves, & tout ce qu'ils font, c'est de nous commander & rien d'avantage : Si bien que des que nous sommes en campagne à leur service, ils donnent les ordres d'abort pour nous faire travailler ; de sorte que nostre Roy ne fert que d'ombre estant avec ces sortes d'animaux.

Corsinie.

On peut reconnoistre neantmoins à peu pres par la façon d'agir, les traitement & les paroles, qu'elle est la bonne ou mauvaise

(160)

vaïse intention des Princes & des Ministres.

Sgrignuto.

Cela pourroit servir par raport à d'autres animaux: mais cela n'est pas bon pour les Pourceaux: car on ne peut pas descouvrir quel est leur dessein, ny connoître leurs pensées; par ce que tout depend de la volonté du Roy, & du caprice de son premier Ministre; si bien qu'on ne sçait autre chose de leurs intentions, que quand elles sont sur le point d'estre executées.

Voluvie.

Si bien donc qu'à vostre dire, ces Pourceaux feroient en cela les plus grands politiques du monde.

Sgrignuto.

Il y a encore une autre chose, c'est que ces animaux ont du sens & du bonheur dans les matieres d'Etat; ils semblent au reste aux
Pour-

Pourceaux en ce qu'ils ont toujours le groin dans la bouë de leurs propres interets, fans lever jamais les yeux en haut pour voir la face de la justice, de la conve-
nance, & de la raison. Les Aigles, les Lions, les Chevaux, & les autres bestes qui ont du courage & du cœur, les quelles veulent regler toutes leurs actions au fil de la prudence, s'exposent à tant de railleries pour vouloir bien faire dans leur gouvernement, qu'il est necessaire, à l'exemple des Pourceaux, de faire la guerre & la paix selon que les interets le demandent, fans avoir à aucun égard d'alliance, d'amitié ou de parenté.

Corfinie.

A la verité nous avons eu égard à tout cela dans nostre Royaume des Chevaux, & je croys mesmes que les Aigles & les
Lions,

Lions, en ont fait de mesme dans leurs Estats ; mais je vous jure par la vie de mon Roy que les Loups & les Coqs, les Ours, & les Renards, & tous les autres animaux, qui sont puissans pour le present sur la terre, ont mis en pratique cette politique des Pourceaux, & tiennent les yeux fermés aux apparences mesmes del'honneur.

Sgrignato.

Hé quoy ne vous semble t'il pas qu'ils font bien.

Voluvie.

Je ne sçay que vous dire, mais je sçay bien que quoy qu'ils semblent prosperer pour quelque temps entre les animaux, il se trouve en fin que toutes leurs prises estant faites mal à propos, elles ne profitent à personne.

Sgrignato.

Il est venu quelques fois en pensée aux Aigles & aux Lions
de

(163)

de mesme qu'aux Chevaux d'user de cette politique, & de vouloir engloutir tout ce qu'ils pouvoient attraper sur leurs compagnons; mais comme ils ont trouvé du depuis que le bien d'autrui estoit de difficile digestion, ils ont regorgé dans un jour ce qu'ils avoient englouti dans le cours de plusieurs années.

Corfinie.

Et peut-estre mesme avec cela, le leur propre, après avoir esté blasqués d'un chacun.

Sgrignuto.

Cesont, s'il me semble, des coups de fortune qui estoient mieux à propos purlors qu'à present qu'ils se sont laissés mettre les pieds sur la gorge par les Loups & les Renards, par les Coqs & les Pourceaux mesmes, & peu s'en a fallu que les Asnes & les Ours, n'ayent subjugué les Royaumes des Aigles

gles & des Chevaux, par toutes ces sottises convenances, d'avoir égard à la justice & à la raison pour ce qui est de leurs armes : il ne faut pas douter que si l'intérêt des Pourceaux & des Sangliers, ne leur avoit pas fait boucher les oreilles aux promesses que leur faisoient les Asnes & les Ours, afin qu'ils s'unissent contre vous, les Aigles & les Chevaux n'auroient pas un pouce de terre, au lieu que vous estes tous sauvés par nostre politique, & par nostre secours, à la honte & la confusion de tous les Asnes, & de tous les Ours; mais maintenant qu'on a plus ce soupçon, les Pourceaux veulent ternir l'éclat de ce bien fait, en pratiquant contre nous les mesmes deslains des Asnes & des Ours.

Corfinie.

Et vous qui connoissés cela, pourquoy attendés vous d'estre
atta-

attaqués, mettés vous en campagne, & montrés les dens & les ongles aux Pourceaux, & vous verrés qu'estans resolu à vous deffendre, ils prendront d'autres deffains.

Voluvio.

Le conseil en est bon, mais il n'est pas recevable.

Sgrignuto.

Pourquoy? est ce par cequ'il vient d'un ennemi presumptueux, à cause que mon Maistre a fait une alliance avec le Roy des Pourceaux? non je vous donne pour assure, qu'il est bon amy du vostre, & vous le verrés dans quelque temps par experience, quand il en faudra venir aux mains; qu'on die donc tout ce qu'on voudra maintenant: que si cela est, pourquoy est ce que nous nous traittons d'amis du cœur que nous sommes, en ennemis jurés
par

(166)

par nos actions & nos conseils.

Corfinie.

C'est un grand malheur pour les animaux, à la verité, d'estre obligés d'obeir à ceux d'entre eux qui sont le plus puissans : pour moy je puis dire à present que je ne crains pas ce malheur, que les desseins du Roy des Pourceaux, sont à s'emperer du pais des Chattes, des Loirs ou Rats lirons, des Aigles, & des Chevaux : mais s'il arrive que mon Maistre soit embarrassé dans cette guerre, dans cette conjoncture d'affaires je vous proteste, Sieur *Sgrignuto*, que je veus estre tousiours vostre bon & fidelle amy.

Sgrignuto.

Je vous remercie de bon cœur : mais s'il arrivoit par malheur que le Roy des Aigles & vostre Maistre voulussent s'azarder à donner du secours, je ne crois pas qu'il faille

(167)

faillut rompre pour cela ce nœud estroit d'amitié par lequel nos Roix se sont si estroittement unis ensemble pour vivre tousiours en paix entre eux.

Corfinie.

Dieu veuille que cette necessité qui nous seroit fatale ne vienne jamais : parceque je ne doute pas que vostre paix ne fut purlors la paix des sepens & des tisons.

Sgrignato.

Vous faites tort à la generosité de mon Roy, qui a donné tant de marques de son amitié à celuy des Chevaux.

Corfinie.

Je ne le nie pas : mais le Roy des Pourceaux estoit purlors nostre amy, au lieu qu'à present il nous menace de guerre, vous puvés vous souvenir de ce que vous nous avés fait voir de vostre politique.

Sgrig-

(168)

Sgrignato.

Je sçay ce que vous voulés dire, & me souviens de ce que j'ay dit : mais toutes choses ont deux visages, c'est à dire, qu'on les peut prendre à l'endroit ou à rebours: si bien qu'il se trouve parmy les Sangliers des animaux courtois, civils, & discrets.

Voluvie.

Ouy, comme ceux-la qui en voulant baiser une belle fille, la mordent & la tuent.

Sgrignato.

Tout beau Sieur *Voluvio*: car si vous autres Aigles, vous vantés d'estre les seules civiles d'entre les animaux, je ne sçay pas comment est ce que vous le faites paroistre: puis qu'il y en a quelques unes d'entre vous, qui pour mieux devorer les autres, portent deux testes.

Vo-

(169)

Voluvie.

Il y en a encore d'autres qui
tuent leurs propres enfans ; non
seulement pour n'e les voir pas
degenerer de leur naissance : mais
encore pour estre trop genereux ,
& trop zelés pour le bien de
l'Estat.

Corfinie.

Il y en a encore d'autres qui
tuent leurs propres freres pour
regner.

Volavie.

Quelques Renards ne peuvent
pas porter prejudice au merite du
comun , & pour une Aigle bastar-
de que vous trouverés , vous ver-
rés que les troupeaux entiers des
autres animaux sont l'abbregé &
le comble de tous les vices.

Sgrignuto.

Si on perd le respect.

Corfinie.

Tout beau Seigneur *Sgrignuto* ,
H nous

nous parlons comme amis, sans songer à choquer personne.

Sgrignuto.

J'ay bien entendu celuy-ci; nous sommes amis des Pourceaux, mais nous ne sommes pas Pourceaux.

Voluvie.

Tu penses de me faire peur avec ton groin; je ne parle point de toy ni de ton Maître; mais puisque tu t'atribues mes paroles, & que tu crois qu'elles sont injurieuses, je te les confirme, & dis que vous estes tous de Pourceaux domestiques ou esclaves, & que si vous faites la guerre sans raison, vous trouverez des gens qui sçauront vous en faire repentir avec raison.

Corfinie.

Arrestés vous Sieur *Sgrignuto*, ce n'est pas bien pour un Ambassadeur, d'avoir recours aux armes,
&

(171)

& vous *Sieur Voluvie*, retirés
vous.

Voluvie.

Qu'il se retire le premier; va-
t'en ou bien je te tue, le temps des
choux est passé.

Corfinie.

Messieurs voyla la garde de
Visunte, qui revien de la cour &
s'en retourne dans sa maison. Il
n'y avoit point d'autre moyen
pour terminer ce differend & ce
combat, que la peur de cette
grosse beste. Ils vont là où le vent
les mene; si bien qu'estans tous
deux de mes amis, il faut que je
tasche de les accorder, de crainte
qu'il n'arrive quelque plus grand
desordre.

Fin du quatriesme Entretien.

H 2

CIN-

CINQUIESME ENTRETIEN

Des Animaux parlans.

Les personnages sont, *Trottine*, Ministre du Roy des Chevaux; *Piremone*, Ministre du Roy des Aigles; & *Dentone*, Ambassadeur du Roy des Ours.

Trottine.

Vostre Excellence, Sieur *Piremone*, m'oblige par trop de vouloir prendre la peine de nous assister à la reception du Roy des Asnes.

Piremone.

Ce sera un honneur pour moy d'estre au prés de vous dans cette rencontre, & je m'estimerois heureux eux

(173)

reux, si estant present à une si fameuse entreveuë, je puis rendre quelque service à vostre Excellence.

Trottine.

Je prens à faveur tout ce qui vient de vostre part.

Piremone.

On croyoit que cet Ambassadeur avoit rebroussé chemin, sans s'acquitter de quoy que ce soit de sa commission.

Trottine.

Il s'en retournoit en effet, mais on a esté obligé de donner quelque chose en faveur de la paix apres tant d'années de guerre, & de le contenter quant à ce qui est de ses pretensions.

Piremone.

Quelles sont ces pretensions.

Trottine.

Vous sçavés que le Roy des Asnes estant favorisé de la fortune

(174)

ne & enflé de son extraordinaire
grandeur selon la coustume des
animaux fots, stupides, & gros-
siers, s'est forgé en soy mesme
une pretension tout à fait grande;
si bien qu'il pretend à present
estre appellé, n'on seulement Roy
des Asnes : mais mesme Empe-
reur de tous les autres animaux.

Piremone.

Cesont à la verité de sottises
d'Asnes.

Trottine.

C'est sur ces pretentions qu'il
a donné ordre à son Ambassadeur
de se faire recevoir, non seulement
comme l'Ambassadeur d'une teste
couronnée, mais encore avec les
mesmes honneurs qu'on rend aux
Ambassadeurs des Roys des Ai-
gles.

Piremone.

On ne doit pas souffrir cela, &
il faut plutost perdre la teste que
de

(175)

de permettre qu'on fasse cette injure à la dignité de mon Maître.

Trottine.

Cela ne se fera pas : mais apres de longues disputes , nous avons conclu entre nous qu'il sera receu comme l'Ambassadeur de mon Roy, si bien qu'il ne se fera rien dans cette rencontre qui puisse porter le moindre prejudice, & tout se passera avec une égalité merveilleuse.

Piremone.

Quoy, les Asnes égaler les chevaux ? Comment cela se pourroit il faire, que des Asnes allassent de pair, & qu'ils fissent les mesmes fonctions que les Chevaux.

Trottine.

Il sera à propos de vous accommoder le mieux que vous pourrés : vous voyés desia combien la race Asiniene s'est augmentée dans le monde, & comme

H 4

quoy

(176)

quoy ayant desja occupé une grande partie de vostre pais, ils vous auroient jouë un mauvais tour, si nous ne les avions pas battus avec le secours des Sangliers, tant ils s'estoient opiniastrés à nous perdre : c'est pourquoy pour leur arracher d'entre les mains ce qu'ils nous avoient en levé pendant les guerres, il faut leur ceder quelque chose de leurs pretensions Asinienes, ou dissimuler ces propriétés, qui au lieu de leur donner quelque credit ou quelque meilleure fortune sur les autres animaux, les font reconnoistre pour ceux qui sont, c'est à dire, pour des veritables Asnes.

Piremone.

Tandis qu'on ne parle pas icy de faire quoy que ce soit contre la dignité de mon Roy, je ne dis rien, faites tout ce qu'il vous plaira : car pour moy je crains que me

trou-

(177)

trouvant dans cette assemblée en qualité de Mediateur dans tous ces traittés, sans avoir aucun ordre de mon Maistre touchant toutes ces pretensions Asinienes qu'il n'y ait quelques paroles entre nous.

Trottine.

L'acord en sera & plus facile & meilleur; parceque comme vous n'avés pas la qualité d'Ambassadeur, & ne portant, au reste, que le titre de Ministre & de Mediateur, vous ne serés pas obligé de traiter ny d'estre traitté comme representant la premiere charge, mais nous vous traiterons de la mesme façon que si vous estiés l'envoyé d'un Prince amy hors du bruit & de l'ambarras de tous ces differens, & de ces pretensions.

Piremone.

Voyla qui va bien : mais cro-

H 5

yés

yés vous bien que les Asnes qui ont la teste si dure, & qui sont si obstinés veuillent se resoudre à rendre tout ce qu'ils ont pris sur vous dans cette guerre.

Trottine.

Ils se voudroient bien reserver une grande estanduë de païs, qui estant autrefois sous la domination des Asnes, fut conquise par les Chevaux, & incorporée à cette couronne.

Piremone.

Cela ira bien : mais ce sera à mesme temps un os bien difficile à ronger.

Trottine.

Outre les dommages receus par les Asnes dans les dernieres deffaites, la peur qu'ils ont que l'union desja commencée entre nous & les Ours ne soit pour leur donner mieux dessus avec nos forces, fera que tout se conclurra
comme

comme nous voudrions, sur tout à present que le secours des mulets leur a manqué, estans revenus de leur rebellion, & s'estans remis sous nostre Empire.

Piremone.

Vostre Republique est à la verité maintenant délivrée d'un grand ambarras ; puisque les Mulets se sont remis à leur obeïssance & à leur devoir, & vos Roix ont mal fait de laisser croistre si fort cette race brutale, qui semble égaller la puissance de vostre Monarque, en forces & en nombre.

Trottine.

Les mauvaises conjonctures des temps & des affaires ont esté cause de ces desordres, parceque les Mulets s'estans revoltés dans un temps que nostre Roy tiroit les jambes, si bien que l'election de son successeur ayant esté différée, les rebelles eurent une belle

occasion pour devenir puissans en force, & en nombre, sur tout estans soustenus par les Asnes, par les Pourceaux, & des Sangliers, qui estoient tous pour lors les ennemis jurés de nostre Estat : mais maintenant que les affaires ont changé de face, & que les affaires des Mulets, prennent un autre train par l'esloignement des Asnes de nostre pais, & que nous sommes Amis avec les Sangliers, tout ira bien.

Piremoné.

Maïs quelle foy pouvés vous attendre des Pourceaux & des Mulets ? & quelle assurance avés vous qu'ils ne s'uniront pas encore de nouveau pour vous causer quelque dommage ?

Trottino.

Nous n'avons rien à craindre tandis que le Roy des Sangliers vivra, parcequ'il est nostre parfait
&

& veritable amy : Quand il sera mort il y aura peut-estre d'autres occurences qui engageront de neccessité son successeur à nous donner du secours ; que si la chose n'est pas comme nous l'esperons, nous y penserons purlors: maintenant il faut que nous songions à remettre les Mulets sous nostre obeïssance, & à faire la paix avec les Asnes quoyqu'il en soit : pourveu qu'ils nous restituent ce qu'ils nous ont enlevé dans les dernieres guerres.

Piremone.

Plaise au ciel que la chose soit ainſy: par tout dans la conjoncture où nous sommes, que le Roy des Pourceaux menace mon Maître de luy faire la guerre sur le ſujet de la revolte des Tarantules : plaise au ciel, disje, que vostre Roy ait de plus sages conſeils, qu'il ne laiſſe pas embrouïller son

son esprit des politiques des
Loups, qui peuvent tout ce qu'ils
veulent au près de sa Majesté.

Trottine.

On y a pourveu, & il a pris de
l'esprit apres avoir souffert toutes
les afflictions que vous sçavés.

Piremone.

Mais trop tard; que pensoit-il
faire avec toutes ses extravagances,
non pas d'un cheval genereux,
mais du plus vil de tous les Asnes?

Trottine.

Quoy, n'a t'il pas fait des prou-
esses dignes de luy mesme & de sa
qualité pendant tout le cours de
ces guerres, corrigeant d'un cou-
rage royal les fautes particulieres?
Le Prince ne peut pas s'appeller
grand parmy les animaux qui n'a
pas passé au travers de mille afflic-
tions, & de mille peines; qu'on
fasse l'espreuve, & qu'on sonde
son esprit & sa conduite, si nostre
Roy

Roy a fait quelque legereté quand il n'estoit pas occupé à quelque chose digne de luy, on a veu que dès qu'il a esté mis sur le trosne, il a fait des actions si sages & si genereuses, qu'elles estoient tout-a-fait dignes d'un Roy. C'est pourquoy ces mesmes Princes changeans, de qui la superbe faisoit mepriser & sa personne & son gouvernement, l'estiment maintenant si fort, qu'ils s'estiment heureux d'estre sous son Empire; que s'il vit long temps, on a resolu de conclure heureusement une bonne paix avec les Asnes: si bien qu'il y a lieu de croire, que la renommée de ce Prince, sera eternellement celebre parmi toutes les generations des bestes; d'autant mieux qu'il a plusieurs fois abbatu & dompté l'insolence & la furie des Mulets & des Cignes, qu'il a desait les

Ta-

Tarantules, qu'il a secouru les Elephans, qu'il a contraint les Ours de se retirer dans leurs tanières, & c'est acquis l'amitié des Aigles, des Cignes; & qu'en fin il a esté si heureux que de pouvoir triompher non seulement des Asnes; mais aussi de tous les autres animaux, ces ennemis qui s'estoient rebellés contre son autorité: mais quoy, cet autre Prince animal, n'a t'il pas fait de belles choses de nostre temps? N'estes vous pas François l'Ambassadeur des Ours, qui nous avés apporté quelque nouvelle rareté, ou plus tost quelque extravagance de la part de ces bestes: vostre Excellence soit la bien venueë Seigneur *Dentone*.

Dentone.

Vostre Excellence soit aussi la bien trouyée, Seigneur *Trottine*.

Trot-

(185)

Trottin.

Vous devés estre las de ce voyage, & de l'abouchement que vous avés eu avec l'Ambassadeur des Asnes.

Dentone.

A ce que je vois, vous deviés avoir pris quelque marque pour le rencontrer, mais neantmoins vous pouvés retourner sur vos pas, parceque un Asne de ses sujets, ne peut pas tarder long temps d'y arriver, pour luy dire qu'ayant receu de nouveaux ordres de la part de son Roy, par lesquels il luy commandoit de maintenir puissamment le titre qu'il prennoit d'Empereur de tous les animaux, nous prie de suspendre cette assemblée, jusques à ce que l'on ait deputé un Asne apres vers sa Majesté Asiniene, pour l'avertir de tout ce qui a esté conclu entre nous touchant cette reception.

Trot-

(186)

Trottine.

O quelles bestes ! ô quelles bestes !

Dentone.

Vous sçavés bien que ce pauvre Ambassadeur ne peut pas faire moins , sans courir risque de perdre la teste.

Trottine.

Jesçay que si nous luy avons déjà accordé de pouvoir appeller son Roy Empereur , qu'il s'y rencontre neantmoins beaucoup d'autres difficultés.

Dentone.

Vous luy avés accordé la liberté de pouvoir appeller son Roy Empereur , & il veut maintenant qu'on l'appelle Empereur de tous les Animaux , puisque vous y avés consenti.

Trottine.

Il faut donc croyre que tout le monde est devenu Afne.

Den-

(187)

Dentone.

Ignorés vous la cabale du Roy des Asnes ; depuis que les Pourceaux ont chassé les Aigles du pays des Civetes, & qu'ils se sont emparés de tous les États qu'elles possédoient dans ce pays, il en a reçu de nouvelles prétentions, comme aussi sur tous ces illustres titres ; & parceque les Aigles estoient les seuls animaux qui avoient l'avantage d'avoir plus de glorieux titres, & de grandes dignités que de puissance parmi les animaux volatiles, il a usurpé avec une discretion Asinesque, tous ces beaux titres des Aigles : & veut encore qu'on le traite de la qualité d'Empereur de tous les animaux.

Trottine.

O quel Asne ! o quel Asne !

Dentone.

Il ne se contente pas de prendre

dre la qualité d'Empereur, avec un & c. mais encore, il veut que ce soit de celuy de tous les animaux, de mesme que font les Roys des Aigles & des Lions.

Trottine.

Si les pourceaux mesmes vous donnent ce titre, quelle merveille y a t'il que les Asnes ayent une telle pretension ?

Dentone.

Nous sommes maintenant reduits à un tel estat, qu'il n'y a pas jusques aux plus vils animaux de la terre & de l'air, qui ne veuille disputer avec les plus grands Princes pour les titres & les dignités : vice des Renards & des Coqs, qui à raison de la grande étendue de leur puissance dans beaucoup de pays, le veulent porter aussi haut que les Aigles, & les Lions : vice des Loups & des Pourceaux, qui à cause de leur
grande

grande multitude, veulent brutalement s'attribuer des choses qui surpassent leur condition : vice des Asnes mesmes, les quels ayant estendu les bornes de leur Monarchie dans plusieurs pais voisins, meritent en quelque façon qu'on les excuse à cause de leur stupidité, s'ils haussent un peu trop les oreilles, & a longent la queue : Mais qui est ce qui peut souffrir qa'on cache comme quoy les Paons, les Perroquets, & plusieurs autres semblables vils animaux, veulent aller de pair avec les Aigles & les Lions, comme aussi avec les Chevaux, avec les Ours, & avec plusieurs autres tres-puissantes familles, telles que celle des Elephans, & de tous ceux qui ont l'avantage d'avoir la teste courounée. Disons donc qu'un petit nombre de misérables Paons, dont les pieds sont

tou-

toujours remplis de fange, pour avoir un peu de queue d'une vaine noblesse, prétendent aux titres de la Royauté : Et quatre mechans Perroquets, qu'on a tiré d'une miserable servitude des Indes, & qui ne paroissent auprès des autres Princes que comme des atomes volans, le veulent porter aussi haut que les autres plus puissans Monarques des animaux, parce qu'ils se voyent logés entre les quatre ais d'une cage dorée.

Trottine.

C'est aujourd'huy une calamité commune parmi les bestes, la quelle il est plus facile de deplorer que d'y apporter remede : c'est pourquoy, laissons la vanité de ces petits animaux, pour parler un peu des grands. Nous apprenés vous quelque'autre chose de nouveau, Seigneur Dentone, de l'abouchement que vous avez eu
avec

avec l'Ambassadeur du Roy des
Asnes.

Dentone.

Je doute fort s'il n'est point allé
au Loup ; d'autant que je ne vois
pas qu'il y ait aucune apparence
que son Roy pense à restituer au-
cune chose de ce qu'il a ravy dans
cette guerre d'Estat, aux deux
Couronnes des Ours & des Che-
vaux.

Trottine.

Peut-estre qu'il changera d'op-
pinion, lors qu'il verra tourner
la pointe de nos armes vers son
pais.

Dentone.

Ne voulés vous pas luy accor-
der une suspension d'armes.

Trottin.

Non Monsieur, nous sommes
toujours dans l'incertitude si on
nous restituera ce qui nous ap-
partien.

Pirem.

(192)

Piram.

Si bien que la seule suspension d'hostilité fera un argument infaillible de la paix des Chevaux & des Asnes.

Trottine.

Assurement, parceque ces animaux qui ne sont pas de bon accord pour l'estat de l'affaire, ne font autre chose que contester sur les titres, sur les paroles, sur les ceremonies, & autres semblables legeretés; mais quant à ce qui regarde la conclusion de la paix ou de la guerre; nous sommes bien tost d'accord; par cequel'on accorde, ou l'on refuse cequel'on requiert, & par consequant nous sçavons incontinent si nous avons la paix ou la guerre.

Dentone.

Bon; mais il me semble que cet Ambassadeur veut demander
à vostre

(193)

à vostre Roy le chastiment des Chevaux & des autres animaux qui luy sont sujets, qui ont escrit ou parlé contre le titre d'Empereur de tous les animaux que prend son Maistre; & qui dans d'autres occasions & d'autres manieres, ont fait paroistre le peu de respect qu'ils avoient pour sa Majesté Asiniesne.

Trottine.

La capacité de ces bestes ne s'esleve pas d'avantage, qu'à une telle presumption, c'est pourquoy nous leur donnerons de bonnes paroles; mais au reste nous pretendons que la voix & les opinions de nos sujets soient libres & franches, puisque la generosité n'a rien du tout à démeler avec la vilité des Asnes.

Piremone.

C'est veritablement une chose tout a fait ridicule, de traiter avec

I

ces

ces animaux, lesquels estans enflés du vent d'une grande impertinance, font des propositions si surprenentes, qu'elles passent pour insupportables.

Dentone.

La finesse & la dissimulation accomodent facilement ces inconveniens; car quel animal peut on voir plus indiscret, que le Pourceau? & cependant le temps & l'usage nous ont appris à traiter avec ces grosses bestes, de mesme que nous avons accoutumé de faire avec les Asnes, de sorte que cette impertinance Asinesque qui vous paroist intolérable, ainsi qu'aux Ministres des autres animaux, ne l'est pas si fort à nous qui nous sommes rendus avisés, à raison des frequents traités que nostre voisinage nous a obligé de faire avec eux.

Trot-

(195)

Trottine.

Malheur pourtant à qui don-
neroit à ces Asnes le moindre
suspçon de croire qu'on se rit
d'eux : parcequ'ils donneroient
bien tost dans le panneau , mais en-
fin laissons là les affaires des
Asnes ; & dites moy un peu
Seigneur *Dentone*, quelle nouvelle
vous nous apportés touchant l'is-
sue de la demarche des Pourceaux
dans cette campagne; & pourquoy
c'est que traitans les Asnes de
Freres, il ne peut pas estre que
ceuxcy n'en sachent quelque cho-
se.

Dentone.

La confidence qui estoit autre-
fois entre les Asnes & les Pour-
ceaux a reüssi heureusement , à
cause des Mulets, aux quels ayant
demandé la premiere fois l'aide
des Pourceaux & des Sangliers
contre vostre Republique de

I 2

Che-

Chevaux ce font mis apres sous la protection des Asnes : de plus je dis que les Pourceaux voyant avec peine que les Asnes soient en guerre, & qu'ils fassent de conquestes tres-considerables dans le pais des autres animaux, à cause de l'intelligence qu'ils ont avec les Civetes, ils se degoutent fort de leur façon d'agir; & n'estoit que les dits Pourceaux eurent une grande peur d'estre repris, ils seroient restés encore. Il semble neantmoins avec tout cela, que les desseins des Pourceaux sont à peu près de vouloir inquieter le pais des Tarentules par leurs armes, de mesme que celuy des Rats-lirons, ayant reconnu par effet, que pour se mettre en meilleur estat de combattre le Lion, il est necessaire qu'ils abbattent la puissance des Aigles, dans lesdits pais des Rats-lirons, &

(197)

& s'emparer à mesme temps de tout celuy des Tarentules.

Piremone.

Ces bestes pretendent encore de faire toujourns de nouvelles conquêtes dans les païs des Chattes & des Singes : mais l'on croit, qu'à cette fois, on ne leur osterà pas seulement le groin mais aussi le poil.

Trottine.

Si les Rats-lirons & les Chattes vouloient faire cequ'il faut, on en pourroit esperer quelque avantage; mais je crains extrêmement, comme nous verrons dans la prise des Chattes, qu'ils ne fassent des fauts en arriere, & que les Rats-lirons après avoir fait un peu de bruit, ne courent à leurs trous pour se cacher.

Piremone.

J'espere qu'avec l'appuy des Lions, & l'assistance des Coqs,

I 3

des

(198)

des Loups & des Renards, l'on donnera bon courage aux Châtes, & aux Rats-lirons pour pouvoir faire quelque conquête dans cette campagne; si bien que l'on voit déjà que ces mesmes Rats-lirons font offre de toutes leurs forces au Roy mon Maistre.

Dentone.

Malheur à ces animaux qui se fient au secours de ceux qui sont éloignés & interessés; les Lions feront veritablement quelque notable diversion; & qu'il pourroit bien arriver que les Loups & les Renards, vous donneront quelque secours d'argent; mais les Coqs, fort peu, ou point du tout, que s'ils envoient des forces dans vostre Estat, ce ne sera que pour vous embroiller; plutost que pour vous aider.

Piremone.

L'on fait encore grande estime
du

du nom & des emplois des Coqs, lesquels en venant dans une guerre ouverte avec les Pourceaux, ferviroient dans cette rencontre, d'un grand appuy aux Aigles, car vous n'ignorés pas que les Coqs n'ayent crevé les yeux aux Pourceaux, d'une estrange maniere. Que s'il arrive qu'on conclüe heureusement cette paix entre les Afnes & les Chevaux, (ce qu'il y a apparence de croire vëu que ce) Prince s'interesse beaucoup en faveur des Aigles) & que les loups & les Renards envoient de l'argent, nous esperons d'avoir une si grande quantité d'Afnes & de Chevaux à nostre fuitte, que nous aurons bien peu de sujet d'apprehender aucune invasion des Pourceaux.

Dentone.

Croyés vous bien que cette Republique se veuille employer de la sorte à une guerre. *Pi-*

Piremone.

Si elle le faisoit, elle n'auroit pas sujet de craindre dans ces occasions que les Pourceaux soient defaits en plusieurs batailles; mais quand elle ne le feroit pas, il nous suffiroit qu'elle fermât les yeux, & qu'elle laissât courir ses Chevaux, avec les Ours, & les Chattes, qui combattent maintenant à ses dépens sous nostre conduite.

Dentone.

Les premieres pensées, & les premiers dessains qu'on a de la guerre sont toujours beaux, & tres-bien fondés; mais quand il en faut venir au fait, il arrive le plus souvent que ce sont des entreprises de brute, cest à dire, dépourvus de raison, & qui réussissent à leur desavantage. Le defunt Roy mon Maistre, est un nouveau exemple de cecy, comme aussi celuy des Elephans, lequel dans ces dernières

nieres guerres une grande partie de leurs sujets ont esté exterminés, quoyque neantmoins ils en soient fortis à leur gloire, & à l'utilité du commun, au grand prejudice toutefois des particuliers des deux partis.

Piremone.

Lors que l'on fait ce que l'on doit, il faut laisser le reste à la fortune. Mon Roy ne peut ni ne doit point souffrir les insolences ny les outrages des Pourceaux; c'est pourquoy il a resolu de rompre ouvertement avec eux, s'ils ne luy veulent pas donner les satisfactions qu'il pretend, des dommages qu'il a receu d'eux dans la dernière campagne; voyla pourquoy il fait tout ce qu'il peut pour augmenter le nombre & la subsistance de ses troupes, & ramasser de tous les animaux qui sont ses amis, tout le secours qui luy est neces-

I 5.

faire.

faire. Je ſçay bien que la raiſon eſt de voſtre coſté ; & que vos forces ſont un peu foibles , mais que le ſecours qu'on vous a promis eſt aſſés agreable , & la diverſion que feront auſſi les Lions n'eſt pas de petite conſequence : & que ce ſont ſur ces deux fondemens qu'eſtans appuyés , vous croyés que toutes les inconſtances de la fortune ſont à voſtre pouvoir ; mais neantmoins nous ne laiſſons pas d'eſperer que la valeur de nos Generaux & de nos Soldats nous mettront glorieuſement hors de ces differens ; parceque nos eſperances ont un ferme appuy de convenence : car quand elles reuſſiroient mal , que pouvons nous faire de mieux , que de mourir une bonne fois en 'genereux animaux ? plutost que de mener une vie malheureuſe , en ſouffrant continuellement les injures des plus villes beſtes

bestes du monde telles que sont les Pourceaux.

Dentone.

Pensée à la verité d'un Roy Aiglon; parceque le passé l'avertit assés que les Princes, ses predecesseurs, ont toujours preferé les resolutions les plus rusées aux plus violentes à l'égard des Pourceaux, parceque les Aigles desunies de l'interest particulier de vostre Republique, peuvent peu contre eux; lorsque leurs forces sont unies; & il n'est pas toujours convenable ni mesme assuré de mettre la main à l'œuvre sur les exemples passés; aussi voyons nous que les Lions, appris à leurs depens, souhaitteroient plustost d'avoir une paix desavantageuse, que de s'attirer une guerre dange-reuse avec tous ses animaux, mais maintenant d'une franche resolution, apres avoir dementi la po-

litique de leurs predecesseurs, ils ont plustost embrassé une guerre dangereuse, qu'une paix, non seulement avec une gloire eternelle pour eux dans l'esprit de tous les animaux; mais mesmes avec un avantage tout a fait extraordinaire pour eux.

Trottine.

Les Lions ont bien fait voir sans mentir à tout le monde, que les Pourceaux (qui avec leur innombrable multitude se vantent d'estre invincibles sur la terre) peuvent estre vaincus par ceux qui ont la resolution de les combattre; c'est pourquoy les mesmes Pourceaux (appris par tant de pertes qu'ils ont receues de la part de Lions) ont changé de façon de combattre, de sorte qu'au lieu de continuer vivement la guerre contre eux, ils ont tourné leurs armes

mes d'un autre costé, dans l'espe-
 rance de confommer entierement
 les forces desdits Lions par une
 espece d'une guerre lente; & ils
 s'imaginent que toutes les condi-
 tions de paix, pour si desavanta-
 geuses qu'elles puissent estre, fe-
 roient receuës de nous comme
 des graces particulieres, mais ils
 se trompent dans leur politique
 de Pourceau; puisque les Lions
 ont reduit la guerre à une maniere
 de deffense, qui n'excede pas seu-
 lement leurs forces, mais mesmes
 qui tire sa subsistence en partie de
 leurs ennemis; de sorte qu'ils ne
 pourront jamais reüssir par ce
 moyen là, ny par ces violen-
 ces, de remporter de grands a-
 vantages sur la generosité des
 Lions; cependant, ils se mettent
 en estat d'amasser des forces, & de
 susciter des ennemis contre cette
 race insolente des Pourceaux, de
 manie-

maniere que nous pourrions bien voir, & les uns & les autres, la verité de cette professie, qui nous promet un jour la desolation entiere de cette infame & vile Monarchie, l'infamie publique & insupportable des autres animaux, qui méprisoient autrefois extrêmement ces sortes d'animaux, & qui à present les mettent au rang des Republiques & des Monarchies.

Dentone.

Dieu veuille que ces predctions ayent leur effet : car pour moy, j'ay souvent entendu dire que la race des Pourceaux n'est parvenue dans un si haut degré de grandeur, que pour chastier la superbe, la temerité & l'insatiabilité des Aigles, des Lions, & des autres animaux, qui, s'estans oubliés de leur propre condition, aspiroient à des choses plus gran-
des

des qu'il n'appartenoit à des animaux ; de sorte que s'il est vray que les effets ne manquent jamais d'estre, si les causes qui les produisent ne sont d'étruites les premières, il faut de nécessité par consequant, que les autres animaux soient devenus meilleurs sous le fleau des Pourceaux auparavant de les voir détruits : que si la chose est ainsi, nous verrons par effet que la ruine totale de cette infame Monarchie arrivera bien tost ; mais comme il n'est que trop vray tout au contraire, comme l'on dit, qu'au lieu de s'amander par les châtimens, devenoient pires, c'est une vanité extreme de croire, que jamais les Pourceaux deviennent meilleurs pour estre abbatus par des plus méchans qu'eux, d'autant que possédans la qualité de genereux & de magnanimes animaux,

maux, ils se laissent transporter dans des excez qui sont bien plus grands que ceux des Pourceaux, s'il est vray qu'on demandera d'avantage à ceux là qui ont reçu des plus grandes graces de la nature, qu'à ceux qui en ont reçu de moindres.

Pircmone.

Dittes moy, Sieur *Dentone*, avés vous jamais presché cette doctrine à la race des Ours, & sur tout à vostre Roy defunt.

Dentone.

S'ils avoient voulu m'écouter, je n'aurois pas manqué de la leur annoncer, mais les Asnes & les Pourceaux se sont tellement aggrandis au dépens de tous les animaux, qu'il ne faut pas trouver estrange, si les Ours sont encore noircis de cette tache; mais voyci l'Asne, Sieur *Trottine*, que sa Majesté Asinieſne vous envoie
en

(209)

en qualité d'Ambassadeur, ainsi
je saluë vostre Excellence espe-
rant de la voir bientôt.

Piremone.

Je suis Serviteur à vostre Ex-
cellence.

Trottine.

Je suis tout acquis à la vostre
de mesme qu'à celle du Sieur *Pi-
remone.*

Piremone.

Et moy le tres-humble servi-
teur de vostre Excellence; à de-
main matin.

Fin du cinquiesme Entretien.

SI-

S I X I E S M E
E N T R E T I E N.

Ceux qui parlent à present
font, *Tarasse*, Ministre du
Prince des Milans; *Stam-*
pone, Ministre du Roy des
Renards; *Negrone* Dome-
stique de *Tarasse*.

Tarasse.

Q U'i a-t'il affaire pour le
service de vostre Excel-
lence, Sieur *Stampone*?

Stampone.

J'ay receu des lettres de son
Excellence mon Maistre, premier
Ministre de sa Majesté Renar-
diene.

Tarasse.

Helas j'ay esté observé par les
gens de la Cour. *Stam-*

Stampone.

Je ne sçaurois que vous dire ; mais quand cela seroit , vous pourriez vous excuser sur ce que le Gouverneur des Frontieres m'avoit envoyé pour negocier la reception des troupes de sa Majesté dans les terres de son Altesse , à cause de l'invasion qu'il apprehendoit de la part du Prince des Cignes.

Tarasse.

Voilà qui va bien , mais que dit son Excellence.

Stampone.

Lifons ensemble cette lettre sieur Tarasse. La bonne relation qu'a fait le Gouverneur de ces frontieres de vostre personne , nous oblige de vous donner quelque marque de la reconnoissance que sa Majesté a de l'affection que vous avés pour son service : mais parceque sadite Majesté ne man-
que

que jamais de recompenser la moindre obligation qu'on luy donne, elle m'a fait commandement de vous faire remettre quatre mille pistoles. Faites en sorte que son Altesse soit tousiours ferme pour son party, & taschés, s'il est possible, que nos troupes entrent dans les terres de son Estat dans sa Ville capitale, tant à fin de prevenir les effects du Prince des Cignes, que pour chasser les milices dudit Prince des Cignes, & des autres animaux qui s'y pourroient nycher sous quelque pretexte. Le present *Stamponi*, nostre tres cher Renardeau, vous dira de la part de se Majesté, & de son Conseil ce qu'il faut, cependant portés toujours nos interests, & croyés que je suis tout à vostre service. Donnée dans nostre palais Royal, de Renard, l'an cent deuxiême de la Monarchie Renardiene.

Le Marquis de la Palotta.

(213)

Tarasse.

Son Excellence est fort obligeante & fort civile, mais où est l'argent.

Stampone.

J'ay ordre de vous le remettre quand il vous plaira.

Tarasse.

Que pretendés vous encore de moy.

Stampone.

Vous sçavés deja ce dont nous avons besoin.

Tarasse.

Je vous entens; je vous donneray deux ordres signés du Prince (sans les avoir veus pourtant; parceque je ne lis jamais rien) que je ne luy presente, & au reste je sçay contrefaire son sein; si bien que par ce moyen vous pourrés faire entrer les troupes des Aigles, & des

(214)

des Chattes qui combattent sous vous, dans les terres frontieres de cet Estat.

Stampone.

Ne feroitce pas mieux que ce fussent des Renards & des Singes?

Tarasse.

Ce seroit trop scandaleux, & le Prince verroit cela de mauvais ceueil, s'il venoit à le sçavoir: au lieu que les Aigles & les Chattes ne sont point suspectes en cecy, veu l'étroite alliance qu'il y a entre sa Majesté & le Roy des Aigles.

Stampone.

Voyla qui va bien, mais comment est ce que nous pourrons introduire nos troupes dans la Ville.

Tarasse.

Nous en userons ainsi, nous ferons entendre aux Princes du Roy des Lions, qu'il est nécessaire

faire pour nos interets, dans les soupçons presens d'augmenter sa garnison, & par ce qu'ils n'ont pas des soldats pour pouvoir faire cela, il leur offrira d'y faire entrer de ceux de l'Estat, & sous ce pretexte nous introduirions trois mille Aigles ou Chattes qui suffiront pour faire ce que vous pretendés, & pour nostre besoin.

Stampone.

Vous dites tre-sbien, mais souvenés vous sur tout d'entretenir le Prince toujours fidelle à sa Majesté, & à la Monarchie des Renards.

Tarasse.

La chose sera ainsi; parceque le Prince ne fait que ceque je veux, cependant je trouve maintenant une belle occasion, pour acheter une maison avec un bien considerable aux champs, qui est à tres bon marché: c'est pour

(216)

pour quoy je prie vostre Seigneurie, de me faire la grace que le don que sa Majesté m'a fait me soit mis entre les mains au plustost.

Stampone.

Auparavant qu'il soit nuict, vous aurés tout l'argent entre vos mains.

Tarasse.

Mais vous sçavés bien que mon Prince bastit, jouë, & a mille autres inventions, qui luy font faire de grandes dépenses, voyla pourquoy il est toujours auprès de ses Ministres pour trouver de l'argent ; je verray donc de luy bailler une partie de celui que sa Majesté m'a donné ; je ne sçay pas après cela si ce qui me restera, pourra suffire à acheter le lieu dont je vous ay parlé, & les autres choses que j'ay resolu.

Stam-

Stampone.

On pourvoira encore à cela ,
 & je vous donneray deux mille
 pistoles pour en faire present à
 son Altesse, comme venant de
 vous mesme, & vous pourrés di-
 re que vous les avés eu d'une au-
 tre maniere.

Tarasse.

On a pas besoin de toutes ces
 precautions, parceque le Prince
 ne se foucie point du tout de sça-
 voir d'où l'argent vient pourveu
 qu'il en reçoive.

Stampone.

Je me recommande à vostre
 Seigneurie.

Tarasse.

Je vous reste tout a fait obligé,
 un mot de grace Sieur *Stampone.*

Stampone.

Qu'y a t'il de nouveau?

Tarasse.

Entrés je vous prie dans cette
 K cham-

chambre avec Negron ; mais prenés garde qu'aucun ne vous voye, parceque celuy qui entre à cette heure dans ma Cour est un Lion, qui est Gentil-homme de son Altesse ; ainsi je voudrois qu'il ne vous vit pas icy à cette heure.

Stampone.

De tres-bon cœur.

Tarasse.

Il ne manquoit rien plus si ce n'est que *Stampone*, vit *Bianchino*, Ministre du Prince des Cignes. O que je serois heureux, si je puis reüssir comme je veux ! Je veux aller à sa rencontre, & le conduire en partie là où *Stampone* ne puisse rien sçavoir de nos demarches. Vous soyés le tres-bien venu Sieur *Bianchino*.

Bianchino.

Je suis vostre serviteur Sieur *Tarasse*.

Ta-

(219)

Tarasse.

Que nous apportés vous de
nouveau du pays de Cignes.

Bianchino.

Pouvons nous parler assure-
ment & sans crainte.

Tarasse.

Ouy nous le pouvons.

Bianchino.

On a rendu une lettre sans sein
à son Altesse, mon Maistre, & ce-
luy qui l'a luy a portée, luy a dit
de bouche, que c'est vous qui la
luy aviés envoyée, apres quoy elle
m'a fait commandement de venir
icy pour vous la montrer, & vous
la faire advouer pour vostre, afin
qu'ayant sceu qu'elle vous appar-
tient, elle vous puisse faire repon-
se, comme je feray à present, selon
l'ordre qu'elle m'en a donné.

Tarasse.

Lifés là je vous prie.

K 2

Bian-

Bianchino.

J'en suis ravy, Serenissime Prince des Cignes : la profession que je fais d'estre entierement acquis à vostre Altesse & à sa merveilleuse valeur, m'obligent à luy escrire cette lettre, & à supplier instamment vostre Altesse, de vouloir adjoûter foy à celuy qui vous rendra la presente, dans toutes les affaires qu'il vous proposera, de la mesme façon que si c'estoit moy mesme.

*Le tres-humble & tres-obligé
serviteur de vostre Altesse,
celuy qui luy sera dit.*

Tarasse.

J'ay escrit cette lettre, & le Milan, qui l'a portée a parlé de la sorte par mon ordre.

Bianchino.

Si bien donc que quand son Altesse

tesse donnera dix mille pistoles,
vous le rendrés Maistre de cette
ville.

Tarasse.

Ouy assurement.

Bianchino.

Son Altesse pretend sçavoir
maintenant de quelle maniere ce-
la se pourra faire.

Tarasse.

Je dois introduire dans cette
ville trois mille Soldats des Ai-
gles, des Chattes, & des Milans
pour sa conservation, & par l'in-
telligence des Ministres du Roy
des Renards & des Lions : que
son Altesse fasse donc en sorte
qu'il y ait mille soldats de ses
troupes, ou de celles des Coqs, ou
de celles des Cignes qui sont sous
sa conduite, lesquels au premier
ordre, & comme il sera donné ad-
vis, soient proches ; afin qu'elles
soient reçues dans la ville au lieu

K 3

de

de celles des Aigles, & des Chat-
tes, qui y doivent entrer selon l'or-
dre que j'en donneray : qu'elles
viennent donc de nuit, estant
conduites par quelque Milan de
campagne, & son Altesse se ren-
dra par ce moyen, maistresse de
cette ville, & de tout l'Estat: mais
il est necessaire auparavant qu'on
donne des assurances du debour-
sement de l'argent, parcequ'on
en doit distribuer une grande par-
tie à ceux qui me doivent assis-
ter dans cette remonte.

Bianchino.

C'est donc vostre resolution.

Tarasse.

Je n'en ay point d'autre, estant
deja sou de traitter avec les Mini-
stres du Roy des Renards, qui
sont les plus insolentes bestes du
monde, outre que je suis amou-
reux de la valeur & de la vertu de
son Altesse.

Bian-

Et son Altesse m'a fait commandement de vous dire de sa part, qu'elle ne desrobe point les victoires, & que quoyque vostre Prince meritât qu'on luy fit ce mal, mesme encore des plus grands, à raison de l'alliance qu'il a faite, à son desavantage avec les Aigles & les Renards, elle ayme neantmoins sa conservation & non pas sa ruine, & il ne fera jamais vray de dire qu'elle veuille oster la liberté aux Princes ses consors, ni aux Potentas estrangers, sans parler au reste qu'il ne doit pas perdre le respect qu'il est obligé d'avoir pour le Roy des Lions, interessés dans sa protection & dans la conservation de cette place & moins encore de rien faire contre les ordres du Roy des Coqs son Seigneur, lequel luy a bien fait commandement

d'humilier vostre Prince, parce-
qu'il a bien osé commettre des
actes d'hostilité contre sa Maje-
sté; mais non pas de l'exterminer.

Tarasse.

Est-ce ainsi que vostre bon
Prince traite avec ses serviteurs
qui souhaitent si fort ses avan-
tages ?

Bianchino.

Est ce ainsi qu'en use son Al-
tesse, qui est un Prince genereux,
Royal, & un veritable Cigne, avec
vos egaux ? Tout cela n'a pas peu
me resoudre à vous faire le mal
que vous merités, en vous accu-
sant aupres de vostre Prince qui
vous honore & favorise si fort de
ses bonnes graces & de sa confi-
dence, des enormes trahisons que
vous tramés contre luy.

Tarasse.

Mon Maistre est un sot, qui ne
songe à autre chose qu'à amasser
de

de l'argent pour se donner du bon temps : ainsi comme je suis assuré qu'il me cherchera un jour quelque querelle , pour me priver de tous mes biens , & de tout ce que j'ay gagné en le servant : ainsi je voudrois me mettre à couvert de tout cela , en me mettant sous la protection d'un Prince sage & genereux.

Bianchino.

Et vous , auparavant de commettre toutes ces trahisons , qui vous rendront odieux mêmes à ceux à qui vous ferés du bien, sortés de la leur, & retirés vous pour jouir en repos de ce que vous aurez gagné.

Tarasse.

Vous ne me conseillés pas bien , lorsque vous me dittes de quitter le poste que je tiens de premier Ministre , pour devenir le dernier des sujets de cet Estat ,

K 5

expo-

exposé à l'avidité capricieuse du Prince, & aux vengences inevitables des particuliers, que j'ay choqué & offensé à son occasion.

Bianchino.

Faites ce qu'il vous plaira, car pour ce qui est des propositions que vous avés fait faire à mon Prince, vous en avés icy la réponse, laquelle venant aux oreilles de son Altesse.... avec cela je vous laisse à vos affaires.

Tarasse.

Allés Dieu vous conduise. Va comme le feu en fumée, il faut bien exercer icy l'esprit, Sieur *Stampone* : hola Sieur *Stampone*.

Stampone.

J'estois attaché sans aucune apprehension à considerer certaines figures dans lesquelles je voyois quelques oyseaux attachés par le bec, & d'autres par les pieds ; he que faites vous de ces
cor-

corniches , & pourquoy les laiffés
vous rouler fi negligemment dans
la maifon.

Taraffe.

Ce font des dons des Princes ,
ainfi je ne fçaurois pas faire de
moins que de les eftimer.

Stampone.

C'eft un miroir d'une fi mauvaï-
fe veüe , que je ne me foufcierois
point du tout qu'il me fut donné.

Taraffe.

Sinous fommes des Miniftres
malheureux nous fommes encore
maltraittés des Princes.

Stampone.

Mais pour un Prince mal trait-
té, je vois une infinité de Miniftres
malheureux.

Taraffe.

Qui n'aïst fujet , naïst toujours
malheureux ; Qui frequente les
Cours converse avec la difgrace ,
& qui fait le mieux eft pour l'or-

dinaire le plus mal payé : voyla pourquoy, il est bien souvent plus assuré d'estre criminel que d'estre innocent.

Stampone.

Cette doctrine ne me plaît point du tout, car il se peut bien faire que l'on est plus heureux dans l'innocence que dans le crime, quoy que l'on n'y soit pas en plus grande seureté. Il n'y a aucune assurance dans le mal; & il en est tout au contraire de l'innocence, si bien que marchant dans le malheur sans aucune crainte, appuyé de sa propre bonté, on n'apprehende rien de sinistre du costé de la fortune, au lieu que le mechant est toujours piqué d'un remords de conscience de ses propres fautes au milieu de ses plus grandes felicités, & craint par consequant le chastiment, mais il fera bien à propos (tandis que nous

nous n'avons aucun empêchement) que je me retire, vous pourrez neantmoins envoyer ce soir icy Negrone chez moy, & je luy bailleray ce dont sa Majesté vous fait present, & ce de quoy nous avons convenu.

Tarasse.

Je seray eternellement obligé à vostre civilité o Negrone, Negrone.

Negrone.

Que me commandés vous ?

Tarasse.

Le Prince des Signes nous a trompé.

Negrone.

Comment cela.

Tarasse.

Il ne veut pas entendre parler de la proposition que nous luy avons faite de le rendre Maistre de cette Ville & de cet Estat.

Ne-

Negrone.

C'est peu de chose, le mal sera bien plus grand si on vient à découvrir nostre tentative: car nous courons risque de perdre la teste.

Tarasse.

Ma lettre ne conclud rien, mais au reste *Bianchino* la déchirée devant moy, outre qu'on n'ajoute point de foy au témoignage d'un Prince ennemi, sur tout lorsqu'il s'agit d'un Ministre; si bien que nous sommes assurez de ce costé là; j'apprehende bien d'avantage de celuy des Ministres du Roy des Lions, lesquels estans là dedans pourroient, de mesme que les Aigles & les Chattes, machiner quelque chose contre nous.

Negrone.

Que pourrons nous donc faire pour prevenir les disgraces dont nous sommes menacés.

Ta-

Tarasse.

Pour couvrir une mechanceté il est à propos d'en commettre une plus grande; puisque le Prince des Cignes s'est moqué de nous, ayons recours à *Creston*, premier Ministre du Roy des Coqs, & en luy decouvrant tous les secrets & les demarches du Prince, tâchons de nous le rendre ami, & en tirant le Prince du party des Aigles, remettons le sous la protection des Coqs.

Negrone.

Mais cela ne se peut pas faire sans mettre une partie de l'Estat entre les mains du Prince des Paons, allié de cette couronne.

Tarasse.

Ce n'est rien, nous corromprons par le moyen de l'argent ceux que les mesme Prince des Paons envoyera pour ce sujet, de mesme que les Gouverneurs des
pla-

places qu'il pretend, & ferons, avant de faire aucun traité d'accord, qu'on en fera la restitution, qu'on pourra croire estre accidentelle par des raisons de guerre, ainsi nous aurons à mesme temps de l'or des Renards, des Paons & des Coqs, entretenant toujours l'intelligence avec les Renards, nous ferons apparemment confederés avec les Coqs.

Negrone.

La pensée en est belle, mais croyés vous bien que vous reussirés en cela aussi heureusement que vous vous l'imaginés.

Tarasse.

J'en doute pas, parceque le Prince est un fol, & qui pourroit l'avertir de toutes ces menées; mais quand il y auroit quelqu'un qui le sçauroit, son Altesse ne l'en croyroit pas, parcequ'il est ennemi de sa favorite.

Ne-

(233)

Negrone.

Je crains que ce Prince ne vienne trop sage un jour pour nous, toutefois comme il n'y a point d'autre remède à cela, mettons en execution ce dessain. Arrive ce qu'il pourra.

Tarasse.

Je songe à une autre chose que vous ; sçavoir que sous pretexte que le Roy des Aigles, à qui vous avés appartenu, vous a donné ordre de traiter certaines affaires avec le Roy des Loups, vous vous éloignés de cet Estat, & que vous emportiés avec que vous tout ce que vous pourrés de nos biens commodement & sans soupçon ; parcequ'en cas de malheur, nous aurions de quoy nous entretenir dans cette ville.

Negrone.

C'est une tres-bonne pensée, mais prenés bien garde que le Prince

(234)

Prince ne tombe pas dans les pièges auparavant que vous soyés venu à bout de vos desseins, car autrement cela vous empêcheroit de reüssir heureusement.

Tarasse.

Aussi ferons nous bien; mais quel sujet de soupçon pouvons nous avoir pour le Prince, puis qu'il se confie si fort à ma personne.

Negrone.

La confidence venant à manquer par la vicissitude du temps (qui change toutes les choses, aussi bien que la volonté des Princes, & de la fortune de la Cour, qui est toujours inconstante) un certain Milan de mes amis, qui accompagna, il y a quelques jours, le Prince dans le païs des Lions, m'a dit en confidence, que son Altesse estant un jour en conserance avec un des animaux de cette

Re-

Republique, qui avoit esté autre-
 fois à son service, & fort attaché
 aux interets de son Altesse, vint à
 dire, qu'il s'estoit tres-bien apper-
 ceu que ses Ministres le vandoient
 à l'encant, jusques là, qu'on
 avoit découvert, qu'ils falsifioient
 ses escritures, & y mettoient son
 nom, sans qu'il en sceut rien :
 qu'il avoit resolu pour cet effet
 d'en disgracier plusieurs, & de
 reformer la Cour, lors qu'il se
 verroit délivré de l'embarras de
 cette guerre presente : il dit enco-
 re qu'il se repentoit, de s'estre pri-
 vé de l'amitié des Coqs, pour
 faire alliance avec les Aigles, &
 avec les Renards, lesquels l'ont
 mal payé pour avoir tourné casa-
 que en leur faveur ; mais que vous
 aviez esté la principale cause de ce
 changement ; ainsi prenés garde,
 que toute la colere de son Altesse
 ne retombe sur vous, & que vous
 ne

ne portiés la peine de tous ses desordres.

Tarasse.

Tout ce que vous me dittes est il vray ?

Negrone.

Il est ainſy ; & il m'a dit encore ce que cet animal luy avoit dit touchant le reglement de ſa Cour & de ſon Eſtat, à quoy ſon Alteſſe reſpondit, qu'il y avoit bien penſé ; & d'autant que les Princes (lors qu'il s'agit de leurs Miniſtres, pourveu qu'on ne touche point à leurs caprices) vont doucement dans leurs reſolutions, pour pallier par des belles apparences, & par des legitimes pretextes, leurs propres deſſains, prenés garde que vous ne receviés le Coup auparavant que vous l'ayés apperceu : c'eſt pourquoy ſi on doit reformer la Cour & l'Eſtat, comme toutes les choſes

y

y sont disposeés, à vostre volonté
& selon vostre conseil, il sera à
propos, pour affoiblir toutes leurs
machines, de leur oster premiere-
ment l'apuy que vous leur estes.

Tarasse.

Vous conseillés tres-bien, mais
que voulés vous que je fasse? si je
demande la permission, elle ne me
sera pas accordée, que si je la prens
de moy mesme, & que je veuille
sortir de l'Estat, je donneray oc-
casion au Prince de me ruiner,
en confiscant tous mes biens &
me traittant de rebelle, que si je
me renferme icy, je cours risque
de perdre & les biens & la vie;
tâchons donc de tirer à nous de
toutes pars, le plus d'or & d'ar-
gent que nous pourrons, & fai-
sons un tel mélange de toutes
choses, que le Prince ne puisse fai-
re aucun nouveau changement,
sans qu'il n'y coure risque pour
luy mesme dans toute sorte d'oc-
ca-

casion ; ce sera toujours une consolation pour nous , de ne nous estre pas oubliés nous mesmes pour nous sauver ; que si le Prince après cela veut se ruiner avec nous , nostre condition sera pourtant meilleure que la sienne , d'autant que sa cheute sera d'un lieu tres-élevé , au lieu que la nostre ne sera pas si considerable.

Negrone.

Vous n'ignorés pas qu'encore que les Princes tombent souvent, ils se rompent neantmoins rarement le coup ; d'autant qu'aujourd'hui la reputation de l'Estat universel , & de tous les Animaux est tellement contrebalancée, que les plus puissans Princes ne pouvant pas souffrir l'avancement de leurs égaux , prennent les plus foibles sous leur protection , lors qu'ils voyent qu'ils sont attaqués, si bien que l'on ne

con-

conclurroit jamais aucune paix, si on ne les remettoit dans leur premier estat, & si on ne leur restituoit pas le tout, ou la plus grande partie de ce qu'on leur auroit ravy, si bien que quand il arriveroit que son Altesse viendroît à tomber, & que les Coqs, les Cignes, & les Paons usurperoient ses Estats, jamais les Aigles, ni les Renards ne feront aucune paix avec eux sans y comprendre son Altesse, en la faisant restablir dans sa premiere fortune; mais si nous venions à tomber les premiers, ou apres sa cheute, ou bien tous ensemble, il n'y auroit personne qui nous peut relever, d'autant mieux que les Princes ne pardonnent presque jamais à d'autres qu'aux seuls Estats, c'est pourquoy nous perdrons ensemble la teste avec les biens. Empéchés donc que ce melange de cho-

choses ne s'enfvelisse pas sous les ruines que nous avons suscitées; puisque le Prince qui a les ailes grandes, pourra facilement voler jusques au dehors : mais nous qui les avons courtes, demeurerons abbatus auparavant de nous en estre apperceus.

Tarasse.

Allés vous en dans la maison de Stampone pour prendre l'argent qu'il me doit, & portés luy par mesme moyen l'ordre que je luy envoie pour les Gouverneurs des frontieres, afin qu'ils recoivent la soldatesque des Renards, cependant l'on pensera, comment il faudra ordir ces menées. Observés les demarches de la Cour, & des Ministres des Lions & des Aigles, & m'employés en tout ceque vous pourrés plus facilement & avec moins de soupçon.

Nc-

(241)

Negrone.

J'y iray dans peu de temps, en telle sorte, que vous verrés celuy que nous apporte cette depeche qui me semble venir de la part d'un des Ministres de son Altesse pour le Roy des Lions.

Tarasse.

Je sçay ce que vous voulés dire, je luy ay donné ordre de se retirer de ce Ministere auquel il avoit complaisance d'estre, c'est pourquoy je n'en veux point voir d'autre.

Negrone.

Lisés à tout le moins ce qu'il vous escrit, pour voir si ce sont des complimens, ou des plaintes.

Tarasse.

Lisés le vous s'il vous plait.

Negrone.

Je le liray. Illustrissime Seigneur. Je reçois ordre de son Altesse de quitter vostre service,

L

avec

(242)

avec les raisons qui meuvent son Altesse à me donner cette permission : j'obeiray cependant, & me rejouiray de ce que perdant le titre de serviteur de sa Majesté, pour l'avoir tres-bien servie, je viens à recouvrer l'estime & la qualité d'homme de bien que je n'avois plus, avec quoy je reste le tres-humble serviteur de vostre Excellence *Bobio.*

Negrone.

Peu de paroles, mais grand effet.

Tarasse.

Je suis veritablement fâché de sa disgrâce; mais enfin ce sont là les avantages que l'on reçoit en servant des Princes fous & glorieux.

Negrone.

Je ne vous entens pas; car quant à ce que vous dites que je quitte le service pour meriter la qualité d'hom-

d'homme de bien, c'est une tres-mauvaise nouvelle pour nous, Seigneur *Tarasse*.

Tarasse.

Je suis un homme bien rusé & une bonne piece : mais je devois pourtant courir cette fortune d'estre estimé fidelle. A un meschant Roy un plus meschant conseiller : Quoy qu'il en soit j'en tire quelque avantage, tandis que l'esclat de l'or couvre toutes les tasches d'ignominie qu'on peut avoir contractées pour l'acquérir.

Negrone.

Mais en quoy est-ce que son Altesse dit avoir esté chocquée par *Bobio*, puisqu'il l'a si bien servie.

Tarasse.

Je vois qu'il y a tout auprès de la maison de *Bobio*, un tres-beau Singe ; si bien qu'en estant devenu amoureux, il le veut avoir, c'est

L 2

pour

pourquoy il a donné ordre à *Bobio*, de faire tout son possible, pour l'avoir entre ses mains, en telle sorte que *Bobio* fit tout ce qui luy fut possible, & parceque le Prince, n'avoit point de plus forte desir que de passer son envie en cela, il alla au delà des ordres exprés de son Altesse, & en vint mesmes jusques à la violence, déroband ledit Singe qu'il envoya d'abord. Cela causa un grand bruit dans le país des Lions; & fit que le Prince voyant l'infamie que luy causoit cette violence sur la maison d'autrui a nié de sçavoir quoyque ce soit de tout cecy, & a mis le blasme de tout ce desordre sur *Bobio*, qui n'a esté que le simple executeur de ses ordres, & pour donner encore plus de credit à sa fainte, il l'a privé de sa charge, & du Ministere qu'il avoit à son service. Il y a encore d'au-

d'autres occasions qui ont servi de pretexte à cette disgrâce, mais qui sont toutes de la mesme étoffe. Bobio n'a pas esté un milan sot ni fou; & il auroit tout à fait tort de se plaindre de la fortune, puis que n'estant qu'un miserable oyseau etranger, qui ne trouvoit pas de quoy vivre sur la terre, estant venu à tomber par rencontre dans la maison de l'Ambassadeur de son Altesse dans les pais des Lions, il a eu le bonheur d'avoir le soustien & la confidence du Prince, & d'estre enfin honoré de la charge de son Ministre, où il a si bien fait ses affaires, que quoy qu'il soit privé de son office, il pourra toujourns vivre commodement, & estre honoré parmi tous les oyseaux de son pays.

Negrone.

C'est un grand bonheur pour

L 3. luy.

luy, d'avoir peu sauver ses richesses mal acquises, & sa vie.

Tarasse.

Si cela est, c'est parcequ'il s'est trouvé dans un pays où le Prince n'a pas peu le prendre, & qu'il est venu estranger à son service, c'est ce dis je, qui l'a tiré heureusement de ce bourbier : mais qu'il prenne neantmoins bien garde à luy, parcequ'ayant donné quantité de déplaîsirs à plusieurs, & sur tout à la favorite de son Altesse, il se pourroit bien faire que par les intrigues de cette guenuche, il trouveroit un jour ce à quoy il ne pense pas.

Negrone.

Qui en échappe une en échappe cent, il est sauve; il a de l'argent? & il est loing, mais que fera t'il de nous, qui sommes sur le bord de nos precipices.

Tarasse.

Songez à nous precautioner de

de tous costés, & pensons au present, puisqu'il n'y a que le ciel qui puisse prevoir l'advenit, allés trouver *Stampone*, & portés à la maison l'or que j'ay deja resolu d'envoyer dans le país des Lions & des Loups, où il sera en assurance.

Negrone.

Ne faites pas cette sottise de l'envoyer dans celuy des Lions, car ils ont trop d'estime & d'amitié pour luy, mais envoyés les plus tost dans celuy des Loups où il n'est pas en grand credit, & où il a beaucoup d'ennemis.

Tarasse.

Pourveu que je me sauve, il m'importe fort peu que ce soit un país ou un autre, parceque je sçauray vivre par tout : je pensois d'en donner une partie au Prince, mais maintenant je songe que ce sera mieux de le garder pour moy.

Neg-

Faittes cequ'il vous plaira. O
Tarasse, Tarasse, tu ne fais pas
 reflection que l'or n'est rien par
 rapport à la teste; & je crains que
 tout cet or ne te fasse enfin perdre
 la tienne: pour moy je ne suis pas
 de cet humeur; mais comme je
 vois que le ciel se trouble, je te
 laisseray avec tout ton or dessous
 le trone, & pour moy je porteray
 ailleurs ma teste.

F I N.

C L E F

Pour entendre les Entretiens
des animaux parlans.

<i>Le Roy de l'Aigle,</i>	l'Empereur.
<i>Le Roy des Renards,</i>	l'Espagne.
<i>Le Roy des Licornes,</i>	le Portugal.
<i>Le Roy des Coqs,</i>	la France.
<i>Le Roy des Leopards,</i>	l'Angleterre.
<i>Le Roy des Ours,</i>	la Suede.
<i>Le Roy des Elephans,</i>	le Danemarc.
<i>Le Roy des Chevaux.</i>	la Pologne.
<i>Le Roy des Pourceaux</i>	le Turc.
<i>Le Roy des Sangliers,</i>	le Tartare.
<i>Le Roy des Asnes,</i>	le Moscovite.
<i>Le Roy des Loups,</i>	Rome.
<i>Le Roy des Lions,</i>	Venise.
<i>Le pays des Chattes,</i>	les Allemands.
<i>Le pays des Singes</i> <i>d'Italie,</i>	les Neapolitains.
<i>Les Escarbots,</i>	les Toscans.
<i>Les Paons,</i>	Savoie.
<i>Les Cignes,</i>	Este.
<i>Les Milans,</i>	Mantouie.
<i>Les Faucons,</i>	Parme.
<i>Les Babouins,</i>	les Hollandois.
<i>Les Cerfs,</i>	les Flamans.
<i>Les Perroquets,</i>	les Genoïs.
<i>Les Escurieux,</i>	les Maltois.

